This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA879.07.3

Harvard College Library

FROM AN APPROPRIATION

BY THE

GRADUATE SCHOOL

OF

BUSINESS ADMINISTRATION

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

J. DELEBECQUE

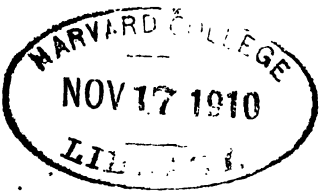
A TRAVERS
L'AMÉRIQUE DU SUD

Avec trois cartes et dix-sept gravures hors texte

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907
Tous droits réservés

SA879.07.3



Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 6 February 1907.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

LETTRE-PRÉFACE

DE

M. MARCEL DUBOIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MONSIEUR,

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir confié l'honneur de vous présenter au public. Il m'a été donné souvent, dans ma vie de géographe professant, de présenter soit les conférences, soit les livres d'explorateurs qui avaient voyagé plus que moi, bien que j'aie le bonheur d'avoir vu aussi

un peu de pays. Je ne voudrais dire aucune malice de portée générale : pourtant je ne mentirai pas en affirmant que plus d'une fois des récits de retentissantes aventures m'ont laissé un peu sceptique. Bien souvent aussi j'ai regretté, dans mon amour un peu étroit de la science, d'avoir éprouvé plus d'émotions dramatiques que de plaisir d'homme en quête d'instruction. Au surplus, la manie professorale m'a mis en garde contre les aventures trop bruyantes, contre les exploits trop retentissants; et à la longue je me suis fatigué de lire régulièrement un éloge dithyrambique du continent africain dans le livre ou dans l'article de tout homme qui avait eu la gloire d'y parcourir plus de cent kilomètres, même en chemin de fer.

Je vous remercie, et le public vous remerciera comme moi, d'avoir raconté simplement un voyage difficile, de n'avoir orné

votre relation de voyage d'aucune aventure extraordinaire, et de nous laisser le soin de deviner que vous avez pris beaucoup de peine, fait beaucoup d'observations, et causé avec beaucoup d'humains auxquels assurément vous avez dû faire aimer la France. Vous serez un peu honteux, monsieur, que je vous félicite d'avoir passé sous silence des choses mémorables, des navigations périlleuses, et de ne nous avoir point fatigués de la narration de longues nuits passées en compagnie des moustiques. On se moquera peut-être de moi si je vous dis ici combien j'ai été touché de lire toutes ces pages empreintes d'une simplicité si vraiment française, sans l'ombre de vantardise, sans le plus petit essai de vous faire valoir, vous ou votre œuvre : car il est assez naturel que vous ne preniez point conscience de ce mérite, mais il est inévitable que le lecteur, habitué à une étude des voyages

plus bruyante, et fatigué par elle, vous soit reconnaissant de l'instruire beaucoup sans apparat.

Vous mettez sous nos yeux l'un des plus grandioses aspects de la nature. Le texte très simple et très précis de votre relation ne laisse soupçonner nulle part que vous nous donnez des connaissances inédites sur la géographie de l'Amérique du Sud; et pourtant vous en donnez beaucoup. Nos lecteurs français apprécieront, j'en suis sûr, votre description si pleine de vérités et de nuances des Andes, de l'Équateur et du Pérou; le vrai géographe trouvera là sa pâture, dans des descriptions toujours rigoureuses et d'un style merveilleusement sincère : pas une fois l'amateur délicat de récits géographiphes ne vous pourra prendre en faute de déclamation vague. Même quand vous éprouvez une émotion intense en face des plateaux monotones ou des grandes

montagnes volcaniques couronnées de neige et surmontées d'un panache de fumée, vous semblez vous complaire à commenter ce spectacle dans les termes les plus mesurés et les plus sobres, ce qui est proprement la marque des hommes de talent. Même simplicité qui respecte la naissance de l'impression chez le lecteur quand vous contez votre voyage en barque sur le Pichis et le Pachitea. Cette partie de votre relation est tout à fait nouvelle et intéressante ; et pourtant il semble, à vous lire, qu'il soit à la portée de tous les amateurs de voyages de faire cette vertigineuse descente des torrents de la région du haut Amazone.

C'est aussi un trait de caractère des vrais voyageurs de race que l'art d'étudier les humains qui ne sont point des compatriotes, sans prononcer à la légère des jugements acerbes ou d'une rigueur douteuse. Çà et là vous notez quelques défauts de ces jeunes

sociétés de l'Amérique du Sud, mais sans âpreté méchante, et vous vous souvenez toujours que nous ne sommes pas non plus irréprochables aux yeux des voyageurs appartenant à des peuples moins policés ou moins heureux. On voit que vous avez égrené tout le long de votre voyage des sentiments de reconnaissance pour vos hôtes, haut placés ou modestes, et il est aisé de juger au ton même de votre relation que vous avez laissé tout du long du chemin d'affectueux souvenirs qui feront aimer votre patrie partout où vous avez passé.

C'est donc, je le répète, avec la conscience de présenter au lecteur une œuvre de savoir sincère, une œuvre très utile pour fixer notre jugement sur la valeur des sociétés d'Amérique du Sud, que j'ai accepté d'être votre introducteur. Je souhaite seulement, pour l'heureuse fortune de ce livre si plein de talent, de jolies descriptions et de beaux

sentiments, que tous après moi passent d'aussi bonnes heures, que celles qu'il m'a été donné de passer en votre compagnie.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et reconnaissants.

Marcel Dubois.

m
di
ar
zo
sic
ho
po

Ric
tais

5 -

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR — PÉROU — AMAZONIE

AVANT-PROPOS

— Oui, me dit M. L.,. quand je lui eus exposé notre projet de voyage, j'ai parcouru l'Amérique du Sud un peu dans tous les sens, de la Colombie au détroit de Magellan, du lac Titicaca à l'Amazone, et j'en ai rapporté d'inoubliables impressions. Tout y est intéressant, la nature, les hommes, les souvenirs historiques, la situation politique et économique.

Je faisais grand cas du jugement de M. L.... Riche et célibataire, il voyageait au gré de sa fantaisie, s'arrêtant où bon lui semblait et aussi long-

temps qu'il lui plaisait, sans avoir le souci, comme la plupart de nos modernes « globe-trotters », d'ajouter les kilomètres aux kilomètres et, pour employer leur jargon barbare, de « faire » telle ou telle contrée dans un laps de temps aussi court que possible. Il ne recherchait pas non plus les missions, scientifiques ou autres, car il aimait avant tout sa liberté et se serait effrayé à l'idée d'être obligé de produire un ennuyeux rapport. Il avait l'esprit cultivé, savait observer, comparer, retenir. A cela, joignez la connaissance de plusieurs langues étrangères, une santé parfaite, un grand besoin d'activité et l'horreur du monde. M. L... était réellement voyageur dans l'âme.

— Alors, lui demandai-je, il n'y a pas d'exagération dans les descriptions enthousiastes qu'on lit dans les récits de voyage en Amérique du Sud.

Il sourit :

— Je n'oserais pas vous l'affirmer. Il est si difficile d'être absolument véridique ! Les uns, les novices, manquent de points de comparaison et ont l'admiration trop prompte. D'autres, par un sentiment malaisé à expliquer et réel pourtant, éprouveraient une certaine honte à avouer leurs désillusions. Mais moi, qui ne suis ni conférencier ni auteur, qui ne parle ni n'écris pour la galerie, je ne cherche qu'à vous donner mon impression sincère et je vous répète ce que je vous

disais tout à l'heure : à tous points de vue, l'Amérique du Sud mérite d'être visitée. Vous vous bornez, n'est-ce pas, à l'Équateur, au Pérou et à l'Amazonie?

Je fis un signe affirmatif.

— Vous ne verrez donc, reprit-il, ni la Colombie, un des pays les plus pittoresques du monde, et des plus riches en ressources naturelles, ni les passages grandioses du détroit de Magellan, ni l'admirable baie de Rio-de-Janeiro. C'est dommage. Il est vrai qu'avec le peu de temps dont vous disposez, vous ne pouvez aller partout; d'ailleurs, les contrées que vous parcourrez ne manquent pas de beautés de premier ordre. Les Andes d'abord, et le contraste entre la splendide végétation des pentes inférieures avec les plateaux glacés où l'on arrive presque sans transition; les grands fleuves de l'Amazonie, ces majestueux « chemins qui marchent »; enfin et surtout les solitudes de l'immense forêt vierge avec ses arbres géants, ses fougères et ses lianes, ses bandes de singes criards et de perroquets aux mille couleurs, ses oiseaux-mouches plus petits que des insectes et ses papillons plus grands que des oiseaux.

— Et ses fièvres! hasardai-je.

M. L... haussa les épaules.

— Ces régions, dit-il, ont une réputation d'in-

salubrité fort exagérée. Les épidémies se font de plus en plus rares et, somme toute, les rives de l'Amazone ne sont pas plus malsaines que celles de toute autre rivière tropicale. Au surplus, beaucoup de ceux qui tombent malades ne doivent s'en prendre qu'à leurs habitudes d'intempérance.

— Ceci m'amène à vous questionner sur les habitants, repris je. Je ne crois pas que vous puissiez les vanter avec autant de chaleur que les beautés naturelles.

— Mon cher, nous autres Européens avons sur ce sujet une foule de préventions qu'ont fait naître les vaudevilles et les opérettes. Mais je vous assure que vous rencontrerez à Lima, à Quito même, des gens qui s'habillent comme à Paris, qui ont nos manières, qui parlent purement notre langue et qui vous recevront avec une parfaite courtoisie. En France, on exécute tout un peuple étranger avec une plaisanterie, ou l'on s'engoue d'un autre sans raisonner davantage. Mais juger les gens de sang-froid, essayer de s'expliquer leurs coutumes au lieu d'en rire, c'est une tâche dont nous ne sommes pas capables.

— Vous n'irez pas jusqu'à prétendre que les peuples de l'Amérique du Sud nous offrent des exemples politiques à suivre?

— Non certes; mais sur ce point ils sont bien excusables. Ce sont des peuples jeunes, dont les

éléments divers n'ont pas encore eu le temps de s'amalgamer entièrement et dont l'éducation politique s'est faite par deux siècles et demi d'un régime colonial insensé. D'ailleurs, là encore il ne faudrait pas trop généraliser : le Chili et l'Argentine sont en voie de prospérité; Buenos-Ayres ne serait pas déplacée parmi les grandes capitales européennes. Les autres progressent plus lentement, mais ils progressent. Et si vous voulez des exemples à suivre, vous les trouverez dans l'histoire de leurs ancêtres. La mode est maintenant aux professeurs d'énergie : ouvrez l'histoire des conquistadores et vous serez servi à souhait. C'est Francisco Pizarro, à la tête de cent soixante-huit hommes, se lançant à travers un pays inconnu pour renverser un puissant empire; c'est son frère Gonzalo, qui endura des souffrances surhumaines dans les forêts du Napo; c'est Orellana se laissant glisser avec une audace inouïe sur les eaux mystérieuses de l'immense Amazone; c'est Valdivia, le héros de l'Araucanie, c'est Carbajal, âgé de quatre-vingts ans passés, traversant tout le plateau de Bolivie dans une chevauchée furieuse... ; ce sont tant d'autres que je ne vous nomme pas, pour ne pas passer pour un pédant.

— Quelle chaleur! dis-je en riant. Vous admettrez toutefois qu'il y a loin de ces hommes-là à leurs descendants.

— Voulez-vous dire qu'ils soient dégénérés? Pas plus que nous, peut-être. Mais nous sortons tout à fait de la question. Pour en revenir à ce continent que vous allez bientôt découvrir, vous faites-vous une idée des ressources de toute sorte que renferme l'Amérique du Sud? Vous intéressez-vous à l'élevage? Vous avez les pampas de la République Argentine, avec leurs énormes troupeaux. Parlerons-nous des produits agricoles? Le Brésil tient le premier rang parmi les pays producteurs de café et ses forêts, si riches en essences précieuses encore inexploitées, en bois de teinture, en plantes médicinales, sont des dépôts de caoutchouc presque inépuisables. Le tabac, le cacao, la canne à sucre réussissent un peu partout. Les républiques andines s'ouvrent de plus en plus à l'exploitation industrielle. Au Pérou et en Bolivie, mines de cuivre et mines d'argent, sans parler des gisements d'or encore mal étudiés; au Chili, du cuivre aussi, du charbon, du soufre, de l'iode, du nitrate de soude, du salpêtre...

M. L... continua sur ce ton pendant quelque temps encore, puis il eut l'amabilité de me donner certains renseignements pratiques et quand je pris congé de lui, j'étais enchanté par avance de mon voyage.

Un mois plus tard, le 30 septembre 1904, mon

frère et moi quittions Panamà sous une pluie battante. Notre bateau passait devant l'île Flamenco et je regardais la longue houle du Pacifique se briser sur les récifs. « Sale temps », dit une voix derrière moi, « sale climat, sale pays ! »

Je me retournai et je reconnus un des passagers du paquebot qui nous avait transportés de Saint-Nazaire à Colon. Comme nous, il faisait route vers l'Amérique du Sud. C'était un homme entre deux âges, un ingénieur, avais-je entendu dire, grand, sec et jaune de teint. Quand il parlait, son sourcil se fronçait constamment et un pli amer relevait sa lèvre supérieure. Pendant la traversée de l'Atlantique, il s'était tenu à l'écart, sans frayer avec les autres passagers.

— Vous allez loin, monsieur? lui demandai-je.

— Mollendo, fit-il, ce qu'on appelle chez nous un joli port de mer. Quinze jours de traversée pour y arriver. Deux jours de chemin de fer ensuite pour monter jusqu'au lac. Puis encore une nuit en bateau, la patache après et le mulet pour compléter la fête. Dans vingt-deux jours — au plus tôt — je serai à ma mine. Quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, un vent du diable et de la neige fondue à discrétion. Pour me loger, une baraque en torchis ; une nourriture infecte et, comme société, des métis de Boliviens et d'Indiennes.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous ne paraissez pas très enthousiaste, hasardai-je.

Pour toute réponse, il leva les yeux au ciel et poussa un soupir expressif.

— Et vous, reprit-il, à laquelle des républiques êtes-vous condamné? Et quelle est la durée de la peine?

Je lui expliquai que nous allions visiter l'Équateur et le Pérou pour notre agrément.

Là-dessus, ses bras tombèrent brusquement le long de son corps; ses yeux s'arrondirent et une profonde stupéfaction se peignit sur sa figure.

— Un touriste! dit-il enfin, un touriste en Amérique du Sud! On m'avait bien dit qu'il y en avait, mais je n'avais pas voulu le croire. On apprend tous les jours. Mais, mon cher monsieur, que diable allez-vous faire en Équateur et au Pérou?

— Drôle de question! répondis-je un peu impatienté de son air de pitié méprisante. Nous allons voir les villes, les rivières, les montagnes, les forêts, les hommes, les bêtes, faire ce qu'ont fait jusqu'ici et ce que feront toujours les gens qui voyagent.

L'ingénieur me regarda sérieusement, puis il se mit à parler d'abondance, en homme pénétré de son sujet.

— Écoutez-moi, monsieur, dit-il; j'ai la prétention de connaître passablement l'Amérique du Sud. Mes affaires m'ont traîné tour à tour dans la pampa, dans la sierra, de la côte de l'Atlantique à celle du Pacifique. J'y suis venu à votre âge à peu près pour y passer six mois; j'y suis resté vingt ans. Je partais, nourri de ces illusions qu'entretiennent les récits mensongers des voyageurs; je n'ai pas mis longtemps à m'apercevoir que l'Eldorado était un bagne. Vous me direz que vous n'avez pas l'intention de vivre dans ce pays, et je vous en félicite; vous venez y chercher des sensations de pittoresque. Eh bien, je doute que vous les trouviez. Sur huit cents lieues de long, la côte du Pacifique est un affreux désert de sable. Au bout, il y a le fameux détroit de Magellan, qui ne vaut certainement pas les fjords de Norvège. Vous comptez sur de beaux paysages de montagnes : je suis Dauphinois, et jamais les Andes ne m'ont fait oublier le panorama que j'avais sous les yeux tous les soirs, en me promenant sur la grand'place de mon village. Combien de jours ai-je passés sur les plateaux arides et déserts de la sierra, sans jamais apercevoir les sommets éternellement noyés dans la brume. Pour arriver jusqu'aux premières flaques de neige, il faut monter à des hauteurs où l'air est presque irrespirable. Quant aux glaciers, on

a pu nier leur existence jusqu'à ces dernières années; c'est vous dire qu'ils ne peuvent être comparés à ceux des Alpes.

— Soit, dis-je; mais nous n'avons pas l'intention de faire de l'alpinisme dans les Andes; nous descendrons sur le versant amazonien.

— Ah oui, la forêt vierge! Vous verrez si c'est aussi réjouissant que vous le croyez, de se traîner dans d'effroyables sentiers, les pieds dans l'eau, de la boue jusqu'à la ceinture, avec la société des moustiques pour toute distraction du soir, et la perspective de rapporter la fièvre ou une bonne maladie de foie qui vous gratifiera d'un teint comme celui que vous admirez sur ma figure. J'ai mené cette vie-là, moi aussi, quand j'étais à la recherche d'hypothétiques régions de caoutchouc.

— Hypothétiques! Allez-vous prétendre qu'on ne trouve pas de caoutchouc en Amazonie?

— Non pas, mais il en est du caoutchouc comme de l'or à l'époque des Espagnols : c'est la même fièvre, la même rage, et souvent le même désappointement. Parmi ceux qui partent, beaucoup ne reviennent pas, beaucoup reviennent endettés et misérables; quelques-uns enfin font fortune et on ne voit que ceux-là. Ce n'est pas qu'ils soient beaux à regarder. A eux les grosses bagues à tous les doigts, à eux les brillants qui

font l'effet de bouchons de carafes, à eux les noces crapuleuses. Ah! j'ai été vite dégoûté des caucheros (1).

— Vous parlez d'une classe d'individus spéciale; tous les Sud-Américains ne sont pas des caucheros.

— C'est vrai; les citadins ont plus de manières. Mais j'ai fréquenté dans la meilleure société de toutes les grandes villes du continent et je me suis toujours demandé si le trait dominant de leur caractère était la vanité ou la paresse. Aussi, que pouvez attendre d'une race née du croisement des héros de la conquête, qui étaient de parfaits gredins, avec de pauvres Indiens abrutis? En se mêlant, les deux éléments ont apporté chacun leurs vices; pour leurs qualités, j'en suis encore à les chercher. Considérez un peu toutes ces républiques et dites-moi si ce n'est pas un spectacle piteux. Dans l'une, un mauvais drôle de métis, qui mériterait d'être accroché par le cou au plus haut palmier de sa capitale, joue au dictateur dans son palais et ruine le commerce européen. Dans l'autre, un grotesque général d'opérette se met en devoir de chasser les missionnaires étrangers qui avaient entrepris la rude tâche de décrasser ses concitoyens. Dans une troisième, sous

(1) Individu qui exploite le caoutchouc.

couleur d'opinions politiques, des bandes de brigands pillent le pays, dévastent les récoltes et brûlent les haciendas. Des peuples jeunes, dit-on naïvement chez nous. Jeunes, soit, mais pourris dès l'enfance.

Pendant les trois jours que dura la traversée de Panamá à Guayaquil, chaque matin et chaque soir, l'ingénieur me tint de semblables discours et quand nous débarquâmes, accoudé sur le bastingage, il me jeta un : « Au revoir, amusez-vous bien dans ce charmant pays », où s'exhalait toute l'amertume de son âme.

Aujourd'hui, nous sommes de retour en France, après six mois passés dans l'Amérique du Sud, et si l'on me demandait qui avait raison, de l'ingénieur désabusé ou de l'optimiste M. L..., je serais assez embarrassé pour répondre. Je pourrais bien soutenir qu'en six mois on n'a pas le temps de se former une opinion ; mais ce serait éluder la question et, au fond, je ne serais pas sincère : on a toujours une opinion ; elle est juste ou fausse, bien ou mal fondée, mais elle existe. Est-il possible, me disais-je d'abord, que deux individus, intelligents et instruits tous les deux, puissent porter sur un pays des jugements si différents? Puis j'ai réfléchi que rien n'était plus explicable. L'un n'avait fait que visiter, longuement il est

vrai, mais de son plein gré et pour son seul plaisir, des endroits où l'autre avait été forcé de vivre. L'un n'avait pas à se préoccuper de la vie matérielle, l'autre n'avait jamais bien réussi. L'un avait les organes en bon état, et l'autre le foie malade.

En allant plus au fond des choses et en regardant en moi-même, j'ai découvert que les deux opinions pouvaient également se soutenir, puisque, dans le court espace de six mois de voyage, j'ai, tour à tour et suivant les circonstances, partagé chacune d'elles. Pendant la première partie de notre séjour en Équateur, les Andes ne m'ont pas enthousiasmé; puis, un beau soir, le magnifique cône du Cotopaxi s'est dressé devant nous dans toute sa splendeur, et j'ai changé d'avis. Mêmes impressions pour les autres aspects. Rien de plus charmant que certains départs par un brillant clair de lune, dans l'air frais qui précède l'aurore; rien de plus grandiose, dans la vallée du Pastaza ou sur le chemin du Pichis, que les majestueuses profondeurs de la forêt ou les vues immenses sur de véritables mers de verdure sombre. Mais aussi, rien de plus triste, de plus nu que l'interminable côte du Pacifique; rien de plus monotone à la longue que les rives plates de l'Ucayali ou de l'Amazone; rien de plus pénible que les nuits passées sous une pluie torrentielle.

Voilà pour la nature; pour les hommes, sur eux aussi j'ai porté successivement des jugements contraires. Dans une ville que je nommerai — c'est Lima — nous avons trouvé un accueil charmant, des gens affables et empressés. Dans d'autres que je nommerai pas, nous avons observé chez les habitants de fâcheux traits de caractère. Et ainsi de suite. Somme toute, l'Amérique du Sud n'est ni un paradis, ni un enfer.

On m'objectera que ma conclusion ne brille pas par l'originalité et qu'elle est assurément peu compromettante. A quoi je répondrai qu'elle l'est peut-être plus qu'on ne croit, car, comme toutes les opinions qui relèvent du « juste milieu », elle ne satisfera sans doute personne.

CHAPITRE PREMIER

GUAYAQUIL (1)

En l'année 1527, l'audacieux Pizarro, qui cinglait vers le Sud à travers des mers inconnues, s'aperçut, après avoir dépassé le deuxième degré de latitude sud, qu'un large golfe aux eaux tranquilles s'ouvrait devant lui. Doublant la pointe Santa-Elena, il s'y engagea sans hésiter, encouragé par des prisonniers Indiens qui lui peignaient la contrée sous les couleurs les plus favorables. Son petit vaisseau vint jeter l'ancre auprès de l'île de Santa-Clara. Là, s'il faut en croire Prescott, l'auteur de l'*Histoire de la Conquête du Pérou,* les conquérants espagnols aperçurent, se dressant devant eux dans sa blancheur immaculée, l'énorme dôme du Chimborazo et même, ce qui est plus invraisemblable, le cône régulier du Cotopaxi. Quoi qu'il en soit, nous eûmes

(1) Pour les cinq premiers chapitres, voir la carte : l'Équateur.

moins de chance que ces premiers navigateurs en entrant dans le golfe de Guayaquil. Le temps était brumeux, singulièrement frais pour cette latitude, et seuls les derniers contreforts des Andes nous apparurent, sous la forme d'une haute muraille aux contours indécis, quand nous eûmes dépassé l'ilot de Santa-Clara et que nous eûmes pénétré dans le canal de Jambeli, qui sépare la grande île de Puna de la terre ferme.

Cette première impression de l'Équateur est loin de répondre aux rêves qu'on a pu s'en former. Au lieu de la végétation exubérante à laquelle on s'attend, on a la surprise d'un paysage presque hollandais. Du bateau, nous apercevons à notre gauche, dans l'île de Puna, de beaux pâturages verts où s'ébattent, par centaines, des bœufs, des vaches et des moutons, et une grande hacienda (1), à l'aspect propre et confortable, qu'on se figure volontiers être un séjour délicieux ; mais on nous dit que les moustiques la rendent inhabitable. Cette hacienda, d'ailleurs, est la seule de son espèce. Il semblerait qu'elle a été placée là, à l'entrée de l'estuaire du Guayas, pour donner aux nouveaux arrivants des illusions sur l'Équateur. Il ne leur faut pas longtemps

(1) Domaine foncier exploité pour l'agriculture ou l'élevage.

pour les perdre. Dès qu'on a jeté l'ancre en face du petit port de Puna, on commence à se faire des choses une idée plus conforme à la réalité.

Les navires s'arrêtent à Puna pour y attendre la marée et aussi pour y subir une première visite médicale. Heureusement, nous venons de Panamá, où l'état sanitaire est passable actuellement et nous sommes admis dans la rivière de Guayaquil. Il n'en est pas de même pour les navires venant du Sud, à cause de l'épidémie de peste qui sévit au Callao. Aussi les infortunés passagers en provenance de ce port doivent-ils séjourner une dizaine de jours au lazaret de Puna, qui n'est rien moins que bien installé, s'ils ne préfèrent aller jusqu'à Panamá et revenir. C'est à ce dernier parti que se sont arrêtés deux officiers chiliens, nos compagnons de voyage, qui vont à Quito renforcer la mission militaire d'instruction que la république de l'Équateur a, depuis quelques années, demandée à sa puissante sœur, la *simpática república de Chile*.

A minuit, profitant du flux, notre bateau quitte Puna. Deux heures et demie plus tard, il mouille dans le Guayas, en face de Guayaquil et au jour levant nous contemplons le panorama de la ville.

Quelle différence, hélas! avec d'autres régions tropicales dont les éblouissants paysages demeu-

rent gravés dans ma mémoire ! Où sont les cieux éclatants, les rives aux jardins fleuris, les barques aux voiles bizarres, les temples et les pagodes, la foule grouillante et bariolée des ports de la mer des Indes ou de l'Extrême-Orient ? Où êtes-vous, beaux Hindous aux nobles attitudes, Cinghalais à la coiffure étrange, Malais souples et agiles, Chinois silencieux, à l'expression inquiétante ?

Guayaquil est une ville banale et sans caractère. Une ligne de maisons en bois, toutes pareilles, garnies de balcons en saillie et dominées par le clocheton du bâtiment de la douane, se développe le long de la rive droite du fleuve sur une étendue d'environ deux milles. Vers le nord, des habitations s'éparpillent sur les pentes de collines peu élevées, Las Peñas. Partout ailleurs, la contrée est parfaitement plate et nue. Seuls, quelques maigres cocotiers qui se dressent sur la rive opposée à la ville nous rappellent que nous sommes dans le voisinage de l'Équateur. Deux grands voiliers norvégiens sont ancrés dans le Guayas, large de plus d'un kilomètre, et quelques vapeurs de rivière sont amarrés le long du quai. C'est tout. Peu d'animation à cette heure matinale. Quelques barques se détachent de la rive, mais elles s'arrêtent à distance respectueuse du steamer. Il s'en faut de longtemps que nous puissions descendre à terre : le capitaine du port

et le chef du service de santé sont encore à rêver sous leurs moustiquaires. Vers huit heures, ces importants personnages se décident pourtant à venir à bord et, leur inspection terminée, nous pouvons nous occuper de notre débarquement. Il s'opère avec une sage lenteur. Personne n'est pressé dans les pays sud-américains et l'imperturbable nonchalance des indigènes met bien souvent à une rude épreuve la courte patience des Européens. Le *Limari* reste deux jours à Guayaquil pour décharger quelques tonnes de marchandises et pour embarquer des oranges, des bananes et des ananas. Dans ces conditions, bateliers et passagers jugent inutile de se hâter.

Une barque finit cependant par nous transporter à la douane. Cette mauvaise baraque en bois est, à beaucoup de titres, le monument le plus important de l'état d'Équateur ; c'est en tous cas celui que les habitants du pays considèrent avec le plus de respect. Les trois quarts du budget national sont en effet alimentés par les droits de douane. Pour certains objets, ces droits sont presque prohibitifs ; de plus, messieurs les employés de la douane de Guayaquil, estimant sans doute que leur salaire n'est pas en rapport avec les services qu'ils rendent, ont la fâcheuse habitude de prélever une dîme sur les marchandises qui leur passent entre les mains. On conte à

ce sujet, dans le pays, les histoires les plus extravagantes ; mais, puisque nous sommes en Équateur, je ne suis pas éloigné de les croire authentiques. J'en citerai deux, dont on m'a garanti la véracité, avec noms à l'appui.

Un ministre de France à Quito avait fait venir de Reims quelques douzaines de bouteilles d'excellent vin de Champagne pour traiter ses hôtes. Un jour, il a l'honneur de recevoir à sa table le Président de la République et plusieurs personnages de marque. A l'heure des toasts les coupes se remplissent ; le Président lève son verre. Mais à peine l'a-t-il porté à ses lèvres qu'il le repose avec une horrible grimace : le vin généreux avait été changé en eau de mer, par un tour de prestidigitation qui fait honneur, affirme-t-on, aux douaniers de Guayaquil.

Un négociant français de Quito, M. G..., étant allé passer quelques mois en France, avait rapporté à sa femme, restée en Équateur, une fort belle ombrelle, soigneusement enveloppée, ficelée et empaquetée dans un joli carton qu'il n'avait pour ainsi dire pas quitté de tout le voyage. Il avait surveillé de près la visite de ses bagages à la douane de Guayaquil et, pendant le pénible trajet jusqu'à Quito (c'était avant la construction du chemin de fer), avait, gravement assis sur son mulet et par les affreuses fondrières de la route

de Babahoyo, toujours tenu dans ses bras le précieux carton. Il arrive enfin au logis ; Mme G..., touchée de cette attention conjugale, défait avec une curiosité et un empressement tout féminins le paquet en apparence intact et y trouve... un long bouchon de paille.

Nous n'eûmes point à faire par nous-mêmes de si pénibles expériences. A l'heure où nous débarquâmes, les bureaux de la douane venaient de fermer. Ils ne rouvriront, nous dit-on, que dans l'après-midi. Nous abandonnâmes donc nos bagages, non sans quelque inquiétude. Quelques heures plus tard, nous les retrouvions cependant en fort bon état et nous pûmes même les faire enlever sans qu'ils eussent été ouverts, grâce à l'obligeance de l'agent consulaire de France, qui voulut bien nous faire accompagner par son secrétaire ; celui-ci eut la patience de parlementer pour nous, et sans se fâcher, avec l'agent principal de la douane, un fonctionnaire parfaitement désagréable et assez insolent.

Nous logeons à l'hôtel de Paris, où la collaboration d'un Avignonnais et d'une Martiniquaise a donné des résultats appréciables ; les chambres sont convenables, la nourriture bonne et les hôtes prévenants. Une fois installés, nous n'avons plus qu'à courir la ville.

Guayaquil a été fondée en 1535 par Belalcazar, un des lieutenants de Gonzalo Pizarro. Son histoire se confond avec celle de la vice-royauté du Pérou ; elle se souleva contre la domination espagnole en 1819, puis, après avoir fait partie de la république de Colombie, elle contribua à former l'état d'Équateur. C'est aujourd'hui une ville d'environ 50,000 habitants, chef-lieu de la province du Guayas. La population est extrêmement mélangée. L'immense majorité est formée par les métis d'Espagnols et d'Indiens; les blancs de race pure sont rares. On remarque aussi un certain nombre de Chinois qui ont tous abandonné leur queue et leur costume national. Petits commerçants pour la plupart, ils s'entendent aux affaires et sont très jalousés par les indigènes. Une loi récente leur a interdit l'entrée de l'Équateur, mais la contrebande du Chinois se fait sur une grande échelle. Quelques Japonais aussi commencent à apparaître. Toutes les grandes puissances sont représentées par un consul, sauf la France qui n'a qu'un agent consulaire. D'ailleurs notre commerce avec l'Équateur est peu actif et nous sommes de beaucoup dépassés par l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne.

Guayaquil est entièrement bâtie en bois et ce mode de construction, dû à la rareté de la pierre et surtout au peu de stabilité du sol, constam-

ment ébranlé par des tremblements de terre, explique la fréquence et la violence des incendies. En 1896, la plus grande partie de la ville a été brûlée et ce qui était resté intact a été dévasté en 1902 par un nouveau sinistre. Si désagréables que soient ces incendies pour les habitants qui payent des primes d'assurances dont le taux atteint 7 et 8 pour 100, il faut pourtant, par un certain côté, les bénir, car ils ont, beaucoup plus que toutes les mesures hygiéniques, contribué à assainir Guayaquil, qui aujourd'hui n'est pas plus insalubre que toute autre cité tropicale. La fièvre jaune, qui était autrefois un fléau terrible, a presque complètement disparu ; et s'il y a toujours quelques cas isolés, c'est peu de chose si l'on pense aux grandes épidémies qui enlevaient des milliers de personnes. Il est bon d'insister là-dessus et d'affirmer bien haut qu'au point de vue sanitaire, Guayaquil est loin de mériter sa déplorable réputation. Les bons points qu'on peut marquer à l'actif de l'Équateur sont trop rares pour qu'il soit permis d'en négliger un seul.

Une autre surprise agréable a été pour nous le climat. Il est vrai que nous sommes en pleine saison sèche. La température ne s'élève pas au-dessus de 28 degrés pendant le jour et chaque soir une agréable brise de mer remonte la rivière. La nuit, on supporte parfaitement une couverture

légère. Il faut dire d'ailleurs que les chambres à coucher ont la partie supérieure de leurs cloisons percées à jour de tous côtés et sont à peu près aussi ventilées que la place publique. Cette fraîcheur relative est appréciée à un haut degré quand on a vécu dans l'atmosphère de buanderie de certaines autres cités tropicales, Rangoon ou Saïgon par exemple. La saison des pluies, qui dure de décembre à juin, est plus désagréable à supporter à cause de ses violents orages et de l'abondance des moustiques. Mais, en tout état de cause, Guayaquil ne saurait passer pour une des villes très chaudes du globe. La coiffure coloniale — le casque disgracieux et lourd — est inconnue ici, comme d'ailleurs dans presque toute l'Amérique du Sud. On se contente d'un simple « canotier » en paille, et je n'ai jamais entendu citer un seul cas d'insolation.

Donc on peut se promener dans Guayaquil sans avoir à souffrir de la chaleur ; malheureusement, la ville est si peu intéressante pour l'étranger que les promenades y sont vite épuisées. Elle est bâtie sur un plan régulier et toutes les rues, parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres, ne diffèrent que par le plus ou moins d'élévation des constructions qui les bordent. D'une manière générale, plus on s'éloigne du fleuve, plus médiocre est l'apparence des mai-

sons. La partie ouest de la ville est peuplée d'Indiens qui vivent dans de misérables cabanes. Au contraire, les édifices publics, les maisons de commerce et les grands magasins sont tous rassemblés dans les rues qui avoisinent le quai, le *malecón*, comme on dit ici. Ce malecón constitue la principale artère de Guayaquil et c'est sous les arcades qui abritent ses trottoirs en bois que l'animation est la plus grande. A l'heure où le soleil se couche, la vue est assez belle sur le Guayas large et monotone. Le spectacle de cette masse d'eau impressionna très vivement un sénateur écuadorien, homme simple, qui avait quitté la sierra pour la premiere fois de son existence. En débarquant du chemin de fer, il aperçut le fleuve : « *Que bello, que espléndido es el mar!* » s'écria-t-il dans la ferveur de son admiration. On eut toutes les peines du monde à éclairer ce législateur et à lui faire comprendre la différence qu'il y a entre les fleuves et la mer.

Une ville qui brûle tous les dix ans ne peut pas renfermer de monuments bien intéressants ; on en chercherait vainement à Guayaquil. Nous avons visité deux églises, la cathédrale et San-Francisco, toutes les deux en bois et dont la façade, qui fait illusion à distance, cache un fâcheux état de délabrement. Devant la cathédrale, un joli jardin a été crée par les soins d'un ingé-

nieur français ; c'est le seul de Guayaquil et la municipalité ne l'ouvre au public qu'à de rares intervalles.

On nous engage à aller au Salado. C'est un bras de mer étroit et peu profond, dont la direction générale est parallèle à l'estuaire du Guayas, et qui vient se terminer à un kilomètre environ à l'ouest de Guayaquil. On y prend des bains, malgré une installation des plus primitives et on y pêche d'excellentes petites huîtres, d'une façon assez originale. Les rives du Salado sont bordées de palétuviers dont les branches plongent dans l'eau à marée haute. Quand la mer baisse, les branches se découvrent et les huîtres y restent accrochées. C'est ainsi qu'à Guayaquil, ces estimables mollusques se cueillent sur les arbres. Un pont a été jeté sur le Salado, de l'autre côté duquel commence le chemin muletier qui mène à Manta. Le site est frais, agréable et peu fréquenté.

La grande distraction des habitants de Guayaquil est la promenade en *car*, c'est-à-dire en tramway. Les voitures, traînées par des mules, sillonnent la ville dans tous les sens ; pendant la période du beau temps, elles sont remplies chaque soir de gens qui s'y installent pour prendre le frais et n'en descendent qu'après de nombreux voyages. Passe-temps innocent et peu coûteux !

La vie que nous menons le soir ici n'est pas d'ailleurs sans analogie avec l'existence paisible de nos petites villes de province. A huit heures et demie, nous sortons de table en même temps que M. Coiret, un aimable ingénieur français installé en Équateur depuis plusieurs années et nous allons à la pharmacie de l'ami Pepe retrouver M. Higgins, le consul général du Chili qui est en même temps agent consulaire de France. A neuf heures sonnant, Pepe ferme les volets de son magasin et l'on va s'attabler à la terrasse d'un café voisin du théâtre. Un excellent homme, Français aussi, instruit et lettré, dont les hasards de la vie ont fait un armurier à Guayaquil, vient parfois se joindre à nous. M. Higgins, d'origine irlandaise, né à Bordeaux, élevé à Paris, Chilien de nationalité (il descend du général O'Higgins, un des libérateurs du Chili), habite Guayaquil depuis quarante ans et il parle avec esprit des gens et des choses. C'est dans ces entretiens, où chacun s'exprime en toute liberté, que l'on arrive à se faire assez vite une idée à peu près exacte des pays que l'on visite ; en tous cas, on s'y habitue à ne pas prendre trop au sérieux les républiques sud-américaines en général et celle de l'Équateur en particulier.

Parfois le silence de la rue est troublé par le roulement d'une brouette : c'est quelque Guaya-

quilien de marque qu'un état d'ébriété un peu trop accentué a rendu incapable de rentrer seul chez lui et que la police bienveillante reconduit à son domicile dans ce véhicule primitif (1). Certains soirs, la ville est plus animée. Quelques jeunes gens, vêtus de leurs habits bourgeois, ont pris le fusil et ceint la baïonnette, et s'exercent tant bien que mal, dans une obscurité profonde, au maniement de l'arme et aux mystères de l'école de section : c'est le bataillon des volontaires de Guayaquil qui se prépare à la défense de la patrie.

Telles sont les distractions de Guayaquil le soir. A dix heures, dix heures et demie au plus tard, notre petite réunion se dissout; une dernière flânerie dans les rues désertes et l'on quitte à regret la fraîcheur de la nuit pour rentrer chez soi. Nous n'avons passé que peu de jours à Guayaquil,

(1) Rendons à l'Équateur cette justice qu'il n'est pas le seul pays de l'Amérique du Sud où l'ivrognerie fleurisse, même dans la bonne société. Il en est ainsi à peu près partout. A bord du paquebot transatlantique qui nous conduisait à Colon se trouvait un notable Colombien qu'on était obligé de porter dans sa cabine tous les jours vers midi. Lorsqu'il débarqua à Puerto-Columbia, le garçon de bar lui présenta la note de consommations : elle s'élevait, pour les dix-sept jours de trajet de Saint-Nazaire à Puerto-Columbia, à la somme respectable de 680 francs, soit 40 francs par jour. « C'est un homme riche, mais peu raisonnable, » observa judicieusement le garçon.

mais nous avons gardé le meilleur souvenir du petit cercle où nous avons été admis.

Si les soirées passent vite, les après-midi, en revanche, paraissent longues. Quand on a fait deux visites au Salado et qu'on a arpenté le malecón un certain nombre de fois, on cherche vainement où porter ses pas. Pas de coins pittoresques à Guayaquil, pas de vieilles rues où l'on puisse flâner en observant les types et les costumes, pas de boutiques où l'on vende des curiosités du pays. Les magasins, dont quelques-uns sont assez bien fournis, ressemblent plutôt à des entrepôts ; la plupart sont des bazars où l'on trouve en abondance la camelote d'Allemagne et des États-Unis ; mais les marchands de spécialités sont rares. Pas de promenades non plus aux environs : un terrain nu, inculte, sans arbres et d'où se dégagent, en bien des endroits, des miasmes fiévreux.

Guayaquil est la porte de l'Équateur, le seul point de contact de ce pays arriéré avec le monde civilisé. Les autres ports de la République sont condamnés à rester stationnaires tant que des routes ou des chemins de fer ne les rattacheront pas au plateau. Les deux plus importants sont peut-être Esmeraldas, à l'embouchure du rio du même nom, centre d'une région autrefois riche

en émeraudes, et Manta qui, avec sa voisine Jipijapa, est le lieu de fabrication des chapeaux de paille fine dits *Panamas*, aujourd'hui répandus dans le monde entier et qui atteignent des prix élevés même dans l'Equateur (il est difficile de trouver à Guayaquil un chapeau en belle paille à moins de 20 sucres, 50 francs). Manta et Esmeraldas sont desservies par un service bi-hebdomadaire de la *Pacific Steam Navigation Company*. Au nord d'Esmeraldas, non loin de la frontière de Colombie, la baie de San-Lorenzo est un port naturel admirable et il est vaguement question de construire un chemin de fer qui relierait Quito à cette baie. Les études préliminaires qu'on a faites du tracé ont montré que l'entreprise ne présenterait pas de grandes difficultés et Quito se trouverait ainsi sensiblement rapprochée de la mer et de Panama. Mais Guayaquil ferait naturellement la plus énergique opposition à la réalisation de ce projet dont la mise à exécution est, de ce fait, bien incertaine.

A l'heure actuelle tout ce qui entre dans l'Équateur ou en sort passe donc par Guayaquil. L'importation consiste en produits manufacturés de toute sorte, l'industrie étant à peu près nulle dans ce pays. Pour l'exportation, l'article principal, qui fait à lui seul presque toute la richesse de la région, est le cacao. La culture du cacao,

assez difficile, mais extrêmement rémunératrice, se pratique surtout sur les bords du rio Daule, affluent de droite du Guayas. L'arbre y trouve les conditions nécessaires à son développement, chaleur ombreuse et humidité. Pour le protéger des rayons du soleil, on l'abrite par des plantations de bananiers et d'arbres à corail *(madre del cacao)*. Le cacao dit de Guayaquil, inférieur à celui du Mexique ou du Venezuela, est de qualité assez médiocre, mais il est recherché pour les mélanges ; il fournit à lui seul 30 pour 100 de la consommation du monde entier. J'ajouterai qu'il est impossible de boire une tasse de bon chocolat à Guayaquil et qu'on semble y tenir en haute estime les produits de la maison Menier. Le café, la vanille, la canne à sucre sont également exploités avec un certain succès dans les vallées du Guayas et du Daule ; toute cette région est fertile, productive et habitée par une population relativement laborieuse. Un autre produit du pays est le « tagua » ou ivoire végétal, fourni par l'arbre « Phytelephas macrocarpa », et qui sert à fabriquer les boutons de corroso. Cet arbre se rencontre en abondance dans les forêts du versant du Pacifique.

J'ai dit que l'industrie était presque nulle en Équateur. Il y a pourtant quelques fabriques, toutes dirigées par des étrangers. C'est ainsi que

nous avons visité à Guayaquil une brasserie qui appartient à un Français, M. Maulme. Grâce à son activité, l'entreprise est en pleine prospérité et la bière Maulme a, dans tout l'Équateur, une réputation méritée. Une fabrique de glace est adjointe à la brasserie et nous avons admiré de superbes poissons, pêchés dans le Guayas, qui, chaque semaine, sont envoyés, dans des blocs de glace, au président de la République, à Quito. Vu la longueur du trajet et la cherté des transports, c'est un cadeau presque royal que M. Maulme fait au premier magistrat de l'Équateur. Celui-ci lui en sait gré, d'ailleurs, et partout, à Quito comme à Guayaquil, dans les milieux politiques comme dans la société mondaine, M. Maulme est hautement apprécié pour son activité, son intelligence et sa courtoisie.

En sa qualité de seul débouché des produits de l'Équateur, Guayaquil a une certaine importance commerciale ; le mouvement de son port, qui dépasse 300,000 tonneaux, en fait le troisième de la côte du Pacifique, loin derrière Valparaiso et le Callao. Il est desservi par plusieurs lignes de navigation ; les principales sont la *Pacific Steam Navigation Company*, anglaise, la *Compañia Sud-Americana de Vapores*, chilienne, et la *Compagnie Kosmos*, allemande. Les deux premières ont un service régulier, autant qu'il est

possible avec les quarantaines si fréquentes en Amérique du Sud. A marée haute, tous les navires d'un tonnage moyen peuvent remonter jusqu'à Guayaquil.

Je ne voudrais pas quitter Guayaquil sans dire un mot de la question des îles Galápagos, qui préoccupe beaucoup l'opinion publique en Équateur. Cet archipel, situé à environ 500 milles du continent, a été visité par Darwin lors de l'expédition du *Beagle* et sa faune fournit au célèbre naturaliste de puissants arguments en faveur de sa théorie de l'origine des espèces. Des cinq îles principales, Albemarle (celle-ci de beaucoup la plus grande), Indefatigable, Marborough, James et Chatham, la dernière seule est habitée par des pêcheurs et quelques colons. Le climat est agréable. Les Galápagos appartiennent de nom à l'Équateur, qui, en raison de la distance et de la rareté des communications, est incapable d'y exercer son autorité d'une façon efficace. De plus, elles ne produisent pas grand'chose. Mais, si leur valeur commerciale est presque nulle, leur situation, en plein Océan Pacifique, pourrait en faire une station navale de première importance, surtout lorsque la percée du canal de Panamá sera effectuée. Aussi les Galápagos excitent-elles des convoitises et le gouvernement écuadorien a-t-il

été pressenti plus d'une fois au sujet de la vente de l'archipel. Sur cette question, la presse de Guayaquil et de Quito est divisée en deux camps : les uns, patriotes intransigeants, crient bien haut que ce serait une atteinte à l'honneur national de céder une part du territoire ; les autres, à l'esprit plus pratique, et qui se font peu d'illusions sur la façon dont les grands états comprennent les droits des plus faibles, soutiennent qu'il est plus sage de céder ce que, le cas échéant, on ne saurait défendre, et qu'une quantité respectable de dollars serait plus profitable à l'Équateur que des rochers sans valeur, qu'il perdra de toute façon un jour ou l'autre. Je ne sais quelle solution prévaudra.

Quand ils n'y sont pas retenus par un motif spécial, les voyageurs ne trouvent guère d'attraits à Guayaquil. Nous avons hâte de voir de plus près les Andes et de respirer l'air pur des montagues. Aussi, dès que nos préparatifs sont faits, nous embarquons-nous pour aller prendre à Durán, sur la rive opposée du Guayas, le chemin de fer qui fait en quelques heures l'ascension de la Cordillère occidentale.

CHAPITRE II

LE PLATEAU INTERANDIN

La Cordillère des Andes, qui se développe sur toute la longueur du continent sud-américain, n'affecte nulle part, si ce n'est à son extrémité méridionale, le type d'une arête unique; elle se divise, presque partout, en deux ou plusieurs chaînes principales qui projettent elles-mêmes des ramifications secondaires. Ces chaînes, quelquefois très rapprochées, ne sont alors séparées que par des vallées étroites et profondes; il en est ainsi, par exemple, dans la partie nord du Pérou. Dans l'Équateur, au contraire, entre les deux systèmes principaux, auxquels on a donné le nom de Cordillère orientale et de Cordillère occidentale, s'étend un grand plateau de largeur inégale, dont l'altitude varie entre 2,000 et 3,400 mètres et sur lequel de favorables conditions climatériques ont déterminé d'importants groupements de population. A l'heure actuelle,

c'est sur ce plateau, qui n'occupe pourtant qu'une faible partie du territoire et qui le cède en fertilité aux régions voisines de la côte et de l'Orient, que s'est concentrée la vie de l'Équateur. C'est un pays d'aspect sévère et triste, secoué par les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, balayé par le vent qui soulève des tourbillons de poussière et noyé pendant des semaines entières dans le brouillard épais qui descend des montagnes. Il arrive cependant que le soleil réussisse à percer et à dissiper le manteau des nuages; le voyageur peut alors admirer à son aise la double rangée des colosses de la Cordillère, volcans actifs ou éteints, posés sur les deux bords du plateau comme de géantes sentinelles.

L'accès du plateau interandin et de sa capitale, Quito, a été pendant longtemps difficile. Le seul point de départ possible est Guayaquil. Jusqu'à une date très récente, l'unique moyen pour atteindre le plateau consistait à remonter le Guayas jusqu'à Babahoyo, puis, par un sentier affreux aux pentes excessivement raides, à gagner la haute vallée du Chimbo et à contourner enfin les longues pentes du Chimborazo. On tombait alors entre Riobamba et Ambato, et de là, en deux jours, on gagnait Quito. Mais le voyage, pénible et long en toute saison, pouvait durer des semaines entières pendant la période des pluies. Depuis deux ans,

la question se trouve entièrement changée. La ligne de chemin de fer, qui part de Durán, en face de Guayaquil, et dont le point terminus était restée pendant de longues années dans la vallée du Chimbo, a fini par s'élever jusqu'au plateau, qu'elle atteint à Guamote, et désormais le trajet de Guayaquil à Quito peut se faire en trois journées.

Réservant l'ancien chemin pour notre voyage de retour, nous avons décidé de gagner Quito par le moyen le plus rapide; aussi nous embarquons-nous un matin à six heures et demie sur le vapeur de rivière qui transporte les voyageurs à la station de Duràn, située en amont de Guayaquil, sur la rive opposée du fleuve. Le Guayas est large et nous sommes à l'heure du reflux; il nous faut près de trois quarts d'heure pour arriver à destination. A sept heures et demie, nous sommes installés dans un wagon du *Guayaquil and Quito Railway*, qui appartient à une compagnie nord-américaine, et le train ne tarde pas à s'ébranler.

Les voitures, au nombre de trois (1re classe, 2e classe et fourgon à bagages), appartiennent au type employé dans toute l'Amérique. Ce sont de longues caisses, montées sur deux boggies, à couloir central, qui contiennent une trentaine de voyageurs. Au risque de scandaliser les gens qui

admirent par principe tout ce qui sort des fabriques des États-Unis, je suis obligé de déclarer que ces wagons sont aussi peu confortables que possible et que je garde un souvenir désagréable des journées, heureusement rares, que j'ai passées sur les chemins de fer de l'Amérique du Sud. Les voyageurs sont assez peu nombreux, bien que les trains partent seulement tous les deux jours. Cela s'explique : le trajet de Guayaquil à Quito est, en somme, coûteux et fatigant, et ceux qui n'y sont pas obligés par leurs affaires regardent à deux fois avant de se déplacer de la côte au plateau.

La première partie de la ligne traverse un pays peu intéressant, une sorte de brousse inculte à la végétation très pauvre. A partir de Yaguachi, le paysage change de caractère. La voie commence à s'élever le long du rio Chimbo, au milieu de la forêt vierge. C'est la partie la plus pittoresque du trajet. Mais, quand on a quitté la vallée du Chimbo, la forêt s'éclaircit rapidement. A partir de la station de Huigra, où nous arrivons vers midi et demi et où un arrêt permet aux voyageurs de déjeuner, les arbres disparaissent tout à fait. En même temps, la pente s'accentue; en certains points, elle atteint 5 1/2 pour 100. Le train gravit lentement, en décrivant des courbes énormes, les escarpements grisâtres des Andes. Il est visible que la ligne a été construite avec cette

hâte mal entendue qui caractérise trop souvent les travaux des Yankees, surtout hors de chez eux. Nulle trace d'abris pour protéger la voie, qui est pourtant en plus d'un endroit exposée aux éboulements, fréquents à l'époque des pluies, et qui franchit les ravins sur de mauvais ponts en bois qui ne donnent pas une grande impression de solidité. Cette façon de procéder a ses admirateurs : « Voilà bien de l'audace américaine », me disait un compagnon de voyage, « et de l'audace couronnée de succès, puisque, depuis deux ans que cette partie de la ligne existe, on n'a eu aucun accident à déplorer. — Simple affaire de chance, » pourrait-on lui répondre ; « de ce que deux mauvaises saisons se sont passées sans éboulement sérieux, il ne résulte pas que dans l'avenir il n'y ait rien à craindre, surtout si l'on s'avise jamais de faire passer sur la voie autre chose que les trains très légers qui y circulent aujourd'hui. Cette audace qui vous éblouit, je l'appelle tout bonnement négligence. »

Alausi est le seul point d'arrêt de quelque importance durant cette longue ascension. C'est une petite ville, pittoresquement perchée dans la montagne, et d'où part un chemin muletier qui conduit à Cuenca et aux provinces méridionales de l'Équateur, régions dont l'orographie intéressante est encore mal connue.

A la nuit tombante, nous dépassons Guamote et, peu après, nous atteignons le plateau interandin; à six heures et demie du soir, le train s'arrête à Colta, point terminus provisoire de la ligne. Cette arrivée à Colta ne manque pas d'une certaine originalité. C'est dans l'obscurité la plus complète que nous débarquons sur le quai de la station, encore en construction, et encombré par une foule d'Indiens silencieux qui se pressent pour assister à la descente des voyageurs; à grand'peine, nous nous frayons en trébuchant un passage au milieu d'eux, et nous finissons par sortir de la gare. Là, à la douteuse clarté des étoiles, nous contemplons un paysage singulier. A notre gauche, sur le plateau battu par un vent froid, est installé le campement des Indiens qui travaillent à la construction du chemin de fer; des feux sont allumés, autour desquels sont accroupis en rond des formes noires enveloppées du *poncho* (1) traditionnel et coiffés du large *sombrero* (2), et la flamme tremblante projette sur le sol des ombres gigantesques. A droite, les flocons d'un brouillard blanc, qui s'épaissit d'instant en instant, flottent au-dessus d'une grande lagune d'où partent par intervalles les rauques appels des canards sauvages, et mon-

(1) Vêtement sans manches, percé d'un trou par lequel on passe la tête.

(2) Chapeau.

tent lentement vers le ciel. En face de nous enfin, des torches vacillantes nous indiquent la place des aménagements que le señor Moya a installés pour les voyageurs.

Nous nous dirigeons à tâtons vers ces lueurs hospitalières et nous nous présentons au dit Moya qui nous indique une baraque où nous pourrons passer la nuit. Deux pièces composent notre logis : l'une servira d'abri à une dame génoise assez corpulente, dont on nous a confié la charge à Guayaquil et que nous avons accepté de convoyer jusqu'à Quito, où elle va retrouver sa fille et son gendre ; nous garderons l'autre pour nous-mêmes. Le señor Moya, un grand diable de belle prestance, au geste souple et au regard inquiétant, un vrai type de parfait forban, a, dans son existence aventureuse, essayé de tous les métiers, dont le plus avouable a été celui de toréador. La fortune capricieuse a fait de lui, à l'heure actuelle, le manager de l'hôtel flottant qui suit les vicissitudes de la construction du chemin de fer, curieux groupement de tentes et de baraques où chacun installe comme il peut ses montures, ses bagages et sa personne. Le dîner est servi avec cette saleté immonde qui est une des particularités les plus frappantes de la vie sur le plateau écuadorien ; nos commensaux, parmi lesquels le conducteur et le mécanicien de notre train, ont, pour la plu-

part, des mines assez rébarbatives, et, pour tout dire, l'air de parfaits brigands. Au fond, ce sont sont de bons diables, qui n'ont que le défaut d'aimer un peu trop la boisson. Péché mignon dans ce pays.

Les baraques du señor Moya ne brillent pas par le confortable. On y passe la nuit en compagnie de nombreuses puces, et les murs en torchis, fort minces et peu hermétiques, laissent pénétrer le froid très vif du dehors. Colta se trouve en effet à 3,300 mètres d'altitude, et dans une situation extrêmement exposée au vent. Aussi chacun est-il prêt au départ le matin de bonne heure. Nous nous disposons donc à monter en diligence; le gros de nos bagages suivra par derrière, à dos de mule, et arrivera à Quito, Dieu sait quand? Les règlements draconiens de la société des diligences n'accordent à chaque voyageur qu'une franchise de cinq kilogrammes, — poids qui est sans doute considéré comme celui du bagage normal d'un Écuadorien — et le tarif des suppléments est des plus élevés. D'ailleurs les voitures, les *rápidas* (1), comme on les appelle, qui assurent le service entre Colta et Quito, ne sont réellement pas construites pour le transport des colis et c'est à peine

(1) Ainsi nommées parce qu'il y a d'autres voitures, plus lentes, qui font le service sur le plateau entre Quito, Ambato et Riobamba.

si elles le sont pour celui des voyageurs. Ce sont de petites caisses mal suspendues, qui peuvent contenir — règlementairement — six personnes à l'intérieur et une septième sur le siège. Des toiles qui joignent mal constituent le seul abri contre le froid et contre la pluie, qui n'est pas rare dans ce pays. L'attelage consiste en six mules qui ne paient pas de mine, mais, de ce côté, une surprise nous attend. Nous nous installons tant bien que mal dans une des voitures en compagnie de la pauvre dame italienne dont la mine piteuse témoigne qu'elle est peu satisfaite de la façon dont on voyage en Équateur, et à peine le cocher a-t-il donné le signal du départ que les bêtes détalent avec une rapidité vertigineuse. Depuis Colta jusqu'à Quito, c'est-à-dire pendant deux jours et deux cents kilomètres, c'est une course ahurissante. Que la route soit bonne ou mauvaise, pavée ou défoncée par les ornières, les mules ne quittent jamais l'allure du galop. Rien ne les arrête, rien ne les ralentit, ni les descentes les plus rapides, ni les montées les plus longues et les plus raides, ni les tournants les plus brusques, ni les passages scabreux sur des ponts sans parapets. Ces braves bêtes ne méritent vraiment pas d'être affublées, comme elles le sont souvent par leurs conducteurs, des noms de présidents ou autres célébrités de l'Équateur. Les cochers, au

nombre de deux par voiture, sont dignes de leurs animaux. L'un, qui ne quitte pas son siège, ne cesse de taper à tour de bras avec le manche de son fouet sur le maigre dos des mules en accompagnant son moulinet d'un sifflement strident et continu ; l'autre, à toutes les montées — et elles sont fréquentes — saute à bas de la voiture et galope à fond de train dans la poussière ou dans la boue en poussant des hurlements sauvages pour exciter l'ardeur des bêtes. Tous sont des conducteurs très adroits, et ils lancent à toute vitesse, avec une précision remarquable, leurs attelages dans des tournants quelque peu effrayants. Mais leur adresse au lasso est moindre ; et comme, à chaque relai, ils se servent de cet instrument pour attraper les mules dans le *potrero* ou dans le *corral* (1), il en résulte de longues attentes qui font perdre en partie les bénéfices de la rapidité de la marche.

Pour les voyageurs, ils subissent, à n'en pas douter, un supplice affreux. Aveuglés par la poussière ou fouettés par la pluie, cramponnés aux dossiers mal assujettis des dures banquettes, ils s'entrechoquent les uns les autres à chaque cahot un peu violent ; les membres meurtris, les

(1) *Potrero :* pâturage. — *Corral :* cour enclose de murs en torchis où sont enfermés les mules et les chevaux. Signifie aussi basse-cour.

oreilles déchirées par les cris féroces des conducteurs, ils s'attendent à chaque instant à se voir précipités contre un mur ou au fond d'un ravin. Je n'exagère pas : la violence des secousses est telle que nous avons été témoin d'un cas de mal de mer dans la diligence. Pour notre compagne génoise, à qui sa fille avait réussi à persuader que le trajet de Guayaquil à Quito était une petite promenade, elle demeurait plongée dans une morne stupeur, qui se résolut en une abondante crise de larmes peu avant notre arrivée dans la capitale.

C'est donc dans une sorte de vision fugitive que nous avons aperçu pour la première fois le plateau interandin; mais, par la suite, nous avons refait à peu près le même trajet à une allure plus modérée, soit en voiture plus lente, soit à dos de mule, et nous avons pu prendre de la région une idée sommaire, il est vrai, mais néanmoins assez exacte.

Il ne faudrait pas se figurer le plateau de l'Équateur comme une table rase et unie, nettement délimitée par deux arêtes montagneuses. C'est au contraire une surface inégale, plissée par de nombreux accidents de terrain, ridée et crevassée dans tous les sens et quelquefois ravinée par des lits profonds de torrents. Voici, prises au

hasard, quelques-unes des altitudes des points par où passe la route entre Colta et Quito : Chuquipoquio, 2,500 mètres; Mocha, 3,000 mètres; Ambato, 2,350 mètres; Latacunga, 2,500 mètres; Tiupullo, 3,250 mètres; Machachi, 2,750 mètres; montée après Tambillo, 3,000 mètres; Quito, 2,570 mètres. On voit par cette liste que la route est faite de montées et de descentes continuelles; elle passe sans cesse d'un cirque dans un autre, en franchissant des chaînons transversaux. L'hydrographie de la région est, par suite, des plus confuses. Ces bassins successifs se déversent tantôt vers le Pacifique, tantôt vers l'Atlantique. Ainsi, le cirque d'Ibarra, au nord, envoie ses eaux au Pacifique, tandis que le cirque suivant, en allant vers le sud, celui d'Ambato, est drainé par des torrents qui, traversant le plateau de l'ouest à l'est, vont s'unir pour former le Pastaza, affluent de l'Amazone. Qu'on ne prenne donc pas les deux chaînes parallèles des Andes pour deux barrières continues et difficiles à franchir; elles offrent en maints endroits des passages praticables, ou du moins qu'on pourrait rendre tels.

Nous avons dû réserver quelque temps notre jugement sur la beauté des Andes, pour l'excellente raison que, comme à beaucoup de voyageurs, elles nous sont restées d'abord obstinément cachées. Pendant toute notre course dans

la rápida, nous n'avons rien vu que les nuages et le brouillard. Nous avons passé au pied du Chimborazo, puis du Cotopaxi, sans les apercevoir. Seul le Corazón, qui est loin d'être un des sommets les plus imposants du système, a daigné se dégager pendant quelques minutes. Au retour, nous avons été beaucoup plus favorisés et, à plusieurs reprises, nous avons pu contempler à notre aise les géants des deux Cordillères. Les jours de beau temps, l'atmosphère est en effet d'une pureté admirable. Bien avant d'arriver à Quito, on distingue avec une netteté parfaite les pics du nord, non seulement le Pichincha et le Cayambe, mais même le Cotocachi, qui s'élève à plus de cent kilomètres à vol d'oiseau, tout près de la frontière de Colombie. Mais c'est un soir, sur une hauteur qui domine la petite ville de Latacunga, que les Andes se sont révélées à nous dans toute leur grandeur. Devant nous, et si près qu'il semblait qu'on aurait pu le toucher, se dressait la majestueuse pyramide du Cotopaxi (1), qui lançait dans l'azur du ciel d'énormes jets d'une épaisse fumée noire. Une large ceinture de neige entourait le volcan un peu plus qu'à mi-hauteur, et le sommet tout entier disparaissait sous la couche des

(1) L'ascension de Cotopaxi, relativement facile, a été faite pour la première fois par Edw. Wyhmper, en 1890.

cendres vomies par le cratère. Le vent projette quelquefois des cendres à une telle distance qu'un jour, à Ambato, nous en avons vu le ciel obscurci en plein après-midi. A l'ouest du Cotopaxi, la cime neigeuse de l'Illiniza dominait les autres pics de la Cordillère occidentale. En nous retournant, nous apercevions deux sommets lointains qui dressaient leurs têtes au-dessus d'un chaos de montagnes : le Tunguragua qui est, lui aussi, un volcan en pleine activité, et, derrière lui, l'imposante masse blanche de l'Altar. Vers le sud-ouest, on distinguait à l'horizon le dôme immaculé du Chimborazo. La splendeur de ce panorama suffisait amplement à racheter nos déboires passés. Sous cette latitude, les crépuscules sont très courts. Le soleil venait de s'abaisser derrière l'horizon et, comme tous les coups de pinceau d'un artiste invisible, les teintes du ciel s'assombrissaient de minute en minute. A nos pieds, le plateau était déjà noyé dans l'ombre, tandis que la cime du Cotopaxi brillait encore, éclairée par les derniers rayons de l'astre disparu. Enfin, les premières étoiles s'allumèrent, les petits nuages dorés du couchant se dissipèrent et la nuit s'étendit sur toute la nature. Lentement et à regret nous redescendîmes à Latacunga.

Mais de tels spectacles sont rares, il faut l'avouer, et d'une façon générale, l'aspect du

pays est singulièrement triste. C'est là, je crois, l'impression dominante que ne peut manquer d'emporter le voyageur. Le regard erre sur de vastes étendues jaunâtres derrière lesquelles on ne fait, le plus souvent, que soupçonner les formes grises des montagnes. La végétation, très maigre dans les provinces de Riobamba et de Leon (elle est plus abondante et plus variée dans les provinces de Pichincha et d'Imbabura), consiste surtout en haies de cactus qui mettent leur tache d'un vert pâle le long des moindres sentiers. Les lieux habités, petites villes ou villages, ont un aspect misérable; leurs rues boueuses ou mal pavées s'allongent entre les maisons en pisé ou en lave, délabrées ou inachevées. Au milieu de cette nature morne, vit une population morne, Indiens plus ou moins métissés (1), à la démarche lente, au parler traînant, au regard d'animal fatigué. Tous, hommes et femmes, sont coiffés du grand chapeau de paille ou de feutre à larges bords, et vêtus de l'ample poncho, généralement de couleur rouge. Les enfants, habillés comme leurs parents dès l'âge le plus tendre, sont comiques presque toujours et charmants quelquefois. Tous ces gens sont mous et paresseux, négligents

(1) Les Indiens de la Sierra, en Équateur et au Pérou, appartiennent à la race *quichua*.

et gémissants, mais en somme doux et inoffensifs. Les crimes sont très rares. Il est heureux qu'il en soit ainsi, car en Équateur, comme d'ailleurs dans presque toutes les républiques de l'Amérique du Sud, la justice ne fonctionne que d'une façon tout à fait rudimentaire.

De tout ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que le plateau de l'Équateur soit une contrée rude et inhospitalière où la nature refuse à l'homme les moindres ressources. Presque partout, la terre est fertile et elle se prête à merveille au genre de cultures que nous avons en Europe; le blé et le maïs réussissent bien, le bétail s'élève sans difficulté; dans la province de Pichincha, aux alentours de Quito en particulier, les fruits et les légumes d'Europe pousseraient en abondance, si l'on voulait se donner la moindre peine pour les faire pousser. Tout cela fournirait une nourriture parfaitement suffisante et qui serait très convenable, si elle n'était d'ordinaire préparée et servie avec une saleté repoussante.

La saleté en Équateur, du moins dans la sierra, dépasse tout ce qu'on peut imaginer; elle est telle qu'on en souffre à chaque instant, quand on se met à table, quand on entre en contact avec les habitants, surtout, hélas! quand on se couche. Il n'est que prudent de voyager avec un matelas ou un lit de camp, dont on se servira même dans

les hôtels, surtout dans les hôtels. Whymper raconte avec horreur qu'il a vu des femmes manger les poux qu'elles trouvaient sur la tête de leurs enfants; nous avons été plusieurs fois témoins du même spectacle, et ce sont non seulement les mères qui font ainsi la toilette de leurs petits, mais encore des voisines qui se rendent entre elles ce service d'amies. J'aurais à raconter nombre d'anecdotes aussi caractéristiques et aussi appétissantes, mais le sujet est peu ragoûtant et le lecteur peut me croire sur parole si j'affirme que je ne connais pas de pays où la saleté soit si en honneur qu'à l'Équateur.

Gardez-vous seulement d'émettre pareille opinion devant un Écuadorien, j'entends devant un Écuadorien qui appartient à la classe dite dirigeante. Il ne vous le pardonnerait pas. Et surtout, s'il vous demande une opinion d'ensemble sur sa patrie, ne manquez pas de lui répondre que l'Équateur est le premier pays de l'Amérique du Sud, voire même du monde entier. C'est le seul jugement qui puisse le satisfaire, et toute restriction le froisserait. Malheureusement, tous les étrangers n'ont pas l'humeur aussi accommodante, et certains d'entre eux ne se font pas faute de dire bien haut ce qu'ils pensent des hommes et des choses du pays. Aussi les étrangers sont-ils en général détestés. Il existe même pour eux un

terme de mépris presque indéfinissable. On les appelle *gringos*. Si on reconnaît un gringo aux traits qui manquent chez les indigènes, on peut dire que tout individu qui travaille activement et qui se lave est un gringo. Mais je ne donne ma définition que pour ce qu'elle vaut. Plût à Dieu seulement que les gringos fussent plus nombreux en Équateur!

La distinction entre les villes et les villages est assez difficile à faire dans ce pays. On peut cependant, je crois, s'en tenir au chiffre de cinq villes sur le plateau interandin. Ce sont, en allant du sud au nord : Riobamba, Ambato, Latacunga, Quito, Ibarra. Laissons de côté Quito, qui mérite un chapitre à part. Des quatre autres, uous n'avons visité ni Riobamba, ni Ibarra. Nous nous sommes au contraire arrêtés deux fois à Latacunga, trois fois à Ambato. Disons donc quelques mots d'Ambato, que nous avons pu suffisamment connaître. Aussi bien, qui a vu une des villes de la région les a toutes vues.

Ambato, chef-lieu de la province de Leon, dont le nom rappelle le souvenir d'un illustre avocat de l'Équateur, occupe une situation agréable au fond de la vallée encaissée d'un petit affluent du rio Patate. De quelque côté qu'on l'aborde, la première impression est excellente. Au sortir des

étendues arides et poussiéreuses que l'on vient de traverser, il semble qu'on débouche dans une oasis de verdure. Tout contribue à cet heureux effet : la douceur de la température, les beaux bouquets de peupliers et d'eucalyptus qui croissent sur le bord de la rivière, et même quelques jardins fleuris. Mais le charme s'évanouit dès qu'on a fait quelques pas dans la ville. Les rues, longues et droites, pavées de petites pierres pointues, sont bordées de maisons basses et grises qui, au premier abord, semblent inhabitées. Quelques boutiques, des échoppes plutôt, s'ouvrent sur la voie principale ; comme dans toutes les villes de l'Équateur, on remarque une forte proportion de pharmacies. Sur la grand'place, qui forme un vaste quadrilatère, se trouvent l'église, blanchie à la chaux et qu'on pourrait prendre pour une grange si elle n'était surmontée d'un clocher, et la *gobernación*. L'ennui et une tristesse noire semblent suinter de chaque pierre de la pauvre cité. Seuls les jours de marché donnent un peu d'animation à Ambato. Alors, la grand'-place se peuple de femmes qui s'installent, pour vendre des fruits et des légumes, sous de grands parasols plantés en terre. De temps à autre, le pas rapide d'un cheval ou d'un mulet fait retentir le pavé ; c'est quelque propriétaire d'une hacienda voisine qui fait ses courses en ville, vêtu comme

les paysans, avec la seule différence que son poncho est d'étoffe moins grossière, chaussé de longues bottes, d'énormes molettes à ses éperons et les pieds enfoncés dans des étriers de métal ou de bois pareils à ceux d'un picador. Mais, les six autres jours de la semaine, la place reprend son aspect de désert et rien ne secoue Ambato de sa torpeur.

Il y a deux hôtels à Ambato. Avec une naïveté pardonnable à des voyageurs inexpérimentés, nous nous étions informés du meilleur. Personne n'ayant été capable de nous renseigner, nous avions choisi, sur son apparence, l'hôtel Francès. Cet établissement se divise en trois parties : sur la cour principale s'ouvrent les appartements des voyageurs de marque et la salle à manger ; une seconde cour donne accès à la cuisine et à des chambres moins luxueuses ; une troisième enfin constitue le *corral* ou basse-cour. Il n'y a pas de différence sensible, quant à la propreté, entre ces trois classes de logements : n'était la crainte des intempéries, je crois que la basse-cour serait encore la partie la plus agréable à habiter. Par respect humain, nous avions choisi une des chambres de la cour principale. Elle était meublée de quatre lits ; en soulevant avec précaution la couverture de l'un d'eux, nous avons reculé d'horreur. Le garçon, vivement admonesté, nous

affirme d'un air aimable que les draps n'avaient servi qu'une seule fois à une dame. C'est possible, après tout, mais alors la dame était bien sale.

C'en est assez sur ce taudis qui nous a étonnés surtout à notre premier passage à Ambato, parce que c'était notre première expérience d'un hôtel sur le plateau interandin. Par la suite, nous sommes devenus moins difficiles. Et puis, nous avons eu la bonne fortune de trouver à Ambato une maison qui nous a fait oublier les désagréments du séjour à l'hôtel Francès. Je veux parler du moulin de Miraflores, qui appartient à un Bordelais, M. Laffite. Ce moulin, admirablement outillé et muni des perfectionnements les plus modernes, se trouve dans une jolie situation en dehors de la ville. Le succès de l'entreprise est la meilleure des réponses à l'opinion trop généralement admise, que les Français sont incapables de réussir hors de chez eux. C'est un vrai plaisir de constater l'heureux développement d'une affaire qui ne doit sa prospérité qu'à l'esprit d'initiative et à l'énergie de celui qui l'a lancée. Nous avons rencontré à Miraflores l'hospitalité la plus cordiale et je suis heureux d'exprimer ici à M. Laffite notre reconnaissance pour l'aide qu'il nous a prêtée en diverses circonstances. C'est sur cette agréable impression que je veux quitter Ambato et le plateau interandin.

CHAPITRE III

QUITO

Les deux grandes villes de l'Équateur, Guayaquil et Quito, sont séparées par trois cents kilomètres à peine, à vol d'oiseau ; mais il y a un monde entre elles deux. Après l'atmosphère chaude, humide et lourde de la côte, l'air vif et froid du plateau. A la place d'une ville d'affaires, active, commerçante, une antique cité endormie dans le passé. Au lieu des entrepôts, les cloîtres ; au lieu des larges avenues avec leurs rangées d'arcades, d'étroites ruelles bordées par les hautes murailles blanches des églises et des couvents. Quelle différence aussi entre les habitants et qui croirait que les bateliers dont les barques sillonnent la rivière, les portefaix, les débardeurs du Guayas chargeant et déchargeant les marchandises, sont les compatriotes des Indiens qui se traînent derrière les nonchalants troupeaux de llamas !

Et pourtant nous arrivons à Quito à l'époque

du congrès, c'est-à-dire en pleine « saison ». Mais les débats des Chambres et les discussions des hommes politiques n'ont pas le pouvoir de tirer de sa somnolence la triste capitale. Si ce n'est pas la mort, c'est le sommeil léthargique qui en est l'image.

C'est par une nuit sombre que nous vîmes pour la première fois la capitale de l'Équateur. Il y a toujours un certain charme à ces promenades nocturnes dans une ville inconnue. Beaucoup de choses, banales et vulgaires à la lumière du jour, revêtent la nuit un aspect singulier. L'imagination, qui aime le silence et les ténèbres, s'éveille timidement d'abord, puis, s'enhardissant, évoque de vagues silhouettes du passé ; elles se font plus précises, on croit les voir, on va les toucher, quand un pas rapide retentit sur le pavé sonore et l'ombre du superbe conquistador s'évanouit devant la forme grêle d'un petit bourgeois qui se hâte de regagner le domicile conjugal.

Faiblement éclairée et presque déserte à dix heures du soir, la place de la Constitution, qui est la principale de Quito, nous parut immense. Seuls, quelques Indiens, drapés dans leurs ponchos, étaient assis sur les marches de la cathédrale. Derrière le palais du gouvernement, la masse sombre du Pichincha faisait dans le ciel une tache énorme et un vent froid soufflait des

pentes de la montagne. Ce premier aspect avait quelque chose de morne et de singulier et par la suite je n'ai jamais retrouvé cette impression.

Le lendemain matin, par un clair soleil, pour avoir une bonne vue d'ensemble de la ville que nous allions visiter, nous montions au Panecillo (petit pain rond), colline qui domine Quito au sud et qui tire son nom de sa forme régulière. De là-haut, l'œil plonge sur un amas de constructions blanches, aux toits plats, taillées en rectangles par de longues rues tirées au cordeau qui se coupent à angle droit. Quito est en effet bâtie, comme la plupart des cités sud-américaines, sur un plan absolument régulier, sans aucun souci des inégalités du terrain et, à la fin d'une journée fatigante, les montées et les descentes continuelles sur un pavé dur et glissant font presque regretter les rues plates et les trottoirs en bois de Guayaquil. Mais ces inégalités même contribuent à donner à la ville un aspect assez particulier. Les tours des nombreuses églises, les taches vertes que font les jardins des couvents et des communautés religieuses rompent aussi la monotomie de cette ville construite en damier et mettent dans le panorama de Quito un peu de cette diversité sans laquelle il n'y a pas de pittoresque.

Mais Quito vaut surtout par sa situation. Elle s'élève à 2,850 mètres d'altitude, sur les derniers

renflements du Pichincha, au milieu de cette avenue de volcans qui fait du plateau de l'Équateur quelque chose d'unique au monde. Le Pichincha lui-même n'est pas une très belle montagne. C'est une série de longues pentes herbeuses, peuplées d'oiseaux-mouches, et qu'on gravit facilement à cheval jusqu'à une sorte de col — *ensillada* est le terme exact — qui sépare les deux sommets, le Rucu Pichincha et le Guagua Pichincha. C'est dans ce dernier que s'ouvre le cratère, très large et très profond, en repos depuis le milieu du dix-septième siècle. Ces deux sommets du Pichincha ne sont pas visibles du Panecillo. En revanche, on découvre presque tous les géants du plateau. Au nord, c'est d'abord le Cayambe, puis le Cotocachi aux crêtes dentelées et enfin l'Imbabura. Au sud, l'Atacazo tout voisin, le Corazón et l'Illiniza reconnaissable à ses deux pitons. A l'est, les magnifiques champs de neige de l'Antisana attirent d'abord le regard; puis viennent, s'éloignant vers la droite, le Sincholagua et le Cotopaxi. Le panorama est beau; il est encore plus beau et surtout plus étendu de la *loma* (croupe) de Poingasi, à l'est de la ville. De ce point d'observation, plus élevé que le Panecillo, la vue s'étend vers le sud jusqu'au Chimborazo.

Redescendons maintenant et retournons au centre de la ville. à la place de la Constitution,

qui nous semble moins imposante que la nuit dernière. Sur deux côtés elle est bordée par des arcades, sous lesquelles sont installées des magasins assez pauvrement fournis. Sur les deux autres côtés, à l'ouest et au sud, s'élèvent les deux principaux, sinon les deux plus intéressants monuments de Quito, le palais du gouvernement et la cathédrale. L'un et l'autre sont peu remarquables au point de vue architectural. La façade du palais est précédée d'un long portique, tandis qu'une terrasse, élevée de deux à trois mètres, court le long de la cathédrale. C'est là qu'on vient, le soir, faire les cent pas et apprendre les nouvelles de la journée. Nous y retrouvions toujours plusieurs membres de la colonie française de Quito, et j'y ai entendu raconter plus d'une histoire du cru qui ne manquait pas de saveur.

La manie des statues n'a pas encore envahi l'Équateur : le milieu de la place de la Constitution n'est orné ni par la statue de l'éternel Bolivar, ni par celle de l'inévitable Sucre ; on s'est contenté d'une simple pyramide, de dimensions mesquines, qui commémore je ne sais plus quel événement capital de l'histoire de la République.

D'autres églises, quoique également sans grand intérêt à l'extérieur, sont peut-être plus dignes de visite que la cathédrale : San Francisco, par

Page 60.

QUITO — PLAZA SAN DOMINGO

exemple, sur la place du même nom, où se tient le marché ; l'église des Jésuites, où l'on voit dans un des bas-côtés une peinture tout à fait réaliste des peines de l'enfer, œuvre d'un artiste qui avait évidemment l'imagination tourmentée. Mais les Espagnols et à plus forte raison les Sud-Américains n'ont jamais brillé par le goût : les autels aux colonnes torses, les draperies éclatantes, les saints habillés d'étoffes précieuses abondent dans les églises de Quito, mais les œuvres d'art y sont infiniment plus rares. Pour notre part, nous n'avons rien remarqué qui vaille la peine d'être signalé et, après une matinée consacrée à la visite des monuments, nous nous sommes bornés à flâner par les rues de la ville. C'est dans ces promenades sans but qu'on découvre des coins pittoresques, qu'on est témoin de scènes curieuses et qu'on a la meilleure occasion d'observer le curieux mélange qui compose la population des républiques sud-américaines. L'Indien de la sierra, l'œil morne, sa grosse tête enfoncée entre les épaules, enveloppé dans son poncho rouge, et dont l'intelligence ne semble guère plus éveillée que celle des mules qu'il pousse devant lui, croise les descendants des conquérants, à la physionomie mobile et au geste expressif, qui discutent le dernier message présidentiel avec une ardeur qu'ils feraient mieux de dépenser à

quelque sujet plus intéressant. Plus loin, c'est une femme courbée sous le poids d'un baril d'*aguardiente* (1) qu'elle porte sur le dos et qu'elle maintient au moyen d'une lanière de cuir qui lui comprime le front. Plus loin encore, une señorita à la taille trop fine, son livre de messe à la main, sort de l'église sous l'œil vigilant de sa mère, aux formes trop majestueuses ; toutes deux, sobrement vêtues de noir, sont drapées dans une mantille que j'ai bénie plus d'une fois en songeant aux chapeaux dont elle nous préserve. Une file d'ânes, chargés de sacs ou de fagots, s'avance d'un pas résigné sur le milieu de la chaussée; mais voici que celui qui marche en tête s'arrête brusquement en dressant les oreilles, étonné sans doute et ébloui à la vue des uniformes brillants, mais un peu trop disparates et fantaisistes, de trois colonels de l'armée écuadorienne, dont l'aîné n'a pas trente ans. Enfin le spectacle est varié et amusant.

Quoique Quito ne renferme en somme que peu de souvenirs de son passé, il semble qu'on y respire un air d'antiquité. C'est en effet une ville très ancienne. On n'a que des renseignements vagues sur la première partie de son histoire. On

(1) Eau-de-vie.

sait seulement que, vers la fin du quinzième siècle, il existait sur le plateau un état assez important pour exciter les convoitises des Incas de Cuzco. Huayna-Capac en fit la conquête pour le compte de son père. Quand il fut roi lui-même, il se plut à résider souvent à Quito et la contrée devint une simple province du grand empire des Incas. Il avait admis au nombre de ses femmes la fille du dernier shyri ou souverain du pays et il en avait eu un fils, le célèbre et malheureux Atahualpa. Celui-ci, à la mort de son père, reçut en partage le royaume de Quito et c'est de Quito qu'il partit pour sa victorieuse expédition contre son frère Huascar, auquel était échu le royaume de Cuzco, et pour prendre possession d'un empire qui, quelques mois plus tard, devait s'écrouler devant une poignée d'Espagnols. Après l'exécution d'Atahualpa, ses restes, suivant le désir qu'il avait exprimé, furent transportés secrètement à Quito, auprès de ceux de ses ancêtres maternels. Sitôt connue, cette nouvelle éveilla la cupidité des conquérants qui s'imaginèrent que les serviteurs de l'Inca avaient enseveli des trésors dans la tombe de leur maître. Trois expéditions se hâtèrent, anxieuses de s'emparer de cette riche proie. L'une était commandée par Alvarado, gouverneur du Guatemala, qui affectait de considérer le royaume de Quito comme relevant de sa juridiction ; la

seconde par Belalcazar, un des lieutenants d'Almagro, l'associé de Pizarro, et la troisième par Almagro lui-même qui se défiait de son lieutenant. Belalcazar arriva le premier, défit les indigènes qui tentèrent de s'opposer à sa marche et se rendit maître de Quito, qu'il trouva vide des trésors qu'il supposait. Pour se consoler, il saccagea la ville. A partir de cette époque — 1534 — et pendant plus de deux siècles et demi, Quito suivit la fortune du Pérou. Donnée d'abord par Francisco Pizarro à son frère Gonzalo, la province de Quito devint une présidence de la viceroyauté du Pérou après l'exécution de Gonzalo, et elle le resta jusqu'à la fin du régime colonial. Après une première insurrection malheureuse en 1809, et des chances de guerre diverses, Quito fut définitivement arrachée aux Espagnols par la victoire de Sucre à la bataille du Pichincha (mai 1822). Lors de la dissolution de la république de Colombie (1831), Quito devint la capitale du nouvel état d'Équateur qui, depuis sa constitution, n'a cessé d'être désolé par les révolutions et les guerres civiles. Je ne ferai pas la fastidieuse énumération des présidents de la République. Du milieu de ces fantoches sans valeur, un seul nom surgit : c'est celui de Garcia Moreno qui gouverna d'une main de fer de 1861 à 1863, puis de 1869 à 1875, date à laquelle il fut assas-

siné. Il est de mode aujourd'hui, en Équateur, de traiter Garcia Moreno de tyran; mais, si l'on veut bien dépouiller pour un instant les préventions politiques, on reconnaîtra que c'est au tyran — et à lui seul — que sont dues les œuvres d'utilité publique de l'Équateur. Elles sont rares, c'est vrai; mais quand on a vu le pays, et surtout fréquenté les habitants, on comprend quels efforts sont nécessaires pour arriver au moindre résultat.

Quito a beaucoup changé depuis le temps de Garcia Moreno et en particulier dans ces dernières années. Cachée derrière sa barrière de montagnes, elle était restée, plus que toute autre ville de l'Amérique du Sud, conservatrice des coutumes et des modes du passé. Aujourd'hui, quoique très arriérée encore, elle commence à s'éveiller à la vie extérieure. L'arrivée du chemin de fer sur le plateau a beaucoup contribué à cette transformation, qui ira en s'accélérant à mesure que la ligne s'approchera de la capitale. Mais il se peut que la date où Quito verra pour la première fois une locomotive soit encore éloignée et, à l'heure actuelle, en raison de l'élévation des tarifs de la compagnie du chemin de fer, la plupart des marchandises continuent à passer par l'ancienne voie de Babahoyo et de Guaranda. Ajoutez à cela que l'industrie est nulle à Quito et vous comprendrez

que la vie y soit à la fois chère et rien moins que large. Si pourtant vous ouvrez le dictionnaire d'histoire et de géographie de MM. Dezobry et Bachelet à l'article Quito, vous y verrez que la ville fabrique des gros draps, flanelles, serges, cotonnades, manteaux, coussins, matelas en caoutchouc. J'ai le regret de déclarer que cette énumération est de tous points fantaisiste. En dehors de jolies broderies que font les femmes du pays et de petites statues en bois assez adroitement sculptées, Quito ne produit rien et les choses essentielles à la vie de tous les jours y atteignent des prix exorbitants.

Jusqu'ici, d'ailleurs, les bienfaits de la civilisation ne se sont guère fait sentir que par l'introduction d'objets d'une utilité contestable. Où est-il, le jour bienheureux où l'arrivée du premier piano dans la capitale de l'Équateur prenait les proportions d'un véritable événement? L'admiration fut générale; pour un peu, on aurait mis l'instrument au musée. Hélas! ces temps sont passés et les pianos ne sont plus très rares. Mais les talents musicaux le sont encore, bien que Quito s'enorgueillisse de son Conservatoire, et les vieilles rengaines de café-concert, exécutées par des doigts malhabiles, troublent parfois le sommeil des gens paisibles jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Les hôtels étaient encore inconnus à Quito, il y a quelques années; on en compte maintenant plusieurs. Nous logions au *Royal Palace,* établissement tenu par un petit jeune homme fort convenable, qui employait à se perfectionner au jeu de billard le temps qu'il ne consacrait pas à la lecture des journaux; quant à la surveillance de son hôtel, il s'en déchargeait complètement sur deux *mozos* (1) qui, malgré leur bonne volonté, n'arrivaient pas à faire du *Royal Palace* une maison répondant aux promesses de son nom splendide.

Parmi d'autres innovations, il convient de signaler l'installation de la lumière électrique. C'est un beau progrès. Mais les grandes lampes à arc, qui sont censées éclairer les rues, s'éteignent tous les soirs avec un ensemble parfait et, dans les maisons, les lampes à incandescence donnent une clarté sensiblement plus faible que celle d'une chandelle. Après tout, ce n'est là qu'un inconvénient désagréable. La question de l'eau est plus grave que celle de l'éclairage. L'eau que l'on boit vient du Pichincha et elle devrait être excellente; mais les tuyaux qui l'amènent ont à traverser l'amoncellement d'ordures qui forme

(1) *Mozo* signifie jeune homme, garçon, et plus spécialement garçon d'hôtel, de restaurant.

autour de la ville une enceinte continue et la canalisation a été faite avec si peu de soin que des infiltrations se produisent sans cesse. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la fièvre typhoïde fait de nombreuses victimes à Quito.

D'une manière générale, l'état sanitaire de Quito est d'ailleurs moins bon qu'on ne veut bien le dire. Le climat est pourtant, sans contredit, meilleur que celui de la côte. Mais il n'est pas toujours agréable. Durant notre séjour, le temps se maintenait à peu près beau pendant la matinée, mais vers onze heures le ciel se chargeait de nuages et l'après-midi était gâté par des orages accompagnés d'averses violentes. Vers le soir, le ciel se découvrait ordinairement de nouveau. Quoique les saisons ne soient pas tranchées d'une façon bien nette sur le plateau de l'Équateur, il y a pourtant une période où les pluies prédominent; elle s'étend de septembre à avril, avec une interruption en décembre, qui est souvent le plus beau mois de l'année. Quant à la température moyenne, elle est de 13°5 centigrades; les extrêmes de chaleur et de froid sont inconnus et, à ce point de vue, Quito est bien, comme le disent emphatiquement les Ecuadoriens, la cité du printemps perpétuel.

Une particularité météorologique intéressante des pays de la zone équatoriale consiste en ce que

la pression barométrique n'y est pas affectée par les perturbations atmosphériques comme dans nos climats. Elle n'y subit qu'une variation diurne régulière qui la fait passer deux fois par jour, à heures fixes, par un maximum et deux fois par un minimum.

Les auteurs diffèrent beaucoup dans leur estimation de la population de Quito. Les uns lui donnent 80,000 habitants, d'autres 30,000. Par impression, je pencherais plutôt vers ce dernier chiffre, mais comme il n'a jamais été fait aucune statistique, toutes les opinions peuvent se soutenir. Une chose est certaine en tout cas; c'est la forte proportion d'indigènes et de métis. De tous les États de l'Amérique du Sud, l'Équateur est, avec la Bolivie, le pays où les individus de pure race espagnole sont le moins nombreux. On me pardonnera d'insister sur cette diversité des éléments qui composent la population des républiques sud-américaines : c'est un point capital, si l'on veut comprendre combien, en dépit des apparences, ces gens-là sont profondément différents de nous autres Européens. C'est en vain qu'ils s'efforcent de copier nos habitudes et nos institutions; ils n'arriveront jamais qu'à une imitation superficielle, car ils ne sentent pas et ne pensent pas comme nous. Qu'ils traversent l'Océan, qu'ils passent de longues années en France, en Angle-

terre, en Allemagne, qu'ils y reçoivent notre éducation, qu'ils possèdent les langues européennes, rien n'y fera. Le fond, chez eux, restera immuable. De leur origine espagnole ou portugaise, ils ont conservé la langue et aussi quelques coutumes, mais les siècles et la distance ont fait leur œuvre, en même temps que le mélange avec l'élément autochtone ; et l'on peut dire qu'il existe aujourd'hui une race sud-américaine avec son type distinctif, ses caractères à elle et ses aptitudes propres — son défaut d'aptitudes, diront les pessimistes. C'est à dessein que j'emploie l'expression : race sud-américaine. Les frontières politiques, en effet, malgré des guerres acharnées, ne constituent pas des divisions profondes. Faites la part de quelques différences dues au climat, atténuez un peu le portrait du Chilien par exemple, accentuez celui du Vénézuélien, et vous observerez les mêmes traits généraux : intelligence éveillée, compréhension rapide des choses, manque de précision dans l'esprit, désir de briller, grande tendance à l'exagération, paresse incurable, vanité énorme, mépris des étrangers, patriotisme ardent, mais étroit.

Vanité et mépris des étrangers, ces deux traits sont bien marqués chez les Écuadoriens. Je me souviens de deux réponses typiques que j'ai entendues dans la bouche d'un jeune Quiténien. Il

Page 70.

UNE RUE DE QUITO

revenait d'Europe et comme on lui demandait ce qui l'avait particulièrement frappé dans son voyage, il ne répondit que par une moue dédaigneuse et un haussement d'épaules significatif.

— Voyons, lui dit-on, vous avez visité Rome. Vous avez admiré Saint-Pierre?

— Peuh! fit-il, nous avons la même chose ici : l'église de la Compagnie (des Jésuites).

Un peu déconcerté, son interlocuteur insista pourtant :

— Et Paris, reprit-il, vous avez vu Paris. Quelle impression vous a faite la place de la Concorde?

— Mon Dieu, dit l'autre avec une belle simplicité, c'est plus ou moins la place de la Constitution.

Patriotisme exalté, dira-t-on peut-être; soit, mais aveugle et qui, jusqu'à présent, n'a pas produit de bien grandes choses.

Le régime parlementaire est un article d'importation — est-ce le meilleur? — qui a été adopté dans toutes les républiques de l'Amérique du Sud. Mais, dans la plupart d'entre elles, cette machine, à l'outillage si complexe et d'un maniement si délicat, ne fonctionne qu'en apparence. L'Équateur ne fait pas exception à la règle. En principe, les deux Chambres, Sénat et Chambre des

députés, sont élues au suffrage direct, l'une pour quatre ans, l'autre pour deux ans. En principe, le corps électoral est formé des citoyens âgés de dix-huit ans sachant lire et écrire. En principe, le président est nommé par le peuple pour une durée de quatre années, au bout desquelles il n'est pas rééligible. Dans la pratique, il en va tout autrement : le chef de parti le plus audacieux s'empare généralement du pouvoir par violence et, les ministres n'étant pas responsables devant les Chambres, la présidence devient en fait une sorte de dictature. Il est vrai que la dernière élection présidentielle s'est faite à peu près régulièrement — tout au moins sans effusion de sang — et que le peuple est censé avoir été consulté. Je dis « censé », car, comme l'armée a le droit de vote, le problème, pour le parti au pouvoir, se borne à avoir l'armée dans la main, ce qui n'est pas très difficile, tous les grades élevés étant donnés à des hommes politiques. Au jour de l'élection les soldats, sous la conduite de leurs officiers, défilent en ordre devant l'urne et y déposent un des bulletins qu'on vient de leur remettre; quelques heures plus tard, on les ramène, ils déposent un second bulletin et ainsi de suite autant de fois qu'il est nécessaire pour obtenir la majorité. Si d'aventure la foule manifeste trop violemment sa désapprobation pour

cette façon de comprendre la consultation populaire, une volée de coups de fusil l'a bien vite ramenée à une plus juste appréciation des choses.

Le président en fonctions quand nous étions en Équateur était le brave général Léonidas Plaza (1). Ne me demandez pas pourquoi, ayant obtenu des succès pour le compte de la république de San-Salvador dans l'Amérique centrale, ce guerrier a été porté à la plus haute magistrature de l'Équateur : c'est de la politique sud-américaine. Le général Plaza appartient au parti dit libéral, qui est au pouvoir depuis la révolution de 1896; inutile de dire que ces étiquettes de libéral, radical, conservateur, ne correspondent à aucune idée politique précise. Ce chef d'État passe pour un homme débonnaire et courtois. Le dimanche matin, à l'heure de la musique, au jardin public, chacun peut admirer Son Excellence, coiffée d'un chapeau haut de forme, vêtue d'un smoking et d'un pantalon gris : c'est de l'élégance, ou plutôt — soyons justes — de l'excentricité sud-améri-

(1) Depuis lors, une élection présidentielle a eu lieu sans troubles (au début de l'année 1905) et le général Plaza a été remplacé par S. E. Don Lizardo Garcia. Mais, au mois de janvier 1906, une révolution a éclaté ; M. Garcia a été renversé, et le général Alfaro, ancien président de la République, s'est emparé du pouvoir.

caine; car il faut reconnaître que les Quiténiens de la bonne société s'habillent avec correction et goût tout à la fois.

Le gouvernement libéral, qui tient à être « dans le mouvement », a déclaré la guerre au clergé catholique. Il prétend renvoyer les prêtres et les moines étrangers, assez nombreux en Équateur, qui ont tout fait pour l'amélioration du pays et que Garcia Moreno avait si intelligemment soutenus, pour ne conserver que le clergé indigène dont le niveau intellectuel et moral n'est pas très élevé. Pendant notre séjour à Quito les Chambres votaient, presque sans discussion, les articles d'une loi de séparation de l'Église et de l'État, et on se préparait à confisquer sans la moindre pudeur les biens des congrégations pour combler les vides du budget. Nous eûmes l'occasion d'assister à quelques séances du Parlement. Elles sont publiques et sans grand apparat. Les deux salles, toutes simples, n'ont pas de tribune pour les spectateurs qui se tiennent debout, presque côte à côte avec les représentants (il y a 30 sénateurs et 38 députés). L'assistance, d'ailleurs, est généralement peu nombreuse : quelques flâneurs ou quelques passants qui viennent chercher un abri contre l'averse. Chaque député ou sénateur parle de sa place et, comme le service d'ordre n'existe pas et que les mœurs sud-américaines sont vrai-

ment démocratiques, l'orateur est souvent interrompu par des grognements, des marques d'approbation ou des lazzis. De temps en temps, on mande un ministre pour une explication dont on a besoin. Il accourt en hâte de son ministère — lequel consiste en un simple bureau tout voisin de la salle des séances — répond aux questions qu'on lui pose et retourne à ses affaires. Les ministres, qui ne sont que des commis d'ordre supérieur, servent d'intermédiaires entre le Président et le Parlement.

A l'intérieur, la plus grande préoccupation du gouvernement écuadorien est donc la lutte avec le clergé ; à l'extérieur, c'est la question de délimitation des frontières avec le Pérou. En Amérique du Sud, le droit international est encore dans l'enfance et l'état de guerre ne paraît pas nettement défini. Deux troupes de soldats réguliers, les uns écuadoriens, les autres péruviens, se rencontrent sur les bords du Napo ; on se tire des coups de fusil, il y a des morts des deux côtés, le chef écuadorien est emmené prisonnier. Mais personne ne se trouble pour un événement de si mince importance et les deux États n'en continuent pas moins à entretenir des relations diplomatiques. Il est vrai que les Écuadoriens, s'ils s'entendent à combiner des agressions brusques

dont ils reviennent chaque fois battus, ne sont probablement pas désireux de passer à l'action sérieuse. Si robuste que soit leur confiance en eux-mêmes, il est douteux qu'elle aille jusqu'à leur faire considérer leur armée comme un instrument de quelque valeur. Elle se recrute soi-disant par engagements volontaires, mais en réalité par des moyens beaucoup plus coercitifs. Quand le besoin se fait sentir d'une augmentation d'effectifs, on procède à une rafle dans tel ou tel faubourg de Quito ou parmi les paysans des alentours. Tous ceux qui semblent propres au métier de soldat — et on ne doit pas être difficile sur les aptitudes, puisqu'on va jusqu'à prendre des enfants de douze ans — sont alors emmenés et enfermés à la caserne, d'où ils ressortent au bout de quelques jours armés d'un fusil et défenseurs de la patrie. Après tout, ces pauvres diables s'accoutument assez vite à leur nouvelle existence; il va de soi qu'ils ne sont pas payés, mais ils sont nourris à peu près régulièrement, ce qui ne leur arrivait pas quand ils étaient de libres citoyens. Il est juste de reconnaître, d'ailleurs, qu'ils sont naturellement braves et savent se faire tuer à l'occasion; s'ils recevaient une instruction militaire convenable et s'ils étaient bien encadrés, ils feraient sans doute de bons soldats. Mais cette instruction, qui pourrait la leur donner? Les

officiers sont presque aussi ignorants que leurs hommes. Il y a bien à Quito une sorte d'école militaire, mais les résultats obtenus sont faibles. Pas de loi sur l'avancement, la politique fait tout ; on ne passe d'un grade à un autre que par le bon plaisir du président qui, pour la forme et pour les grades les plus élevés (colonel et général), fait sanctionner ses nominations par les Chambres. Les rues de Quito fourmillent d'officiers supérieurs, commandants ou colonels, qui rivalisent d'excentricité dans la tenue.

L'armée écuadorienne se distingue par une énorme proportion d'officiers et aussi par la place considérable qu'y tient l'élément musical. Deux fois par semaine, le soir, quatre musiques militaires jouent successivement sur la place de la Constitution ; à la moindre occasion, les troupes défilent dans les rues de la capitale aux sons de marches exécutées sur un rythme d'enterrement. On ne peut déplacer une escouade, si ce n'est en musique, et au milieu de la nuit même, des airs guerriers viennent tirer de leur sommeil les paisibles habitants et réveiller leur ardeur martiale.

En dehors de cette armée, qu'on a de la peine à appeler régulière, il faut citer le « bataillon Ecuador », composé de jeunes gens de Quito, de vrais volontaires, ceux-là, qui s'amusent, certains

soirs, à jouer au soldat sur la place de la Constitution et dont le dévouement patriotique est célébré par la presse en termes pompeux.

Le gouvernement a pourtant compris que, pour faire face au Pérou, la bonne volonté du bataillon Ecuador, si louable qu'elle soit, n'est peut-être pas une force suffisante, et il a cherché à s'appuyer sur l'alliance chilienne. Le Chili a envoyé plusieurs officiers pour servir d'instructeurs à l'armée écuadorienne. Je ne veux pas douter qu'ils ne soient à hauteur de leurs difficiles fonctions, quoique, à vrai dire, je me demande si l'armée chilienne n'est pas encore un peu bien fraîchement instruite elle-même — par les Allemands, comme on sait, — pour instruire les autres. En tous cas, l'anecdote suivante est d'une rigoureuse exactitude :

L'un de ces instructeurs chiliens, ayant à faire passer des examens d'histoire aux élèves de l'école militaire de Quito, se trouva fort dépourvu; il ignorait profondément de quoi il s'agissait et ne savait où il pourrait l'apprendre. Dans cet embarras, il eut une idée de génie : il alla trouver un Français habitant Quito, M. S..., et lui demanda s'il n'aurait pas à lui prêter un almanach Hachette, qui est l'un des livres les plus répandus et les plus estimés dans l'Amérique du Sud. Notre compatriote fut un peu surpris quand

il sut que l'officier chilien avait besoin de ce volume pour se mettre en mesure de faire passer des examens d'histoire; mais, comme il connaissait l'Amérique du Sud, il ne manifesta pas son étonnement. Quelque temps après l'officier rapporta à M. S... l'almanach Hachette et lui adressa ses plus vifs remerciements, lui expliquant que, grâce à son obligeance, il avait pu remplir à merveille ses fonctions d'examinateur d'histoire.

Quoi qu'il en soit, les membres de la mission militaire chilienne sont les héros du jour à Quito, et le ministre du Chili est le personnage principal du corps diplomatique.

Quand nous arrivâmes à Quito, nous n'avions pas encore pénétré les profondeurs de la politique écuadorienne, et notre ignorance nous fit commettre une grave imprudence. Nous nous laissâmes introduire au *club Pichincha* par l'aimable secrétaire de la légation péruvienne. Ce seul fait fit naître des soupçons dans les esprits inquiets des patriotes. De plus, dans la candeur de notre âme, nous avions annoncé à tout le monde notre intention d'aller visiter Baños et la haute vallée du Pastaza, qui conduit aux territoires contestés. Il n'en fallait pas tant : le lendemain, le bruit nous revenait aux oreilles qu'on nous prenait pour des espions péruviens. L'affaire alla jusqu'au président Plaza qui crut devoir, presque sérieuse-

ment, demander au représentant de la France des renseignements sur notre modeste personnalité.

Cet incident ridicule nous a divertis, mais il n'a pas contribué à nous inspirer le désir de pénétrer beaucoup plus avant dans la société quiténienne. D'ailleurs, réceptions et réunions sont rares dans cette ville triste. Le moindre dîner est une affaire d'État, et il est généralement exécrable. On trouve cependant à Quito une bonne partie des ressources culinaires qu'on a chez nous : nous avons pu nous en convaincre dans certaine famille française où nous avons dîné et où nous avons oublié, pendant une soirée, que nous étions en Équateur. Mais les Écuadoriennes ignorent l'art d'être maîtresses de maison; les intérieurs sont peu confortables; la conversation est une chose inconnue et la principale distraction consiste à boire.

Il existe heureusement à Quito une petite colonie française dont nous avons emporté un agréable souvenir. A la légation de France et chez l'astronome attaché à la mission géodésique française, nous avons reçu la plus cordiale hospitalité, et nous avons pu visiter en détail l'intéressant observatoire. Situé au nord-est de la ville, sur une hauteur d'où l'on commande un beau panorama des montagnes du nord de l'Équateur, il renferme

la pierre sur laquelle est gravée l'inscription relatant les travaux de mensuration de l'arc de méridien terrestre accomplis au milieu du dix-huitième siècle par La Condamine et ses collègues de l'Académie des sciences. Derrière l'observatoire, un jardin botanique, très bien dirigé par un Père jésuite espagnol, renferme la collection la plus complète de toutes les productions de la flore écuadorienne.

Je viens de parler de la mission géodésique française. Cette mission, composée d'officiers, dont le chef est M. le lieutenant-colonel Bourgeois, du service géographique de l'armée, et à laquelle est attaché un astronome de Lyon, M. Gonessiat, est arrivée en Équateur en 1901. Son but est la mesure d'un arc de méridien équatorial. C'est la répétition, avec les instruments et les perfectionnements de la science moderne, des travaux célèbres entrepris au Pérou au dix-huitième siècle par Bouguer, La Condamine et Godin ; et cette nouvelle mesure, jointe à celle d'un arc polaire, dont la longueur a été déterminée au Spitzberg par une mission russo-suédoise, et combinée avec les travaux déjà exécutés sous les latitudes moyennes, conduira à une estimation plus précise de la forme de la terre.

La mission a commencé par mesurer une base géodésique de 10 kilomètres environ, dans la

région de Riobamba, puis a procédé à une triangulation nord-sud, s'étendant depuis la frontière de Colombie jusqu'à celle du Pérou. Les travaux, qui devaient durer quatre ans, n'en prendront probablement pas moins de cinq. Car les difficultés avec lesquelles les officiers se sont trouvés aux prises sont considérables. Elles tiennent à l'altitude, au manque de ressources, au climat, au défaut de communications; ajoutons, à la population. Il faut avoir traversé la région dans laquelle les membres de la mission ont eu à opérer, pour s'en rendre un compte exact. Isolés les uns des autres par la nature de leurs travaux, avec un ou deux sous-officiers ou soldats comme seuls compagnons européens, les officiers français devaient souvent attendre pendant des semaines, à une altitude de 3,000 à 4,000 mètres, dans un pays désolé, sans ressources d'aucune sorte, que le brouillard se déchirât pour leur permettre de faire une visée. Et c'est pendant des mois qu'ils restaient éloignés de tout centre d'habitation. Leur zèle et leur énergie ont triomphé de tous les obstacles. Qu'il soit permis à un Français, qui a pu le constater par lui-même, de rendre ici hommage à la mission géodésique française de l'Équateur (1).

(1) Outre leurs opérations géodésiques, les membres de

Il y a peu d'étrangers à Quito, et l'Équateur, bien qu'en pensent les Écuadoriens, ne tient pas une place capitale dans les préoccupations des grandes nations. Aussi la plupart des puissances européennes ont-elles renoncé à envoyer des ministres à Quito : elles sont représentées simplement par des consuls (1). Il y a une vingtaine d'années, un des gouvernements européens, et non des moindres, avant de rappeler son ministre, lui demanda de désigner l'homme qui lui paraissait le plus capable d'occuper le poste de consul. Le ministre, après mûre réflexion, ne trouva rien de mieux que de proposer son propre maître d'hôtel. La nomination fut faite immédiatement, et voilà comment c'est un ancien valet de chambre qui est actuellement le représentant en Équateur du gouvernement en question. Certains Quiténiens ont trouvé le procédé un peu cavalier, et quelques

la mission ont exécuté de nombreux travaux d'un grand intérêt : levers topographiques, observations météorologiques et magnétiques, etc. Le médecin-major attaché à la mission a étudié spécialement la flore et la faune de l'Équateur, et s'est également livré à des travaux anthropologiques et linguistiques. Enfin, M. Gonessiat a fondé à Quito une école supérieure d'enseignement scientifique.

(1) La France a été la dernière puissance européenne ayant à Quito un ministre plénipotentiaire. Depuis le mois de mai 1905, ce ministre a été remplacé par un consul général, et la légation de France à Quito est devenue une « agence diplomatique et consulat général ».

dames se sont étonnées de dîner à côté d'un monsieur qui les avait autrefois servies à table. Mais on a l'esprit démocratique en Équateur, et l'on s'est vite habitué à la situation. Je m'empresse d'ajouter que le consul auquel je fais allusion a une tenue parfaite, qu'il a du goût pour la botanique, qu'il pratique avec succès le commerce des oiseaux-mouches et des têtes d'Indiens desséchées, et qu'il fait très bonne figure dans le corps diplomatique.

Cependant notre séjour à Quito touchait à sa fin. Après avoir hésité entre une excursion à Ibarra, la cité principale du nord de l'Équateur, et une autre à San Domingo de los Colorados, dans les forêts qui s'étendent entre la Cordillère occidentale des Andes et la mer, nous avions fini, pour différentes raisons, par abandonner ces deux projets. Nous nous décidâmes enfin pour Baños, à quelques heures d'Ambato, sur le Pastaza naissant : on nous en avait fait un grand éloge de plusieurs côtés. Nos préparatifs furent bientôt faits et, par une belle et froide matinée d'octobre, la diligence d'Ambato nous emportait au grand galop loin de la capitale de l'Équateur.

CHAPITRE IV

BAÑOS ET LE PASTAZA

Dès qu'on a quitté le plateau interandin et qu'en se dirigeant vers l'est on descend les premières pentes de la Cordillère, on pénètre dans l'immense forêt vierge qui s'étend à travers tout le continent sud-américain jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. Ces sombres solitudes, en grande partie encore inexplorées, sont aussi difficiles à parcourir que les déserts les plus arides. C'est un travail de géant que de se frayer un chemin dans la profondeur des bois et le seul moyen d'y voyager est de se laisser porter par le courant des rivières. Heureusement, dans le bassin amazonien, les rivières ne sont pas rares et bien des torrents, à peine marqués sur les cartes, se transforment, sitôt sortis des montagnes, en larges fleuves navigables. Quatre grands cours d'eau et une infinité d'autres de moindre importance apportent à l'Amazone les

eaux des Andes septentrionales. Ce sont, en allant du nord au sud : le Japurá, l'Iza ou Putumayo, le Napo et le Pastaza.

La géographie politique des bassins de ces quatre rivières est des plus mal déterminées et des territoires immenses sont disputés entre la Colombie, l'Équateur et le Pérou. D'après la thèse du gouvernement de Bogotá, la frontière méridionale de la Colombie serait constituée par le rio Coca, affluent de gauche du Napo, puis par le Napo lui-même et l'Amazone. L'Équateur réclame toute la contrée limitée au nord par le Japurá et au sud par une ligne idéale qui suivrait à peu près le sixième degré de latitude sud. Le Pérou, enfin, prétend s'étendre au nord jusqu'au Japurá, c'est-à-dire s'attribue tout le pays que les Écuadoriens appellent *Oriente* (1). Tant que les régions contestées ont passé pour dénuées de valeur, cette question de délimitations n'a eu qu'une importance médiocre; elle s'est envenimée à mesure que l'exploitation du caoutchouc, abondant dans ces forêts, a pris l'extension que l'on sait. C'est surtout entre l'Équateur et le Pérou que les rapports sont tendus. Un journal de Guayaquil s'in-

(1) D'après des renseignements plus récents (novembre 1905), le Pérou et la Colombie ont conclu un traité qui fixe le Putumayo comme frontière entre les deux Etats. Ils se partagent ainsi sans vergogne l'*Oriente* des Ecuadoriens.

dignait récemment qu'on osât parler d'envoyer un consul écuadorien à Iquitos, capitale de la province péruvienne de Loreto; ce serait, disait-il, reconnaître un état de choses que l'Équateur n'a jamais admis. Les Péruviens, moins bruyants, font un peu plus de besogne. Ils ont l'avantage de la situation. Installés à Iquitos, sur le Marañon, ils n'ont qu'à remonter le cours des rivières pour occuper des régions dont les Écuadoriens sont séparés par la haute barrière des Andes. Leur poste le plus avancé est actuellement à Santa-Rosa, sur le haut Napo. C'est près de Santa-Rosa qu'a eu lieu, au printemps de 1904, un combat sanglant entre Péruviens et Écuadoriens; ces derniers y ont été complètement battus.

Quoi qu'il en soit, les bassins du Pastaza et du Napo tout entiers, celui du Putumayo en grande partie, sont considérés par les Écuadoriens comme formant leur province d'Oriente. Il ne faudrait pas que ce mot province éveillât une idée d'organisation ou d'administration quelconque. L'Oriente n'est qu'une immense forêt peuplée seulement de quelques tribus d'Indiens qui vivent à l'état sauvage (1). A l'heure présente, le seul chemin pour y accéder, en venant de l'Équateur, est un affreux

(1) La plus connue de ces tribus d'*infieles*, comme on les appelle, en même temps que la plus difficile à civiliser,

sentier qui contourne l'Antisana et qui, passant par le poste d'Archidona, vient aboutir au Napo. Si l'on est solide et disposé à endurer de sévères privations, on peut à la rigueur se servir de cette voie pour gagner le Marañon. Mais c'est un voyage très pénible et extrêmement long; il faut franchir à gué de nombreux torrents et la moindre crue peut vous retenir sur la rive pendant des journées ou des semaines. Les Indiens, guides peu sûrs, en profitent souvent pour s'échapper et on n'a d'autre ressource que celle de revenir en arrière. La difficulté de se procurer des vivres est aussi un obstacle sérieux.

La province d'Oriente n'a cependant pas toujours été une solitude quasi impénétrable; elle a connu des jours meilleurs. Elle possède de nombreux gisements aurifères et, dès le milieu du seizième siècle, les Espagnols y avaient fondé de véritables petites villes, dont les noms leur rappelaient leur patrie : Mendoza, Sevilla del Oro, Logroño, Valladolid, Loyola, Zamora. Mais ces colonies naissantes eurent à souffrir des épidémies

est celle des Jivaros, très habiles à dessécher et à réduire sous un très petit volume les têtes coupées de leurs ennemis, tout en leur conservant une ressemblance parfaite. Ces trophées macabres sont de vrais objets d'art, et, bien que le commerce en soit défendu, on peut encore s'en procurer assez facilement à Quito.

et des attaques des sauvages. En 1599, une insurrection générale des redoutables Jivaros les anéantit de fond en comble, à l'exception de Sevilla del Oro qui, sous le nom de Macas, existe encore aujourd'hui à l'état de pauvre village.

Au dix-septième siècle, sous l'active impulsion des Jésuites, une nouvelle période de prospérité commença pour la région. En 1656 s'organisèrent les missions du Marañon, dont le Napo fit partie. Habilement cathéchisés, les Indiens se groupèrent en colonies sur les rives du fleuve; on en comptait trente-trois, peuplées de cent mille habitants, échelonnées jusqu'au confluent du Napo et du Marañon; elles se maintinrent, malgré les attaques des Portugais, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, mais en 1767 les Jésuites furent expulsés de tous les territoires relevant de la couronne d'Espagne et l'édifice si laborieusement construit s'écroula d'un seul coup. Au bout de quelques années, les Indiens étaient retournés à l'état sauvage, et l'Oriente était retombé dans la situation où nous le voyons aujourd'hui.

Le sentier du Napo n'est qu'une communication vraiment par trop insuffisante entre le plateau de l'Équateur et le territoire d'Oriente. Le gouvernement a fini par le comprendre. Grâce à l'impulsion de M. Martinez, ministre de l'Instruction publique, on s'est décidé à ouvrir un

chemin muletier dans la vallée de Pastaza. Ce chemin existait déjà jusqu'à Baños, important groupe d'habitations sur le Pastaza naissant. Il s'agit de le prolonger d'abord jusqu'à Canelos (1), où les Dominicains ont une mission perdue en pleine forêt, et ensuite plus bas sur le Pastaza. Les journaux écuadoriens, qui voient toujours grand, parlent même d'un projet de chemin de fer, mais l'entreprise, quoique possible, serait difficile et très coûteuse.

Lors de notre séjour à Quito, nous n'avons pas pu obtenir de renseignements précis sur le chemin du Pastaza. Un secrétaire de M. Martinez nous a bien montré une belle carte en couleurs, où le chemin est marqué jusqu'à Canelos, mais les sceptiques prétendeut que cette carte n'est rien moins que l'expression de la réalité. Le meilleur moyen de savoir la vérité est d'aller voir par soi-même. Aussi bien nous a-t-on dit de plusieurs côtés que les environs de Baños étaient très pittoresques. Les Pères Lazaristes de Quito ont bien voulu nous munir d'une recommandation pour le curé de l'endroit, un dominicain de nationalité belge, le P. Alflans, et nous ont assuré que nous ne regretterions pas notre excursion.

(1) Canelos tire son nom de la grande quantité d'arbres à cannelle qu'on trouve dans les environs.

19 *octobre*. — A dix heures du matin, nous quittons Ambato à cheval. Notre chemin se maintient d'abord sur le plateau vallonné et sablonneux. Le pays est bien cultivé et assez peuplé. Nous avançons dans des nuages de poussière, entre des haies d'aloès, à travers des champs de blé et de maïs. Une imposante montagne, aux pentes blanches de neige, se dresse devant nous. C'est le Tunguragua, un des plus hauts sommets de la Cordillère orientale (5,100 mètres). Après avoir traversé une profonde *quebrada* (1), où coule un affluent du rio Patate, nous arrivons au gros village de Pelileo. Un déjeuner rapide, le temps de laisser reposer les chevaux et nous repartons. Nous nous égarons au sortir de Pelileo, ce qui nous vaut, quand nous nous en apercevons, une demi-heure de rude montée en plein soleil, à pied et en traînant nos montures par la bride. Nous finissons par retrouver la route, qui suit la rive droite du Patate, à une grande hauteur au-dessus du lit de la rivière. Enfin, nous atteignons le bord du plateau; désormais nous n'avons plus qu'à descendre. Dès maintenant, et avant même d'avoir pénétré dans la vallée du Pastaza, nous nous rendons compte que pour gagner l'Oriente et le ver-

(1) Ravin, vallée étroite.

sant amazonien, Ambato est un point de départ bien plus rationnel que Quito. En partant de Quito, il faut en effet monter pendant longtemps pour franchir un col voisin de l'Antisana, à plus de 4,000 mètres d'altitude. Les eaux du cirque d'Ambato se sont au contraire ouvert un passage à travers la Cordillère orientale; elles se déversent du côté de l'Atlantique et on n'a qu'à suivre leur pente sans être arrêté par aucun obstacle.

Une descente très raide nous amène jusqu'au Patate que nous traversons et, quelques mètres plus loin, nous apercevons le rio Chambo, né près de Riobamba et qui vient se joindre à la rivière que nous longeons. La réunion des deux torrents, Patate et Chambo, forme le Pastaza. Avant d'aller plus loin, nous nous arrêtons un instant : le paysage est saisissant. Nous sommes au fond d'une gorge étroite et noire, dominée, écrasée par l'énorme masse du Tunguragua. De superbes colonnades basaltiques, d'une teinte rouge, se sont formées sur les pentes inférieures du volcan, qui tombent d'un seul jet dans le lit du Pastaza; plus haut, des flocons d'une fumée noirâtre jaillissent par instants au milieu des champs de neige et des nuages légers voltigent autour de la cime aiguë de la montagne. Ces témoignages de vie souterraine, le bruit assourdissant des eaux écumantes du torrent qui se

brisent contre les rochers, la profondeur du sombre couloir où nous sommes engagés, une haute muraille qui barre la vue derrière nous et semble nous séparer du monde des vivants, tout évoque, chez le voyageur doué d'un peu d'imagination, le souvenir de la descente aux enfers de la légende. Pour les géologues, esprits plus positifs, le site aurait aussi son intérêt. Le Pastaza, en se frayant une brèche, a érodé la base du volcan et a formé ainsi une admirable coupe naturelle de terrain; on distingue avec la plus grande netteté la superposition des roches.

Le chemin, qui devient par endroits un véritable sentier de chèvres, s'élève rapidement sur la rive gauche du Pastaza. Nos chevaux butent ou glissent parfois, mais retrouvent toujours leur équilibre. Ce sont de véritables bêtes de montagne, au pied prudent et sûr. La vallée continue âpre et grandiose. A un moment, au milieu du paysage désolé, s'ouvre sur la gauche un frais vallon cultivé. Nous le traversons et nous poursuivons notre marche à travers les rochers. Tout à coup, à un tournant du sentier, nous apercevons au-dessous de nous le Pastaza resserré entre deux énormes murailles à pic. A une grande hauteur au-dessus du torrent, un pont en bois a été hardiment jeté : c'est là que nous allons passer. La beauté sauvage de cet étranglement en fait un site compa-

rable aux plus célèbres gorges que j'ai vues. A l'entrée du pont, une grande statue se dresse, celle de saint Benoît de Sainte-Philadelphe, moine Franciscain de race noire particulièrement vénéré dans l'Amérique du Sud. Auprès de cette statue, on lit l'inscription suivante : *Aqui empiezan las obras del padre Alflans* (Ici commencent les œuvres du Père Alflans). Nous entrons en effet dans le domaine du curé de Baños. Le pont franchi, nous avons encore un nouvel éperon rocheux à gravir. Enfin, quand nous sommes parvenus au sommet, nous apercevons à nos pieds un large vallon où abondent les champs de canne à sucre, entouré de belles montagnes boisées; tout près, un village au milieu duquel s'élève une petite église toute blanche. Le soleil se couche derrière nous et nous poussons nos montures pour arriver à Baños avant la nuit close. Descendant par une rue pavée, en pente assez raide, nous arrivons à la place de l'église et nous demandons la demeure du curé. On nous indique une longue construction basse, contiguë à l'église. Nous entrons dans le jardin, nous mettons pied à terre et un serviteur nous conduit auprès du Père Alflans.

Il était en conférence avec des paysans qu'il congédia quand nous lui eûmes remis notre lettre d'introduction. Tandis qu'il la lisait, nous l'observions avec curiosité. C'est un vieillard très vert, de

haute mine malgré sa petite taille, et un air de majesté singulière flotte sur toute sa personne. La robe blanche de son ordre s'harmonise admirablement avec son visage austère, encadré d'une chevelure et d'une barbe blanches. Son front creusé de rides très fines, qui fait songer au portrait de l'ermite de Gerard Dow, abrite des yeux bleus dont le regard limpide et droit a une expression de froideur et de sévérité qui s'anime et s'adoucit dès que la bouche parle. Jamais je n'ai mieux compris à quel point la vraie grandeur est indépendante des choses extérieures. Dans cette pauvre chambre, à l'ameublement misérable, mal éclairée par un jour mourant, le père Alflans, assis sur une chaise boiteuse, commande le respect aussi bien que s'il officiait en grande pompe dans le chœur le plus splendide.

Au premier abord, son accueil est singulier. Quand il a fini de lire la lettre de recommandation, il nous regarde fixement, sans mot dire, puis, nous faisant signe de le suivre, il nous conduit dans une très grande pièce, meublée de deux lits, d'un canapé et de quelques chaises de paille. Du geste, il nous invite à nous asseoir, et enfin il nous demande d'où nous venons. Visiblement, notre visite l'étonne. Des étrangers, presque des compatriotes, à Baños! Que venons-nous faire ici, dans cette gorge reculée? Trop discret pour nous

questionner longuement, le père Alflans reste sur la réserve. Puis il pense que nous devons avoir besoin de repos et, remettant au lendemain le soin de nous examiner de plus prés et de s'ouvrir à nous, s'il y a lieu, avec plus de cordialité, il se retire en s'excusant, en parfait homme du monde, de la simplicité de l'installation qu'il nous offre.

20 *octobre*. — On peut passer avec agrément une journée à Baños. Le village est heureusement situé, au fond d'un large vallon où coule le Pastaza encaissé entre des rives élevées, à une hauteur d'environ 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, au point où commence la végétation tropicale; le climat, à cette altitude, est doux et égal : ce n'est plus le plateau andin, froid et battu par le vent, ce n'est pas encore la grande plaine boisée, à la température de serre chaude. La chaleur modérée et un peu humide de la région convient à merveille à la canne à sucre, qui constitue la grande culture de Baños et des petites haciendas qui se succèdent plus bas dans la vallée. Cette *caña* n'est employée que pour la fabrication de l'eau-de-vie atrocement mauvaise dont raffole la population de l'Équateur. Celle de Baños a grande réputation; je n'oserais pas dire qu'elle soit méritée.

Page 96.

HAUTE VALLÉE DU PASTAZA

Avec le Père Alflans pour cicerone, nous visitons le village et les environs. Le Père nous conduit à la source sulfureuse, à laquelle se rattache le souvenir d'une apparition miraculeuse de la Vierge; il nous fait admirer la hardiesse du pont qu'il a jeté au-dessus du profond ravin du Pastaza, il nous mène à l'église, à l'hôpital, nous présente aux habitants notables. Il nous parle de tout avec une vivacité et une verve inlassables, mais il se garde bien de nous dire ce que nous savons par ailleurs, que la prospérité de Baños est son œuvre. Sans son curé, Baños, si isolée du reste du monde, serait plus misérable que la plus misérable bourgade du plateau; grâce à lui, elle étonne par son air d'aisance relative. La population, si l'on compte les habitants des nombreuses haciendas avoisinantes, s'élève à près de 5,000 habitants; tout ce monde n'a pas beaucoup souffert de la dernière et terrible éruption du Tunguragua en 1886; la lave et les cendres, épargnant Baños, ont exercé leurs ravages plus bas dans la vallée du Pastaza, heureusement presque inhabitée à cette époque. Néanmoins les phénomènes effrayants de l'éruption ont laissé un profond souvenir chez les habitants et ce n'est pas sans une certaine terreur qu'ils prononcent le nom du volcan. Si de Baños, on ne voit pas le monstre lui-même, caché par des contre-forts élevés, on entend fréquemment ses

grondements sourds, qui ressemblent à de lointaines décharges d'artillerie.

Nous passons l'après-midi, comme la matinée, avec le Père Alflans, et de plus en plus nous nous félicitons d'avoir fait la connaissance de cet homme vraiment extraordinaire qui, le premier moment de surprise passé, laisse couler devant nous le flot de ses idées et de ses souvenirs. Malgré la distance et les années qui le séparent des lieux où il a passé sa jeunesse, malgré la rareté des nouvelles, il s'est maintenu au courant du mouvement intellectuel et politique de l'Europe. Enfermé dans sa vallée perdue, sans autre société que celle de deux moines maladifs et ignorants, ce vieillard solitaire juge avec une netteté, une largeur de vues, un détachement admirables les événements qui nous agitent. On pense d'abord qu'un homme à l'esprit si curieux, à l'intelligence si nourrie, a dû souffrir plus que tout autre dans cet isolement profond ; mais en présence de son évidente sérénité, on s'incline et on reste confondu devant la grandeur du renoncement. Il y a de longues années que le Père Alflans vit à Baños, révéré et adoré, le mot n'est pas trop fort, de la population. Ces gens simples n'ont pas encore appris l'ingratitude et professent un véritable culte envers celui qui s'est donné à eux tout entier. La reconnaissance qu'ils lui témoi-

gnent est pour lui la plus belle des récompenses.

Après le dîner, nous sortons de nouveau. La nuit est d'une douceur infinie. Comme une formidable barrière, la montagne, noire de forêts, barre l'horizon. De légers nuages floconneux glissent sur le ciel et, à demi voilée derrière cet écran, la lune enveloppe d'une clarté vague et tremblante les champs de canne à sucre et les grands arbres du jardin. Cette lueur hésitante, la pureté de l'air, la brise caressante qui nous apporte le parfum sauvage des grands bois, la lente mélopée du chant des fidèles assemblés dans l'église voisine, tout donne à cette soirée un charme profond, impossible à rendre et inoubliable. L'office terminé, une silhouette blanche passe lentement devant nous : c'est le Père qui regagne sa chambre, absorbé dans ses pensées. Songe-t-il aux jours de sa jeunesse, à sa patrie lointaine, revit-il par le souvenir son existence si remplie, l'épopée des zouaves pontificaux dont il a été l'un des glorieux acteurs? Voit-il au contraire l'avenir, qui apparaît consolant et radieux à des hommes d'une telle foi? Qui sait?

Respectant sa méditation, nous le laissons aller.

21 *octobre.* — Échangeant nos chevaux pour des mules, nous sommes partis ce matin pour aller voir par nous-mêmes jusqu'où est tracé

le chemin dans la direction de l'Oriente. Mais à Baños, nous avons pu obtenir des renseignements plus précis qu'à Quito et nous savons que le trajet jusqu'au point terminus du chemin et le retour ne nous prendront pas une journée entière. C'est donc une petite excursion.

Trois quarts d'heure d'une descente agréable à travers des champs de canne, dans un paysage riant, nous amènent à un pont sur le Pastaza que nous traversons. Désormais nous n'allons plus quitter la rive gauche du rio, que nous dominons d'une grande hauteur. La vallée s'est de nouveau resserrée comme en amont de Baños, mais son caractère a tout à fait changé. Nous sommes maintenant en pleine végétation tropicale. Pour la première fois, nous apercevons l'immense forêt amazonienne et c'est une impression saisissante. De la cime à la base, les montagnes encore très hautes sont revêtues d'un épais manteau d'un vert sombre. Malgré la raideur des pentes, les arbres, souvent énormes, se sont accrochés partout. Devant nous, la vallée s'abaisse rapidement par une succession d'étages précipités. La rivière écumante, resserrée entre les rochers, bondit en brusques cascades. L'une de ces chutes était, paraît-il, une vraie merveille, il y a quelques années ; mais les bouleversements causés par l'éruption du Tunguragua l'ont ramenée à des proportions moins

grandioses. Le sentier décrit de grands lacets pour franchir avec plus de facilité les nombreux affluents du Pastaza, qui grossit à vue d'œil. A mesure que nous descendons, la végétation devient d'une richesse inouïe. Les oiseaux-mouches abondent. Nous passons devant deux ou trois haciendas naissantes, encore à l'état de simples défrichements. Toute cette haute vallée du Pastaza pourrait certes constituer, grâce à ses excellentes conditions climatériques, un admirable territoire de colonisation. Mais on commence à peine à s'apercevoir qu'il serait possible d'en tirer quelque parti. Le chemin que nous suivons n'est pas mauvais à cette époque de l'année ; malheureusement il n'est pas empierré et, pour le mieux juger, il faudrait le parcourir de nouveau après une ou deux saisons de pluies. Ce que nous avons vu par la suite de l'état des chemins du Pérou, dans une région analogue à celle du Pastaza, n'est pas une promesse très encourageante.

Tout à coup, arrivé devant le deuxième rio Verde, petit affluent de gauche, sur lequel des ouvriers sont en train de jeter un pont, le chemin cesse. Un petit sentier, à peine tracé, où les bêtes passent difficilement, nous permet de longer pendant quelque temps la rive droite du rio, en allant vers son confluent avec le Pastaza. Un pont des plus primitifs, composé de trois troncs d'arbre mal

reliés entre eux, jeté au-dessus d'un gouffre profond, et dont le passage, surtout à dos de mulet, n'est pas à conseiller aux personnes sujettes au vertige, nous permet de franchir le torrent et de faire encore quelques pas en descendant la vallée du Pastaza; puis nous sommes obligés de nous arrêter, toute trace de chemin ayant disparu. Ils avaient décidément raison, les gens qui nous avaient engagés à ne pas nous fier à la carte qu'on étale dans le cabinet du ministre de l'Instruction publique. Il est cependant possible d'aller jusqu'à la mission de Canelos, en marchant à pied pendant plusieurs jours, dans les sentes qui servent aux Indiens errants. Quelle tentation de pénétrer dans ce pays sauvage, à peine connu et à coup sûr des plus pittoresques! Malheureusement nous ne sommes pas équipés pour un pareil voyage. C'est à regret que nous tournons bride et que nous revenons sur nos pas. Ayant retraversé le rio Verde, nous mettons un instant pied à terre et, après avoir attaché nos animaux, nous gravissons péniblement, au milieu d'un fourré inextricable, une sorte d'éperon qui domine le confluent du rio Verde et du Pastaza. Le fouillis est tel que le sol disparaît sous l'abondance des branches basses, des lianes et des plantes rampantes; on marche sur un plancher végétal qui plie sous les pas et se relève à mesure qu'on avance. Arrivés au sommet,

Page 102.

PONT SUR LE RIO VERDE

et écartant de notre mieux les feuilles qui nous masquent la vue, nous nous penchons avec précaution en nous accrochant aux arbustes et nous contemplons le véritable abîme boisé qui s'ouvre sous nos pieds, au fond duquel bondissent et mugissent les deux torrents qui se heurtent avec fracas; nos yeux éblouis plongent sur l'immense étendue des forêts qui se perdent dans un lointain bleuâtre et vaporeux. C'est l'Orient inconnu, le pays mystérieux où les Espagnols de Gonzalo Pizarro croyaient découvrir l'Homme Doré, El Dorado, et ses inépuisables richesses. Blasés sur les difficultés par les prodiges déjà accomplis, ces hommes de fer étaient partis de Quito dans la direction du Napo, pleins de confiance dans le succès de leur entreprise; ils revinrent décimés et vaincus dans cette lutte impossible contre la nature.

Après un repas frugal, nous retournons sur nos pas. Lentement nous remontons la vallée, non sans jeter plus d'un coup d'œil en arrière. Vers cinq heures du soir, nous sommes à Baños dans le paisible ermitage du Père Alflans.

22 *octobre*. — Nous prenons congé du Père, qui nous donne une chaleureuse accolade à la manière espagnole. Avec une profonde sincérité nous lui exprimons nos regrets de ne pouvoir pro-

fiter plus longtemps de son hospitalité. C'est la tristesse des voyages que ces rencontres fugitives, avec des hommes d'élite, suivies d'adieux sans doute éternels... Nous quittons Baños de bon matin, espérant arriver à Ambato avant midi; mais nous avions compté sans les incidents de route. Nous regagnons le plateau sans difficulté, puis ensuite, à une croisée de chemins, nous nous égarons maladroitement, nous descendons et nous remontons d'interminables pentes sablonneuses avant de retrouver la bonne voie et ce n'est qu'à deux heures après midi que nous sommes de retour à Ambato, couverts de poussière et mourant de faim.

CHAPITRE V

LE CHEMIN DU CHIMBORAZO

23 *octobre*. — Pour la troisième et dernière fois nous quittons le répugnant hôtel d'Ambato. Nos trois mules de charge sont parties en avant, sous la conduite de l'un des arrieros, et nous trottons doucement sur la grande route poussiéreuse, accompagnés de l'autre arriero, le plus jeune des deux, le « page », comme il est dit dans le contrat que nous avons dû passer. Le temps est couvert, et à notre droite des orages grondent sur le Carihuairazo. Quant au Chimborazo, sa cime reste obstinément cachée dans les nuages. Un raccourci nous fait traverser le gros village de Mocha, puis nous regagnons la route, qui s'engage dans une immense lande inculte, sauvage et d'un aspect sinistre par ce temps gris et à cette heure voisine de la chute du jour. Un peu

avant la nuit, nous faisons notre entrée dans le *tambo* (1) de Chuquipoquio.

Le tambo de Chuquipoquio est célèbre dans tout l'Équateur. Chez tous les étrangers que nous avions consultés, ç'avait été un concert unanime : « A tout prix », nous avait-on recommandé, « à tout prix, évitez Chuquipoquio. Plutôt que de vous y arrêter, courez à Guaranda d'une seule traite. Dix-sept heures de mulet valent mieux qu'une nuit à Chuquipoquio. » Mais un triple airain revêtait notre poitrine et nous étions résolus à braver les horreurs du fameux tambo.

C'est une longue construction en pisé, couverte d'un toit de chaume bas et irrégulier, et dont une aile se replie de manière à faire angle droit avec le corps principal du bâtiment. Un mur élevé forme les deux autres côtés de la cour pavée où l'on met pied à terre. L'unique entrée est une grande porte pratiquée dans ce mur. Le tambo lui-même se divise en deux parties ; l'une sert de demeure à ses heureux propriétaires, l'autre est plus spécialement réservée aux voyageurs. Une servante sordide nous introduisit dans une longue salle basse, mal éclairée par une fenêtre aux vitres absentes et meublée de lits en bois, ana-

(1) Abri pour les voyageurs, où l'on ne trouve en général que des lits de camp et quelques vivres.

logues à ceux des corps de garde, sur lesquels étaient jetés, en guise de matelas, des paillassons déchirés et immondes. Une vie animale intense grouillait sur le plancher. Une autre pièce, beaucoup plus petite, n'était guère plus luxueuse, mais elle était peut-être un peu moins peuplée, elle possédait une table et, sur les quatre carreaux de la fenêtre, deux n'étaient pas cassés. Nous y élûmes domicile.

La seule vue du tambo de Chuquipoquio renseigne le voyageur sur le caractère et les mœurs des Écuadoriens plus que bien des récits et des anecdotes. Songez que, pendant de longues années, jusqu'à la récente arrivée du chemin de fer sur le plateau, des milliers de personnes ont couché dans ce taudis infect et s'y sont trouvées parfaitement à l'aise ; considérez que, parmi ces personnes, un certain nombre avaient voyagé en Europe ou en Amérique du Nord et avaient par conséquent une idée de ce que peuvent être le confortable et la propreté, et concluez. Je doute que le désir de progresser soit réel chez un peuple qui a admis le tambo de Chuquipoquio.

Avant notre repas du soir, nous faisons quelques pas sur la route. L'air est froid, le ciel sombre et d'épaisses nuées noires, déchirées par les éclairs, roulent le long des pentes du Chimborazo tout voisin. De l'autre côté, un immense

plateau grisâtre et dénudé s'étend jusqu'aux lointains sommets de la Cordillère orientale qui apparaissent un instant, vagues et indécis dans le jour qui tombe, et qui, à leur tour, se noient dans la brume. Pas un cri d'animal, pas un chant d'oiseau ne trouble le silence, rompu seulement de temps à autre par les grondements sourds du tonnerre. C'est un paysage large, majestueux et presque lugubre, comme on en rencontre dans les Andes.

Nous rentrons au tambo. Enveloppés dans leurs ponchos, nos arrieros sont étendus sous l'auvent. Avec quelques conserves ajoutées à l'ordinaire de Chuquipoquio, nous faisons un dîner passable et, après avoir pris les précautions d'usage contre les insectes, nous nous jetons sur nos lits de camp.

24 *octobre*. — A deux heures du matin, le page vient nous éveiller en gémissant : une des mules *se meurt*, paraît-il. Il faut la saigner au plus vite. Voilà qui est désagréable. Nos bêtes vont-elles nous laisser en plan au tambo de Chuquipoquio ? Mais nous savons déjà par expérience qu'il faut faire la part de l'exagération écuadorienne et ne jamais rien prendre au pied de la lettre. Aussi, après avoir donné au page la ficelle qu'il réclamait pour son opération chirurgicale, nous le laissons aller et tâchons de goûter encore un

peu de sommeil pendant les quelques heures qui nous restent avant le départ.

Enfin le moment de plier bagage est arrivé. Dans la nuit, nous secouons les arrieros endormis. On bâte les mules. Ce n'est pas sans quelque anxiété que nous examinons la malade. Après quelques hésitations elle finit par consentir à se mettre sur ses jambes ; on allège son chargement dont on répartit la moitié sur le dos de ses compagnes et elle se décide à les suivre. Son pas, mal assuré d'abord, devient plus allègre quand elle se rend compte qu'elle n'a presque rien sur le dos. Deux jours plus tard, elle trottait si bien que l'un de nous, dont la monture avait la déplorable habitude de s'arrêter toutes les cinq minutes pour se rouler par terre, la prit comme bête de selle.

Le jour n'est pas encore levé quand nous partons. Notre sentier quitte la grande route en face même du tambo et s'élève immédiatement au milieu des immenses *páramos* du Chimborazo. C'est le nom qu'on donne à ces grandes étendues incultes et herbeuses qu'on traverse dans l'Équateur entre 3,000 et 4,000 mètres d'altitude. Elles servent de pâturages naturels, maigres sans doute, mais suffisants pour des animaux qui ne sont pas habitués à une nourriture abondante et choisie.

L'aube commence à poindre et nous marchons

dans un léger brouillard que le vent dissipe et reforme sans cesse. Nos yeux sont levés vers le Chimborazo dont, par intervalles, nous apercevons les champs de neige. Brusquement, la scène change : un coup de vent plus violent que les autres a dégagé la cime de son manteau de nuages et l'énorme montagne nous apparaît dans toute sa masse. Ses contours arrondis ne se détachent pas nettement sur le ciel pâle et brouillé. L'un des sommets nous est caché ; on n'aperçoit que le plus élevé, qui a la forme d'un dôme aplati. Plusieurs glaciers sont parfaitement visibles. En hâte, nous gravons dans notre mémoire les traits principaux de cet imposant tableau, car de nouveau les nuées se rassemblent et enveloppent le Chimborazo.

Le Chimborazo a longtemps passé pour la montagne la plus élevée du globe. On sait aujourd'hui qu'il est dépassé non seulement par les pics de l'Himalaya, mais aussi par plusieurs sommets des Andes de Bolivie et du Chili. Son altitude est cependant respectable, puisqu'elle atteint 6,250 mètres. Humboldt et Boussingault échouèrent dans leurs tentatives d'ascension et la cime ne fut gravie pour la première fois qu'en 1880 par Edward Whymper, accompagné de deux guides français des Alpes ; ils ne réussirent qu'au prix des plus sérieux efforts et après avoir beaucoup

souffert du « soroche » ou mal des montagnes.

Nous continuons notre marche monotone au milieu du brouillard. Le sentier s'élève lentement en décrivant d'interminables lacets, qui lui ont valu son nom de *camino de las siete vueltas* (1), pour couper près de leur naissance les petits vallons formés par les torrents qui descendent du Chimborazo. Nous dépassons des files de mulets et d'ânes qui, déchargés des marchandises qu'ils ont laissées à Ambato, se hâtent pour traverser les pentes froides et inhospitalières de la montagne. Ces páramos ont, en effet, mauvaise réputation ; il ne fait pas bon y être surpris par les orages qui éclatent soudainement, avec une violence singulière et accompagnés de tourbillons de vent au milieu desquels bêtes et hommes ont peine à conserver leur direction et même leur équilibre. Nous laissons à notre droite un misérable tambo, le seul abri où puissent se réfugier les voyageurs égarés dans ces solitudes et, après un dernier lacet, plus long encore que les précédents, nous parvenons au point culminant du sentier. Les páramos cessent et la profonde vallée du Chimbo s'ouvre brusquement devant nous. L'ancien chemin passait au nord du chemin actuel, à une altitude un peu supérieure, en tra-

(1) Chemin des sept tournants.

versant le Grand Arenal ou désert de sable, dont certains voyageurs ont tracé des descriptions effrayantes que je croirais volontiers empreintes de quelque exagération.

En laissant derrière nous le Chimborazo, nous avons quitté le plateau interandin. Mais nous n'allons pas descendre d'une traite continue jusqu'à la vallée du Guayas. L'orographie du pays n'est pas aussi simple que l'inspection des cartes pourrait le faire supposer. Nous avons encore à franchir demain une chaîne importante, à laquelle Whymper a donné le nom de *Pacific Range of Ecuador* et qui sépare la haute vallée du rio Chimbo de celle du rio Babahoyo. S'il est bien vrai que les Andes, en traversant l'Équateur, se divisent en deux branches principales, la Cordillère orientale et la Cordillère occidentale, il est également vrai qu'elles projettent d'autres ramifications moins importantes que les géographes ne mentionnent pas, par esprit de simplification, mais dont les voyageurs sont bien obligés de tenir compte quand ils les voient se dresser devant eux et qu'ils ont à pousser sur leurs pentes des animaux fatigués.

Pour le moment, nous descendons le long de la rive gauche du Chimbo. Le caractère du paysage a changé du tout au tout. Nous sommes dans une vallée étroite, relativement chaude et

d'une végétation très pauvre. Sur ces rochers dénudés on s'est, il y a peu d'années, battu avec acharnement. En 1895, les révolutionnaires qui montaient à la conquête du plateau y remportèrent, sur les troupes du gouvernement, une sanglante victoire qui décida du sort de la guerre. Nos bêtes foulent les ossements blanchis des pauvres diables qui ont eu la simplicité de se faire tuer pour donner le pouvoir au général Alfaro.

Il y a bientôt douze heures que nous sommes en route. Le chemin n'est pas mauvais, mais il fait d'incessants détours pour contourner les grandes roches qui viennent tomber jusque dans le lit du Chimbo. C'est une suite de murailles, toutes pareilles les unes aux autres, et qui empêchent l'œil de pénétrer jusqu'au fond du couloir où nous sommes engagés. Enfin le sentier finit par descendre jusqu'au torrent qu'il traverse. La vallée s'élargit, nous gravissons un éperon sur la rive nouvelle que nous suivons et nous apercevons une petite ville blanche, couchée dans une large plaine fertile, cultivée et bordée par un horizon de montagnes grises : nous avons devant nous Guaranda, capitale de la province de Bolivár.

Au sortir de la montagne aux aspects tristes et sévères, ce paysage a quelque chose de reposant ; c'est un vrai plaisir pour la vue de pouvoir s'étendre. Mais ici, comme dans tant d'autres

occasions, il faudrait s'en tenir à l'impression première. Quand on entre dans Guaranda, le charme s'évanouit. L'intérieur de la ville est loin de répondre aux promesses de l'extérieur. Des ruelles sombres, au pavé rude et inégal, nous conduisent à une grande place déserte, sans caractère, bordée sur un côté par une vaste construction inachevée et sur les trois autres par des boutiques pour la plupart fermées. Quoiqu'il ne soit guère plus de quatre heures après midi, l'animation est nulle ; nous ne rencontrons que quelques rares métis qui regardent nos bagages d'un œil stupide. Un air d'abandon et de pauvreté flotte dans la misérable petite bourgade. Aucun voyageur ne passe plus aujourd'hui par Guaranda qui est encore plus morne, plus laide et plus sale qu'Ambato. Ce n'est pas peu dire.

Nous allons à l'hôtel. Effaré de voir des étrangers, l'hôtelier nous fait les honneurs d'un appartement composé de trois pièces, dont un immense salon, puis nous confie aux soins d'un mozo. L'air fruste de cet indigène cache un esprit ingénieux. Comme nous avons pris la liberté de vider nos tubs par la fenêtre, sur la place publique, il accourt, la figure épouvantée, en nous annonçant que nous venons de contrevenir aux règlements de police édictés par la municipalité et que nous sommes passibles d'une amende. Mais si

nous lui donnons un medio (deux sous et demi), il arrangera l'affaire. Où diable le chantage va-t-il se nicher? Quelques expressions bien senties, soulignées d'un coup de pied au moment où ce jeune drôle bat en retraite, sont toute la réponse que nous faisons à ses propositions de conciliation.

Vu la rareté des voyageurs, sans doute, la direction de l'hôtel de Guaranda a supprimé les repas de son programme; il nous faut donc aller chercher notre pitance au dehors. Nous finissons par la trouver dans une posada de médiocre apparence où, après une heure de préparatifs, on nous sert un dîner à peu près immangeable. Je ne conseillerai jamais à un gastronome de voyager dans l'Équateur.

25 *octobre*. — Le temps est superbe ce matin. C'est la fugitive splendeur d'une aurore dans les régions équatoriales. La lune pâlissante brille dans un ciel d'un bleu sombre qui s'éclaircit d'instant en instant. La profonde vallée du Chimbo que nous dominons est encore plongée dans la nuit, tandis qu'une teinte rose vient caresser la cime des montagnes. Seul le Chimborazo, dont la splendide masse neigeuse domine de deux mille mètres les autres sommets de la chaîne, resplendit en pleine lumière, dans un

isolement glorieux. C'est d'ici qu'il faut admirer le roi des Andes de l'Équateur.

Nous avons quitté Guaranda avec bonheur. Dans ce pays si riche en beautés naturelles, il faudrait pouvoir éviter les lieux habités. Si fatigué qu'on soit, c'est sans plaisir qu'on voit arriver le moment de l'étape et c'est avec soulagement qu'on se remet en route. Nous descendons toujours le long de la rive droite du Chimbo en nous maintenant à une assez grande hauteur au-dessus de la rivière. En continuant à suivre la même direction, nous finirions par tomber sur la ligne du chemin de fer. Mais ce serait un long détour. Aussi, à partir de San-Jose de Chimbo, où nous nous arrêtons quelques instants dans une *posada* (1) repoussante, le chemin abandonne-t-il la vallée du Chimbo, pour s'élever par une pente très raide sur la chaîne qui nous sépare de la vallée du Guayas. Après une pénible montée, au milieu d'une poussière épaisse et suffocante, dans un sentier encaissé, nous atteignons enfin le col (3,400 mètres, Tambo Gobierno), d'où nous jetons un dernier coup d'œil sur la grande plaine de Guaranda, dominée par le Chimborazo et les montagnes qui l'environnent.

Dès qu'on a descendu quelques mètres sur

(1) Auberge.

Page 116

POSADA DE SAN JOSÉ DE CHIMBO

l'autre versant, il semble qu'on soit à cent lieues de la région sèche et aride qù'on vient de traverser. Comme par enchantement, on se trouve transporté en pleine végétation tropicale. Malheureusement, les pentes boisées le long desquelles nous serpentons sont noyées dans le brouillard. Au moment des pluies, le chemin doit être effroyable. Sur toute sa largeur, il est coupé par de véritables sillons *(camellones)* (1) très profonds, formés par la boue qui s'est durcie ; par endroits il est pavé, mais c'est peut-être encore pis : à de gros blocs déchaussés succèdent de profondes excavations ; nulle part il n'y a la moindre trace d'entretien. L'administration écuadorienne a sans doute d'autres soucis que ces détails terre à terre.

Quatre heures de descente nous ont ramenés à une altitude de 600 mètres. Nous avons dépassé plusieurs groupes de misérables habitations ; tout à coup, les arrieros nous font signe d'arrêter devant une rangée de huttes en bordure sur la route. C'est le village de Balsabamba, lieu d'étape ordinaire. Le site est ravissant. Nous sommes dans un vallon planté d'orangers et de bananiers, entre des collines boisées. Derrière nous le brouillard s'est en partie dissipé et des échappées nous per-

(1) *Camellon* signifie exactement l'aspérité de terrain qui se trouve entre deux sillons.

mettent d'apercevoir les pentes couvertes de forêts que nous venons de traverser.

Mais, hélas! il faut penser à se loger pour la nuit. L'unique posada de Balsabamba est une cabane à deux étages; dans le bas, un trou noir, qui ouvre directement sur le chemin, sert de tanière aux animaux domestiques et aux propriétaires de l'établissement. L'étage supérieur se divise en trois parties : à gauche le bureau, j'allais dire l'étable, du télégraphiste; à droite, les appartements des voyageurs, qui consistent en deux petites chambres où l'on a peine à se retourner; au milieu, un espace vide, meublé d'une table et de deux bancs, sert de salle à manger. On reste rêveur en songeant que des milliers d'individus, montant de la côte à la sierra, ou descendant de la sierra à la côte, ont couché à Balsabamba. J'aime mieux ne pas chercher à me représenter les installations dont les Écuadoriens ont dû se contenter.

Nous réclamons de l'eau pour notre toilette. L'hôte, un peu surpris d'abord, finit par nous en apporter quelques gouttes, en nous faisant observer qu'il est rare que ses clients en demandent. Je le crois sans peine.

26 *octobre*. — On s'accoutume à tout, même à dormir dans les auberges de l'Équateur. Mais

le départ est une opération complexe. Il faut plier ses bagages, presser les arrieros, surveiller le chargement des mules, régler les dépenses de la veille en essayant de démêler les comptes d'apothicaire que vous présente l'aubergiste, le tout en pleine nuit.

Aujourd'hui notre caravane s'est mise en route à quatre heures et demie. La nuit est splendide, le ciel constellé d'étoiles. La lune, qui brille de tout son éclat, enveloppe l'immense étendue des bois d'une vague lumière bleuâtre. Nous nous enfonçons à travers la forêt. Cette heure qui précède l'aurore a quelque chose de solennel : le silence est profond; les animaux se sont tus; on n'entend d'autre bruit que le sourd murmure des ruisseaux qui descendent des pentes de la montagne et le claquement du fer de nos mules sur le sentier rocailleux. Nous avançons avec précaution, en file indienne, évitant autant que possible les branches qui barrent le passage et repoussant de la main les paquets de feuilles mouillées qui nous fouettent le visage. On ne distingue rien à quelques mètres devant soi; de temps à autre pourtant, un rayon de lune qui filtre à travers la voûte épaisse du feuillage permet au regard d'apercevoir, dans une vision rapide, le tronc énorme de quelque arbre géant et de deviner derrière lui des sous-bois mystérieux. L'air est d'une fraîcheur, d'une

pureté délicieuses. On se sent le corps alerte, l'esprit dispos, l'âme recueillie. De tels moments sont une ample compensation aux petits désagréments qu'on peut éprouver par ailleurs.

Cependant le jour s'est levé et avec lui un brouillard léger qui se résout peu à peu en pluie fine. Nous sommes parvenus maintenant à une altitude sensiblement égale à celle du Guayas et le chemin, qui s'est beaucoup élargi, se déroule en longues lignes droites à travers la forêt. Nous traversons le village de Savaneta. La végétation, toujours superbe, commence à s'éclaircir. Les grands arbres sont encore d'une hauteur prodigieuse, mais les lianes et les plantes rampantes sont moins nombreuses. Les défrichements et les cultures apparaissent çà et là; les cabanes, aux toits pittoresques formés d'immenses feuilles séchées, se font de plus en plus fréquentes. Toutes ces constructions sont à deux étages et bâties sur pilotis. Lors de la saison des pluies, en effet, tout le pays est inondé, quelquefois pendant des semaines entières, et hommes, femmes, enfants, animaux domestiques, tout le monde se réfugie à l'étage supérieur de la maison. Les communications d'une habitation à l'autre se font alors en bateau.

Vers midi, nous franchissons sur un pont en pierre un rio assez important. Ensuite, la forêt cesse complètement pour faire place à une sorte

Page 120.

ENTRE SAVANETA ET BABAHOYO

de jungle. Cette fin du trajet, dans la chaleur et la poussière, est monotone.

Bodegas de Babahoyo, ou plus simplement Babahoyo, où nous arrivons avant trois heures, est une petite ville de deux à trois mille habitants, située sur le rio du même nom. Elle est bâtie en bois, sur le modèle de Guayaquil, sur un plan géométrique et, pour que la ressemblance soit complète, elle a été récemment dévastée par un incendie. Cet incendie ayant détruit l'unique hôtel du lieu, nous sommes un peu embarrassés pour nous loger. Nous nous informons et on nous engage à aller coucher sur la *balsa* (1), dans le rio. Quelque habitude qu'en Équateur on ait des installations les plus baroques, on ne peut se défendre d'un mouvement d'étonnement. Passer la nuit sur un radeau, l'endroit semble singulièrement choisi ! Nous nous dirigeons pourtant vers la balsa en question : c'est un ponton sur lequel on a aménagé des chambres; à notre grande surprise, nous y trouvons des lits propres, et ici au moins on a de l'eau à discrétion. Des draps blancs en Équateur, le phénomène est assez rare pour qu'on le note soigneusement. J'ajouterai que le propriétaire de cet hôtel flottant n'est pas Écuadorien, mais Espagnol.

(1) Radeau.

Babahoyo a été pendant longtemps le grand entrepôt des marchandises qu'on envoyait de la côte dans l'intérieur. Aujourd'hui le chemin de fer lui a fait perdre une bonne partie de son importance. D'autre part, les exploitations de canne à sucre, de cacao, de tagua, se sont développées dans les environs, et Babahoyo est restée un centre commercial assez actif. Plusieurs Chinois s'y sont installés et y font des affaires. La petite ville donne une singulière impression de mouvement, surtout quand on descend de la sierra. L'Équateur est l'exemple d'un pays où les habitants de la région chaude sont autrement travailleurs que ceux de la région tempérée.

27 *octobre*. — Deux bateaux partent aujourd'hui pour Guayaquil, le *San-Pedro* et le *Bolivar*. Le capitaine de ce dernier nous a informés hier qu'il quitterait Babahoyo ce matin à dix heures :

Le *San-Pedro*, a-t-il ajouté, partira cinq heures avant moi et arrivera plus tard.

Nous nous sommes fiés à ce renseignement et nous avons pris passage sur le *Bolivar*. Il est plus petit, c'est vrai, mais, puisqu'il est plus rapide, nous n'avons pas hésité. Aussi sommes-nous un peu étonnés de voir le *San-Pedro* démarrer quelques instants après nous, et non pas cinq heures avant, et nous dépasser au bout des premiers ki-

lomètres. Nous avons eu l'explication de ce mystère à Guayaquil. Le *San-Pedro* et le *Bolivar* appartiennent à deux compagnies différentes et le capitaine du *Bolivar* avait effrontément menti, pour souffler deux passagers à l'adversaire. Procédés de concurrence sud-américains!

Le *Bolivar* est un vapeur à roues, aménagé avec un certain confort, qui fait en sept à huit heures le trajet de Babahoyo à Guayaquil. Peu de passagers à bord, une dizaine au plus; personne n'embarque en route. On ne comprend guère comment deux compagnies rivales, qui ont des départs quotidiens dans chaque sens, peuvent vivre sur le Guayas. Il est vrai qu'elles font aussi le service du rio Daule, où le mouvement commercial est plus considérable.

Il y a environ cinquante milles de Babahoyo à Guayaquil. Le rio Babahoyo ne prend le nom de Guayas qu'un peu en aval du village de Zamborodon, sur la rive droite, après s'être grossi de plusieurs tributaires. Au sortir de Babahoyo, ce n'est qu'une humble rivière; avant d'arriver à Guayaquil, c'est un fleuve immense, large comme le Mississipi à la Nouvelle-Orléans. Le caractère des rives est assez monotone. Le fleuve coule entre des berges peu élevées, dans une plaine basse, inondée pendant la période des pluies. La forêt primitive a complètement disparu pour faire place

à des haciendas où l'on cultive surtout la canne à sucre. Çà et là, des bouquets de palmiers mettent une note un peu plus gaie dans le paysage.

La grande distraction, à bord des vapeurs du Guayas, au moins pendant la première partie du trajet, en venant de Babahoyo, est la chasse aux crocodiles, aux *lágartos* (1), comme on les appelle ici. Toutes ces rivières, Guayas, Daule et leurs affluents, fourmillent littéralement de très gros crocodiles. A l'heure chaude de la journée, ils dorment au soleil, paresseusement étendus sur la rive, souvent à une très faible distance des habitations. Parfois, de tout petits enfants jouent dans l'herbe, à quelques mètres de ces sauriens, chez qui la tentation de faire un bon repas l'emporte de temps en temps sur la nonchalance. Les livres d'aventures que j'avais lus dans mon enfance affirment qu'il faut atteindre le crocodile à l'œil pour le tuer. Je ne sais si c'était vrai avec les anciennes armes. Mais avec les carabines actuelles, point n'est besoin d'être si adroit tireur. Il suffit de loger une balle dans la tête de l'animal, de préférence vers la nuque; il fait un soubresaut formidable et, le plus souvent, reste mort sur place. D'autres, blessés ou seulement effrayés s'ils ne sont pas atteints, se précipitent à la

(1) Littéralement : lézards.

rivière avec une prestesse surprenante. A chaque coup de feu, c'est un grouillement affolé des énormes bêtes. On pourrait en tuer des centaines; malheureusement, comme le vapeur ne s'arrête pas pour permettre de ramasser les cadavres, c'est une fusillade inutile. Un Américain du Nord a tué dix mille lágartos aux environs de Guayaquil dans ces trois dernières années; il prépare les peaux et les expédie aux États-Unis où on fabrique avec elles différents objets : sacs, porte-cartes, chaussures, etc. Malgré ces hécatombes, le nombre des crocodiles n'a pas sensiblement diminué.

A la tombée de la nuit, nous passons devant Durán et les lumières de Guayaquil s'allument en face de nous. Mais nous avons le vent et la marée contraires, et je soupçonne le *Bolivar* d'être à court de combustible; il souffle et halète comme un cheval poussif, et il nous faut encore trois longs quarts d'heure pour traverser le fleuve. Enfin, à sept heures du soir, nous débarquons; après les misérables bourgades de la sierra, la métropole du Guayas nous apparaît comme une cité de premier ordre, et l'hôtel de Paris, que nous retrouvons avec plaisir, prend des airs d'Élysée-Palace. Tout est relatif en ce monde.

CHAPITRE VI

LA CÔTE DU PÉROU (1)

Peu de voyages maritimes sont aussi fastidieux que celui de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, du moins dans la partie comprise entre Guayaquil et Valparaiso. Mauvais marcheurs, les bateaux font d'interminables escales, où les opérations commerciales ne s'exécutent qu'avec une lenteur désespérante ; le vent dominant, celui du sud, soulève une longue houle qui produit un mouvement de tangage régulier, continu et désagréable ; enfin la côte, que l'on ne perd presque jamais de vue, peut passer pour une des plus laides et des plus monotones de la terre. Bien que l'ayant longée pendant quatre jours seulement, pour aller de Guayaquil au Callao, nous avons pu nous faire une idée très suffisante de son aspect.

(1) Voir la carte : Voies de communication entre la côte du Pérou et les rivières amazoniennes.

La côte du Pérou, et en général la bande de terre qui s'étend entre la mer et la Cordillère occidentale, apparaît comme un véritable désert. C'est une longue étendue sablonneuse, d'un jaune ardent ou d'un gris terne, suivant qu'elle est éclairée ou non par le soleil, au milieu de laquelle on distingue, à de lointains intervalles, les traces de végétation qui indiquent la présence de l'eau. A l'horizon, le regard est arrêté par la haute chaîne de la *Cordillera negra*, ainsi nommée de l'absence presque complète de neige sur ses sommets, dont les plus élevés dépassent pourtant 5,500 mètres.

Le régime météorologique de cette région est fort curieux ; it est caractérisé par une absence de pluies presque complète, tandis que les pentes du versant amazonien, situées à une faible distance, sont arrosées par des trombes d'eau. L'explication de ce phénomène est simple : le vent alizé qui, dans la zone équatoriale, souffle ordinairement de l'est, se heurte à la haute barrière des Andes et les nuages qu'il chasse crèvent en orages formidables. Quant à ceux des courants aériens qui passent à travers les brèches des Cordillères, ils se maintiennent dans les hautes régions de l'atmosphère et n'atteignent la surface de la mer qu'à une grande distance de la côte, qui se trouve ainsi soumise à un climat particulier remarquable

par son manque absolu de pluies et son apparente sécheresse.

C'est à dessein que je dis « apparente » sécheresse. En effet, durant les mois d'hiver, d'avril à octobre, le ciel est presque toujours caché par un brouillard assez épais qui, produit par la condensation des vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, retombe parfois dans la matinée sous forme de rosée. C'est la fameuse *garúa*, si connue à Lima. Pendant les six autres mois, le bleu du ciel reste, il est vrai, immaculé, mais c'est l'époque où les torrents, descendus de la Cordillère, roulent la plus grande quantité d'eau et, bien que beaucoup d'entre eux se divisent et se perdent dans les sables avant d'arriver à la mer, leurs rives sont revêtues d'une végétation, insignifiante si on la compare à celle de l'autre versant des Andes, mais qui n'en témoigne pas moins de la fertilité du sol. La canne à sucre, en particulier, réussit à merveille dans tout le pays.

La température des provinces côtières est de beaucoup inférieure à ce que leur latitude pourrait faire supposer. En naviguant du 2° au 12° de latitude sud, dans cette partie du Pacifique, un pardessus n'est pas superflu, surtout quand on a le vent debout. Cette appréciable fraîcheur est due au courant de Humboldt, connu bien avant le célèbre voyageur, mais étudié surtout par lui.

Venu des mers antarctiques, il se dirige vers le nord, le long du continent américain et va se mêler, au large de Guayaquil, avec le grand courant équatorial. La température du courant de Humboldt ne dépasse pas 16°, à la hauteur du Callao, tandis que celle des mers avoisinantes atteint 26° ou 27°. A terre, la chaleur reste toujours très supportable (température moyenne du Piura, 25°; de Lima, 19°).

Ces deux caractères — absence de pluies et température relativement peu élevée — font de la côte du Pérou une région à part dans la zone tropicale américaine, région salubre et propre à la colonisation ; mais, encore une fois, elle est navrante sous le rapport du pittoresque.

Nous la contemplions du pont du steamer *Peru*, de la *Pacific Steam Navigation C°*. Les principaux ports du Pacifique, entre Panama et Valparaiso, sont visités par un service hebdomadaire régulier, assuré alternativement par la *Pacific Steam Nav. C°* et la *Compañia Sud-Americana de Vapores*. Les escales moins importantes, dites « intermédiaires », sont fréquentées par les mêmes compagnies, mais à intervalles plus éloignés. Les bateaux, anglais ou chiliens, tous construits sur le même type, se distinguent par leurs grandes cabines, s'ouvrant directement sur

le pont, et qu'on apprécie beaucoup pour leur confortable. La Compagnie *Kosmos*, de Hambourg, touche aussi quelquefois les ports péruviens, mais à dates irrégulières.

Tumbes, située seulement à quelques kilomètres de la frontière écuadorienne et tournée vers la baie de Guayaquil, est la ville la plus septentrionale du Pérou. Bâtie à une faible distance de la mer, sur la rive droite d'un petit rio inaccessible aux navires, elle est dépourvue aujourd'hui de toute importance commerciale et ne présente plus que l'intérêt d'un souvenir historique se rapportant à l'époque de la conquête espagnole : c'est par des navires de Tumbes que Pizarro obtint ses premiers renseignements sur l'empire des Incas (1527); c'est à Tumbes qu'il débarqua l'année suivante.

Paita, assez bien abritée au fond d'une baie, est, au contraire, un port de quelque valeur. Reliée par un chemin de fer à Piura, capitale du département de ce nom, elle exporte un coton d'excellente qualité qu'on cultive dans les vallées du rio de la Chira et du rio de Piura. Elle est, de plus, voisine d'une région excessivement riche en dépôts de pétrole; les nappes souterraines s'étendent sur une superficie bien supérieure à celle des nappes de Pennsylvanie. On les divise en trois parties principales : section du nord, dans les envi-

rons de Tumbes ; section du centre (la plus importante), à peu de distance au nord de Paita ; section du sud, non loin de la baie de Sechura. A l'heure actuelle, l'exploitation de ces richesses naturelles est encore dans l'enfance, mais le jour n'est peut-être pas éloigné où elles compenseront pour le Pérou la perte du district minier de Tarapaca, cédé au Chili à la suite de la guerre désastreuse de 1879-1881.

C'est après avoir quitté Paita qu'on découvre la partie la plus morne et la plus aride de la côte, le désert de Sechura. Notre bateau passe entre deux groupes d'îlots, Lobos de Tierra et Lobos de Afuera, autrefois riches en guano (1), ne s'arrête pas au petit port de Pimentel et vient jeter l'ancre en face du long môle d'Eten.

Comme presque tous les ports de la côte du Pacifique, Eten n'offre qu'un mouillage détestable. Les navires y sont à peine abrités du vent du

(1) On sait que les dépôts de guano, dont les plus considérables s'étaient amassés sur les îles Chincha, à l'entrée de la baie de Pisco, ont été pendant de longues années une source abondante de richesses pour le Pérou. La construction du chemin de fer de la Oroya, qui a coûté plus de cinq cents millions, et d'autres grandes entreprises ont été payées avec le produit de l'exploitation du guano. Les dépôts sont aujourd'hui presque complètement épuisés. Remarquons que c'est grâce à la sécheresse du climat qu'ils ont pu s'amonceler, car la pluie et les orages les auraient empêchés de se former.

sud par un petit promontoire rocheux, et le débarquement ou l'embarquement des passagers ne laisse pas que de présenter des difficultés. Quand la houle est par trop forte, les voyageurs sont placés à tour de rôle dans un tonneau où ils s'asseyent sur une planche aménagée à cet effet; puis le tonneau est abaissé ou élevé à l'aide d'un treuil, et c'est ainsi qu'on les dépose dans les barques ou qu'on les hisse à bord. L'opération constitue un spectacle assez réjouissant pour celui qui la surveille, accoudé sur le bastingage, mais elle apparaît beaucoup moins comique au patient.

Nous restons neuf heures en vue d'Eten, pour charger, comme à Paita, toute une cargaison de bétail. Eten, qui n'est qu'un affreux village à demi-enterré dans le sable, est relié par une voie ferrée à Chiclayo et à Lambayeque. La ligne traverse des campagnes fertiles et des pâturages arrosés par les canaux de dérivation du rio de la Leche et du rio de Lambayeque.

Six heures de navigation séparent Eten de Pacasmayo, port aussi mauvais que celui d'Eten, situé à peu de distance au sud du rio Jequetepeque. Pacasmayo est destiné à un grand développement si l'on donne suite au projet de chemin de fer vers Cajamarca et la vallée du Huallaga, affluent navigable du Marañon. Le point culminant de ce chemin de fer ne serait qu'à 2,700 mètres d'alti-

Page 132

ETEN

tude. Mais la ligne est à peine amorcée : elle dessert la petite ville de San Pedro de Lloc et s'arrête à Yonan, après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres.

Il faut encore six heures pour aller de Pacasmayo à Salaverri, qui ne se distingue en rien des autres mouillages de la côte. Mais, à quelques kilomètres au nord, les maisons blanches de Trujillo, qu'on aperçoit non loin de la mer, au milieu d'une belle végétation, mettent une note un peu gaie dans le paysage. Trujillo, qui compte environ 8,000 habitants, est le centre d'une région bien cultivée ; elle a été fondée en 1535 par Pizarro, et ainsi nommée en souvenir de sa ville natale, la cité d'Estramadure. Elle occupe une faible partie de l'emplacement de l'ancienne ville indienne de Gran Chimú, qu'on croit avoir été la cité la plus considérable de l'Amérique précolombienne et dont les ruines informes s'étendent sur une longueur de quatorze milles et sur une largeur de six milles. Gran Chimú, capitale de l'empire des Yuncas, qui se développait le long de la côte du Pacifique, fut prise et détruite au commencement du quinzième siècle par l'Inca Yupanqui, et les Yuncas s'assimilèrent rapidement à leurs vainqueurs, les Quichuas du plateau. Leur architecture était caractérisée surtout par la construction de huacas, sortes de pyramides

tronquées, qui servaient de lieu de sépulture et qui ont fourni, à l'époque de la conquête espagnole, de grandes quantités d'or et d'ornements précieux à l'avidité des chercheurs de trésors. De la ressemblance de ces pyramides avec certains monuments mexicains, quelques archéologues avaient cru pouvoir induire que la culture des Yuncas était d'origine toltèque, mais cette opinion paraît aujourd'hui abandonnée. Quoi qu'il en soit, ces Yuncas avaient poussé fort loin l'art de l'irrigation, et c'est en réparant une partie de leurs canaux qu'on est parvenu à rendre à la campagne de Trujillo son ancienne fertilité.

Une ligne de chemin de fer joint Salaverri à Trujillo et elle se prolonge vers le nord jusqu'à Ascope en traversant un pays producteur de canne à sucre.

De Salaverri, le *Peru* nous emmena d'une seule traite jusqu'au Callao. Les escales intermédiaires ne sont visitées que par de plus petits steamers. Chimbote et Samanco sont pourtant deux bons ports, tous deux situés au fond de baies bien abritées. Chimbote, d'où part un chemin de fer se dirigeant vers l'intérieur, n'est qu'à quelques kilomètres au sud de l'embouchure du rio Santa, le principal des fleuves côtiers du Pérou. Plus loin, la côte n'offre plus que de mauvais abris; ses seuls ports sont Huacho, qui exporte le pro-

duit des salines avoisinantes, et Ancôn, qu'un chemin de fer rattache à Lima et qu'on peut presque considérer comme appartenant à la banlieue de la capitale.

Le Callao, où nous débarquons environ quatre jours après être sortis de l'embouchure du Guayas, est bâti sur une langue de terre sablonneuse qui, s'avançant dans l'Océan, l'abrite des vents du sud; à l'ouest, il est protégé par l'île de San-Lorenzo contre les tempêtes du large, rares d'ailleurs (1). Sa situation est donc favorable. Le

(1) On peut être témoin, dans la baie du Callao, entre les mois de décembre et d'avril, d'un phénomène curieux, désigné dans le pays sous le nom de *El pintor* (le peintre), L'eau de la mer se colore d'une teinte rougeâtre, due à la présence d'innombrables infusoires, et des émanations de gaz sulfhydrique se produisent à sa surface en noircissant la peinture blanche des carènes de navires. Le géographe Raimondi donne à ce sujet l'explication suivante :

« Le phénomène *El pintor* est dû à un concours de circonstances particulières qui agissent simultanément, puisqu'il ne se produit pas dans toute sa force si une seule de ces conditions vient à manquer. Ainsi, si la baie n'est pas abritée du côté du sud, l'eau de la mer, sans cesse remuée, ne peut se corrompre; aussi n'a-t-on jamais remarqué, du côté qu'on appelle au Callao côté de la mer sauvage, le moindre dégagement de gaz sulfhydrique.

« Si aucune rivière ne débouche dans la baie, un autre élément fait défaut; c'est le contingent de matières organiques charriées à l'époque de la crue, et qui servent de base aux réactions chimiques qu'on observe dans les parties où l'eau est relativement tranquille. Nous avons un exemple

port, de beaucoup le plus important du Pérou, n'est dépassé que par celui de Valparaiso sur la côte du Pacifique. Mais la ville, complètement détruite en 1746 par un formidable raz de marée et peuplée d'environ 25,000 habitants, n'a rien qui puisse attirer l'attention. Les maisons sont basses et sans caractère, les rues étroites et sales, et la situation sanitaire est plus que médiocre. Toute la vie est concentrée dans le port et dans les industries qui en dépendent. Aussi, rien ne nous retenant au Callao, nous empressons-nous, sitôt après en avoir fini avec les formalités de la douane, de nous jeter dans le tramway électrique qui va nous conduire à Lima.

de la nécessité de cette seconde condition à Chorrillos et à Ancón, qui, bien qu'étant protégés du côté du sud, n'ont pas de rivière dans leur voisinage : aussi n'y observe-t-on aucune mauvaise odeur.

« Une autre condition indispensable à la production du phénomène en question est la chaleur qui favorise beaucoup les réactions et la décomposition des matières organiques ; et la preuve en est, en effet, que *El pintor* n'a pas lieu pendant la saison d'hiver et qu'on ne peut le vérifier que pendant les mois les plus chauds de l'année, de décembre à avril.

« Enfin le courant marin joue aussi un rôle important et nous avons une preuve de sa relation avec le phénomène dans le fait que la latitude de Paita, où le courant de Humbold se sépare de la côte du Pérou, marque la limite nord du *Pintor*, qui est inconnu à Guayaquil et sur le littoral écuadorien. »

CHAPITRE VII

LIMA

Il y a des cités sur la terre auxquelles s'attache un renom de charme et de beauté dû surtout à l'auréole que leur font la poésie des légendes et des souvenirs historiques. Les circonstances changent, le temps passe, efface et transforme, les hommes se modifient, et cependant le seul nom de ces villes favorisées parle encore à l'imagination qui aime à les parer des plus brillantes couleurs. Grâce aux événements romanesques qui entourèrent sa naissance, aux péripéties dramatiques dont elle fut le théâtre, grâce aussi à la réputation de mystère et de richesse fabuleuse dont le Pérou tout entier a joui pendant longtemps, les deux syllabes du mot « Lima » éveillent des idées confuses d'or et de sang, de crimes sombres et d'intrigues galantes, et des silhouettes vagues défilent devant les yeux, conquistadores bardés de fer et femmes aux regards de feu,

moines noirs et toréadors chatoyants, coursiers fougueux et paisibles mules caparaçonnées et tintinnabulantes. Il faut bien avouer que la réalité est beaucoup plus prosaïque et que la capitale de la république démocratique du Pérou ne ressemble plus guère à la Lima du temps des vice-rois. En outre, l'exagération un peu agaçante des descriptions enthousiastes de beaucoup d'auteurs, qui craindraient sans doute de trahir la moindre désillusion, a poussé d'autres voyageurs à porter sur Lima un jugement sévère et en partie injuste. La vérité est entre ces deux extrêmes. Il faut tâcher d'aborder Lima sans idées préconçues, sans trop de lectures préalables et on la prendra alors pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une ville sans couleur locale ni cachet particulier, mais gaie, accueillante et parfaitement capable de constituer un séjour agréable.

Au premier abord, l'emplacement de Lima ne paraît pas très heureusement choisi pour une capitale; mais en réfléchissant, on s'explique assez vite les raisons qui ont dû guider Francisco Pizarro. C'est à dessein qu'il a voulu que la ville s'élevât à une grande distance de Cuzco, le siège de l'empire des Incas : il donnait ainsi un nouveau centre au pays et le mettait en même temps à l'abri des retours offensifs des derniers fidèles de

l'ancienne monarchie; c'est à dessein qu'il a établi cette nouvelle capitale à proximité de la mer, pour pouvoir rester en communication avec l'Espagne et les colonies espagnoles; c'est à dessein aussi qu'il a évité le rivage même, toujours exposé à une brusque incursion, et la suite des événements a prouvé que l'aventurier s'était montré politique prévoyant. Mais toutes ces considérations sont devenues sans valeur aujourd'hui et la médiocre situation de la Cité des Rois l'a empêchée de se développer comme d'autres cités sud-américaines qui sont pourtant ses cadettes.

Lima est bâtie sur la rive gauche d'un maigre torrent, le Rimac, à environ dix kilomètres de la mer, et non loin des derniers contreforts des Andes, c'est-à-dire au milieu du vaste désert qui s'étend le long de la côte du Pacifique. Quand on a débarqué au Callao et qu'on est monté dans le tramway électrique qui conduit du port à la capitale (1), il est certain que le paysage qui se déroule des deux côtés de la route que l'on suit n'est pas pour disposer favorablement les nouveaux arrivants en faveur de Lima. Au travers d'une poussière aveuglante, soulevée par le

(1) Il y a également un chemin de fer entre le Callao et Lima.

moindre souffle de vent, on aperçoit à perte de vue des terrains presque incultes, coupés par des murs bas en torchis couverts de réclames grossièrement tracées, et où s'élèvent çà et là de misérables baraques. Il est vrai que, les jours de soleil, la ligne grise des Andes, qui barre l'horizon du côté de l'est, donne une certaine grandeur à ce paysage désolé, mais je ne puis néanmoins partager l'admiration que certaines personnes éprouvent pour la banlieue de Lima. A mesure qu'on avance, les maisons deviennent plus fréquentes sans être beaucoup mieux construites ; on traverse une place au milieu de laquelle se dresse la colonne commémorative de l'échec de la flotte espagnole devant les batteries du Callao (2 mai 1866) ; bientôt le tramway s'arrête : on est arrivé à Lima sans y avoir pris garde.

La mauvaise impression produite par la laideur de cette banlieue ne se dissipe que faiblement; quand on a parcouru la ville un peu dans tous les sens. A coup sûr, Lima est moins pittoresque que Quito. Avec la meilleure volonté du monde, j'avoue n'avoir pas trouvé grand'chose à admirer en me promenant dans ses rues étroites qui se coupent à angle droit, à la mode américaine. Les maisons, rarement hautes de plus d'un étage, ont bien, grâce à leurs balcons fermés et à leurs fenêtres grillées, un certain air d'anti-

quité (1), et sous les voûtes de certaines d'entre elles s'ouvrent parfois de beaux escaliers, mais presque toutes sont déparées par des boutiques qui, sauf dans une ou deux rues, sont d'apparence assez misérable. Certains prétendent que l'aspect de Lima rappelle celui des vieilles villes espagnoles; je crois bien qu'il y a dans ce rapprochement une bonne part due à l'imagination. Séville et Tolède sont bien autrement originales que la capitale du Pérou.

On nous avait vanté la Plaza mayor : c'est la principale de la ville et, à partir de cinq heures du soir, elle est vraiment très animée. Le milieu en est occupé par un petit jardin. Deux de ses faces sont bordées d'arcades, sous lesquelles s'ouvrent de nombreux magasins. Les deux autres sont occupées, comme à Quito, par les deux principaux monuments, le Palais du Gouvernement et la cathédrale. Le mot « palais » est peut-être un peu ambitieux pour une bâtisse qu'on pourrait aussi bien prendre pour une caserne ou une prison. D'ailleurs les Liméniens ne se font

(1) Citons, entre autres, une maison appartenant à M. Cevallos, descendant d'une vieille famille espagnole, qui a donné des vice-rois au Pérou Fort intéressante au point de vue architectural, cette maison contient en outre une collection de tableaux de toutes les écoles, qui ferait honneur à un musée d'Europe.

aucune illusion à ce sujet, et le palais en question est destiné à être prochainement démoli et remplacé. Aujourd'hui la présidence, les ministères et leurs différents services y sont encore installés dans une série de petites pièces sombres, mal distribuées et d'accès difficile. Quant à la cathédrale, c'est une grande église dont la façade plutôt disgracieuse est surmontée de deux tours; elle a été construite vers le milieu du dix-huitième siècle sur l'emplacement de l'édifice primitif fondé par Pizarro et renversé par un tremblement de terre. Le monument actuel a été lui-même ébranlé par des secousses récentes; des deux statues de saints qui surmontaient le portail, l'une a été renversée et n'a pas encore été remplacée. L'intérieur est un vaisseau à cinq nefs aux proportions imposantes; dans une des chapelles de gauche est déposé le squelette du conquérant Pizarro. Le palais archiépiscopal, contigu à la cathédrale, est une masse informe qui se fait remarquer par un état de délabrement surprenant dans un pays catholique.

Il serait fastidieux d'énumérer les nombreuses églises de Lima. L'architecture en est généralement peu intéressante. Exceptons pourtant San-Francisco, dont le cloître principal a gardé des traces de son ancienne splendeur. On peut citer aussi San-Pedro, la Merced, San-Domingo, où

sont conservées les cendres de Santa Rosa, la patronne de Lima et des Amériques (1586-1617). Les édifices civils sont encore moins dignes d'attention; je ne vois guère à mentionner que l'ancien palais de l'Inquisition, où le Sénat tient ses séances; il ne présente d'ailleurs que l'intérêt d'un souvenir historique. Le cimetière, qui se trouve à quelque distance au nord-est de la ville, sur la rive gauche du Rimac, rappelle celui de Gênes par le mauvais goût de ses mausolées, mais ne peut lui être comparé pour la beauté de la situation.

On voit par ces quelques lignes que le voyageur qui s'attendrait à rencontrer à Lima de nombreux vestiges du passé éprouverait une forte déception. Par contre, celui qui s'intéresse aux questions ethnographiques ne peut manquer de tomber, dès ses premiers pas, sur des sujets d'étude. Les quatre grandes races, blanche, jaune, noire et rouge (j'emploie l'expression « race rouge » faute d'une meilleure), sont représentées à Lima, et elles se sont mélangées dans toutes les proportions imaginables. Rares sont les individus qui ont conservé non altérée la pureté du type primitif. Les plus fréquents métissages sont entre blancs et Indiennes, et ils donnent souvent, chez les femmes surtout, d'heureux résultats au point de vue de la beauté. Mais toutes les combinaisons,

tous les dosages se rencontrent, et les jaunes eux-mêmes, autrefois si méprisés, commencent à se mêler au reste de la population. Cependant il existe encore d'anciennes familles de descendance espagnole qui se sont maintenues pures de toute alliance. Elles sont même peut-être plus nombreuses à Lima que dans toute autre ville de l'Amérique du Sud.

La population de la capitale du Pérou dépasse certainement cent mille habitants. Il n'y a pas de beaux quartiers à proprement parler, mais il y en a de bien misérables, en particulier ceux qu'habitent les Chinois. M. C.-B. Cisneros, dans son intéressante monographie, *Callao, Lima y sus alrededores,* cite deux maisons, la *casa de Otaiza* et la *casa del Pescante,* qui sont habitées chacune par plus de mille personnes. On comprendra que ces agglomérations soient des foyers d'épidémie et que, d'une façon générale, l'état sanitaire laisse à désirer. Pendant notre séjour, une épidémie de peste bubonique sévissait au Callao et à Lima, peu grave, il est vrai, mais tenace et difficile à étouffer.

Il y a pourtant peu de villes au monde qui soient situées sous un plus heureux climat. Le froid et l'extrême chaleur y sont inconnus. La température moyenne y est de 18° à 19°. Quant à la pluie, elle est aussi rare que partout ailleurs

dans la région de la côte. D'avril à octobre, époque de la garúa, le ciel est presque constamment couvert ; pendant l'autre période de l'année, il est au contraire d'un azur immuable. Si d'aventure un étranger non averti se risque dans les rues de Lima muni d'un parapluie, des bandes de gamins s'amassent sur son passage et, après les premières exclamations d'étonnement, la foule hue l'imprudent en le traitant de Chilien, ce qui constitue, comme on sait, la pire injure dans la bouche d'un Péruvien.

L'égalité de la température, la certitude d'un beau temps quasi perpétuel, font de Lima une ville privilégiée parmi ses sœurs de l'Amérique du Sud. Il semble que cette douceur de l'atmosphère ait influé sur le naturel des habitants. De fait, nous avons pu constater que la réputation d'urbanité et d'affabilité des Liméniens n'était nullement usurpée. Impossible de rencontrer un accueil plus simple, plus cordial et plus aimable. Les grincheux vous diront qu'il ne faut pas s'en tenir à l'apparence et qu'il n'est pas nécessaire de gratter beaucoup le Péruvien pour trouver chez lui les défauts inhérents à la race sud-américaine. J'éviterai de formuler une opinion sur une question que je n'ai guère eu le temps d'approfondir ; mais, quand bien même le reproche serait fondé, il n'en resterait pas moins vrai que, pour secon-

daires qu'on puisse les considérer, la complaisance et l'aménité sont à coup sûr des qualités fort appréciables dans le commerce journalier de l'existence.

Quand on arrive à Lima en venant de l'Équateur, on éprouve un peu la sensation de rentrer dans la civilisation. C'est avec plaisir qu'on flâne le soir dans *Mercaderes* et dans *Espaderos* en regardant les étalages. Quelques magasins sont bien achalandés et dignes d'une grande ville européenne. En cherchant bien, on y trouverait tout ce qui est nécessaire à une existence confortable. On végète à Quito, on vit à Lima. Je connais des étrangers, résidant au Pérou, qui n'approuveront pas la deuxième partie de cette proposition ; je les engage à aller passer quelques jours dans la capitale de l'Équateur; à leur retour, ils pourront faire la comparaison.

La population liménienne a gardé de son origine espagnole un goût très vif pour les combats de taureaux. Une immense plaza, la plus vaste du monde, paraît-il, s'élève sur la rive droite du Rimac, au milieu d'un vilain faubourg, et des courses ont lieu tous les dimanches en été, de novembre à mars. Je ne crois pas que, pour les *aficionados,* elles puissent présenter le même intérêt qu'en Espagne, mais elles sont néanmoins

fort convenables et les Pérnviens se montrent très enthousiastes de leurs plus adroits matadores. En hiver, la tauromachie est remplacée par le sport hippique, qui n'a pas encore pris une grande extension; les chevaux, presque tous de provenance chilienne, sont jusqu'à présent peu nombreux, ce qui enlève aux courses une partie de leur intérêt; mais il y a progrès chaque année et, en attendant, on découvre des tribunes de l'hippodrome un très beau panorama sur les hauteurs de Chorrillos, l'île de San-Lorenzo, et les eaux calmes de l'Océan Pacifique.

Les promenades sont rares à Lima. Le jardin botanique, où l'on admire de beaux palmiers, est peu fréquenté; le mont San-Cristobal, dont la masse rocheuse s'aperçoit de presque tous les points de la ville et du sommet duquel on embrasse une vue étendue, est au contraire un des principaux buts d'excursion. Mais les bains de mer constituent la grande ressource des Liméniens. D'un côté Miraflores et Chorrillos, de l'autre la Magdalena et Ancón se peuplent pendant la saison d'été d'une foule de visiteurs. Chorrillos surtout, commodément reliée à Lima par un chemin de fer et par un tramway électrique, est la plage à la mode, encore qu'elle ait bien perdu de sa splendeur depuis la guerre chilienne. C'est en effet dans les environs de Chorrillos que se

livrèrent les deux batailles qui décidèrent du sort de Lima; les vainqueurs, organisant le pillage avec méthode, dévastèrent consciencieusement les villas, et Chorrillos ne s'est jamais bien relevée depuis.

L'école militaire est installée à Chorrillos; un intérêt particulier nous y attirait, car elle est dirigée par des officiers français. La mission militaire française, dont les débuts au Pérou remontent à 1896 (1), et dont le chef était, lors de notre passage, M. le capitaine de cavalerie (au Pérou colonel) Dogny, a fort bien réussi dans le pays, grâce au tact et à la distinction de ses membres. Sa tâche était, elle est encore des plus ardues. Les éléments qui constituent l'armée péruvienne sont difficilement perfectibles : soldats braves à l'occasion, mais apathiques à l'excès, officiers paresseux et peu instruits (sauf d'honorables exceptions), généraux et colonels politiciens avant tout. L'état militaire était peu considéré au Pérou jusqu'en ces derniers temps. On n'avait guère idée qu'un jeune homme de bonne famille pût se

(1) Elle était à cette époque dirigée par M. le capitaine d'artillerie (aujourd'hui chef d'escadron) Clément, qui fut si apprécié au Pérou, que le gouvernement de Lima vient récemment (1905) de le solliciter de revenir, avec le grade de général, et la fonction de chef d'état-major général de l'armée péruvienne. M. le commandant Clément a accepté.

faire officier. Grand a été l'étonnement des Liméniens, quand ils ont vu que les membres de la mission militaire française étaient non seulement des officiers distingués, mais encore des hommes du monde. Les officiers français ont donc eu fort à faire pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans le désordre général, et ils y ont réussi dans la mesure du possible. On ne change pas en quelques années la nature des gens, mais on arrive à modifier leur extérieur, et c'est un premier résultat qui a bien son importance. Les soldats péruviens se font aujourd'hui remarquer par la propreté de leur uniforme et de leur équipement, ainsi que par leur bonne tenue sous les armes. L'école militaire, divisée en trois sections (infanterie, cavalerie, artillerie), est à la fois une école d'élèves-officiers et une école de formation pour les sous-officiers; elle frappe par son excellente organisation et rien n'est négligé pour donner aux élèves un enseignement semblable à celui des écoles d'Europe (1). S'ils n'en profitent pas toujours ou s'ils oublient quelquefois les leçons qu'ils ont reçues, on peut affirmer que leurs instructeurs ne sauraient en être rendus respon-

(1) M. le capitaine d'infanterie (au Pérou colonel) d'André, commandant en second l'École, a apporté tous ses soins à l'enseignement du tir et a obtenu des résultats réellement remarquables.

sables. En dehors de l'école de Chorrillos, l'action des membres de la mission s'est encore fait sentir dans les corps de troupe par l'introduction de règlements méthodiques et uniformes qui faisaient totalement défaut. Enfin, c'est encore à la mission qu'est due la rédaction de la loi sur l'avancement qui a été votée par les Chambres et qui a mis un peu de régularité là où l'arbitraire et la politique étaient autrefois tout-puissants.

La guerre de 1879-1881, dite guerre du Pacifique, a porté à la puissance péruvienne un coup dont elle ne s'est pas encore relevée. Victorieux sur terre et sur mer, malgré l'héroïque résistance de leurs adversaires, les Chiliens s'emparèrent de Lima dont ils pillèrent les collections et les musées. Ils menaçaient même de brûler la ville, mais l'amiral Dupetit-Thouars, qui commandait l'escadre française mouillée au Callao, informa les généraux chiliens qu'au premier incendie allumé dans Lima, il ouvrirait le feu sur les navires de leur flotte. Cet avertissement énergique tempéra l'ardeur des vainqueurs. Le traité d'Ancón mit fin à la guerre. Il cédait au Chili le district de Tarapaca et lui donnait pour dix années ceux d'Arica et de Tacna, en stipulant que, ce terme expiré, les habitants seraient consultés par plébiscite sur la question de savoir auquel des deux

pays ils préféraient appartenir; s'ils optaient pour le Pérou, les deux provinces seraient rétrocédées par le Chili, moyennant indemnité. Mais vingt-cinq ans bientôt se sont écoulés depuis le traité d'Ancón et, bien que les Péruviens se déclarent prêts à payer l'indemnité, les Chiliens, sûrs de leur force, refusent de faire procéder au plébiscite. Les protestations du Pérou contre cette déloyauté cynique ne peuvent être que platoniques : il n'a plus de flotte et son armée n'est pas encore à la hauteur de l'armée chilienne.

J'ai parlé, dans un chapitre précédent, des relations du Pérou avec l'Équateur, qui ne sont rien moins qu'amicales. Avec le Brésil et la Bolivie, les questions de délimitation de frontières soulèvent également des difficultés qui ne sont pas résolues.

L'état intérieur de la République est satisfaisant depuis quelques années. Les dernières élections présidentielles se sont passées dans un calme relatif. Le président, qui est élu pour une période de quatre ans, est actuellement S. Exc. don Jose Pardo. C'est un homme jeune encore, duquel on nous a fait grand éloge de divers côtés. Il y a six ministères : relations extérieures, gobierno (intérieur), justice, guerre, hacienda (agriculture), fomento (travaux publics).

pouvoir législatif est exercé par un Sénat et

une Chambre des députés. Chaque département élit entre un et quatre sénateurs, suivant le nombre de provinces qu'il contient. Chaque province nomme un député par trente mille habitants. Les deux assemblées sont élues au suffrage au second degré; pour être électeur, il faut être âgé de vingt et un ans, savoir lire et écrire, et payer un certain chiffre d'impôts. Au Pérou, comme dans tous les États de l'Amérique du Sud, les luttes politiques sont très vives et elles donnent souvent lieu à des bagarres sanglantes. Comme elles ne portent jamais que sur des questions de personnes, il serait peu intéressant d'entrer dans des détails à leur sujet.

Les étrangers sont nombreux à Lima; beaucoup de nos compatriotes y possèdent des maisons de commerce ou sont intéressés à des entreprises industrielles. Ils sont admirablement secondés et appuyés par notre ministre au Pérou, M. Klobukowski, qui voudra bien recevoir ici nos vifs remerciements pour tous les services qu'il nous a rendus. Mais, dans la colonie étrangère européenne, c'est sans doute l'élément italien qui tient la plus grande place, numériquement parlant; la plupart des épiceries de la ville, en particulier, sont tenues par des Italiens. Les Anglais et les Yankees se rencontrent surtout au Callao, dans les entreprises maritimes. Quant aux Chi-

nois, on les compte par milliers, et, quoiqu'ils aient perdu certaines coutumes de leur patrie (par exemple ils ne portent plus la queue), ils ont conservé les traits distinctifs de leur race : amour du travail, stricte économie et saleté repoussante. Mais, à qui a vu des villes de Chine, le quartier chinois de Lima paraît tout à fait dépourvu d'intérêt; rien, si ce n'est la malpropreté, ne le distingue des autres parties de la ville.

Pour conclure, il est certain que, dans son ensemble, la capitale du Pérou offre peu d'attraits au touriste, et le temps que nous y avons passé — plus de deux semaines — nous aurait peut-être semblé long si nous n'avions été occupés par les préparatifs de notre voyage au Pichis. Le manque de promenades aux environs se fait surtout sentir. Quand on a vu plusieurs fois Miraflores et Chorrillos, on ne sait plus trop de quel côté porter ses pas. L'amabilité des compatriotes que nous avons rencontrés à Lima a heureusement suppléé à l'insuffisance des distractions qu'offre la ville.

Je m'aperçois que je vais terminer ce chapitre sur Lima sans avoir dit un mot des Liméniennes, dont la beauté et le charme ont été exaltés en termes dithyrambiques par tant de voyageurs. J'avoue ma perplexité. Dois-je essayer d'apporter une note nouvelle au concert général des louanges? Mais le diapason en est si élevé déjà que je crains de

manquer de souffle avant d'arriver si haut. Dois-je, au contraire, exposer sans détours mon impression, plus conforme à la réalité des choses? On m'accusera de manquer de galanterie ou tout au moins d'être poussé par l'esprit de contradiction. Tout compte fait, j'aime mieux me taire : je ne me sens aucune disposition pour le métier de thuriféraire, et aucun goût pour celui de destructeur d'illusions.

CHAPITRE VIII

LA VOIE CENTRALE DU PÉROU (1)

L'immense région boisée qui s'étend à l'ouest des Andes et qui comprend la vallée supérieure du Marañon et celle de son grand affluent, l'Ucayali, est restée pendant des siècles sans communication avec la côte du Pacifique. Les Incas s'étaient contentés de s'établir solidement sur le plateau et leur domination sur les *Chunchos* ou Indiens de la montaña était plus nominale qu'effective. De même les Espagnols, à l'exception de quelques rares missionnaires, négligèrent cette partie de leurs domaines. Personne n'était tenté d'occuper, ou seulement d'explorer, un pays généralement malsain, où il semblait presque impossible de pénétrer, et habité par des populations sauvages qu'on croyait difficiles à réduire.

(1) Voir, pour ce chapitre et le suivant, la carte : Voie Centrale du Pérou.

Peu à peu, cependant, on s'avisa que ces forêts mystérieuses pouvaient bien être autre chose que des territoires sans valeur et le Pérou, appliquant le précepte du sage de l'antiquité, se décida à se connaître soi-même. La première exploration méthodique de la région date de 1867 ; beaucoup d'autres expéditions se sont succédé depuis. Les unes, partant d'Iquitos, sur le Marañon, ont remonté le cours de l'Ucayali et de ses affluents ; les autres, descendant du plateau, ont traversé la montaña (1) proprement dite pour aboutir au même Ucayali. Ce n'est pas que le pays soit encore parfaitement connu ; mais du moins le cours des principales rivières a été déterminé et le voyage de la côte du Pacifique à Iquitos, tout en présentant encore quelques difficultés, dues surtout à l'insuffisance des moyens de transport, n'offre plus aujourd'hui le caractère d'une exploration.

(1) Les géographes péruviens divisent leur patrie en six zones :

1° La *costa* (côte), qui s'étend du bord de la mer jusqu'à une altitude de 2,000 mètres environ.

2° La *sierra*, entre 2,000 et 3,500 mètres, région au climat salubre où prospèrent les cultures européennes. Remarquons qu'il existe une sierra cisandine et une sierra interandine.

3° La *puna*, entre 3,500 et 4,500 mètres, zone froide de pâturages, qui ressemble aux páramos de l'Équateur.

4° La *cordillera*, au-dessus de 4,500 mètres, qui com-

Mais une question fort débattue est celle de savoir quelle est la façon la plus courte et la plus facile d'accomplir ce voyage. Chaque rivière a ses partisans et ses détracteurs et on pense à créer de nouveaux chemins avant de compléter et d'améliorer ceux qui ont été établis à grand'peine. On peut dire cependant qu'à l'heure actuelle il existe deux voies pour traverser la montaña et passer du versant du Pacifique à celui de l'Atlantique (1) : celle de Pacasmayo, Chachapoyas et du Huallaga, et celle du Pichis et du Pachitea, ou « Voie centrale du Pérou ». Les autres, qui empruntent le cours soit de l'Urubamba, soit de l'Apurimac, soit du Pozuzo et du Palcazú, soit du haut Marañon, ne sont, pour le moment, tracées que dans l'imagination de leurs inventeurs (2). Il convient tou-

prend les parties culminantes de la chaîne des Andes.

5° La *ceja* (sourcil) de la *montaña*, sur le versant oriental des Andes, qui, par son altitude de 3,500 à 2,000 mètres, correspond à la sierra, mais qui en diffère par son aspect, son climat et ses productions.

6° La *montaña*, tres improprement dénommée ainsi et qu'on devrait plutôt appeler région des forêts. Elle s'étend depuis l'altitude de 2,000 mètres jusqu'à l'immense plaine où coulent les grands fleuves amazoniens.

(1) Voir la carte des voies de communication entre la côte du Pérou et les rivières amazoniennes.

(2) Plusieurs voyageurs ont pourtant passé par le Pozuzo et le Palcazú pour aller de Lima à Iquitos. Le voyage ne présente pas de difficultés sérieuses, mais sa durée est encore plus incertaine que celle du voyage du Pichis.

tefois de faire une réserve en faveur de la voie du haut Marañon, dite du Pongo de Manseriche, qui peut être appelée, dans un avenir prochain, à rendre les plus grands services. J'en reparlerai plus loin (1).

Entre le chemin du Huallaga et celui du Pichis, il est permis d'hésiter. Le premier, plus ancien, est sans doute plus pénible ; le second, peut-être plus incertain. Si l'on se décide pour le Huallaga, il est facile d'atteindre Cajamarca, mais la descente sur le Marañon et la traversée de la Cordillère orientale, entre le Marañon et Moyobamba, sont rudes ; une partie du trajet ne peut se faire qu'à pied. De Moyobamba, on gagne Balsapuerto, d'où des radeaux vous conduisent jusqu'à Yurimaguas, sur le Huallaga, qui est relié à Iquitos par un service régulier de vapeurs. Si l'on choisit le Pichis, on a l'avantage d'avoir un sentier à peu près praticable aux bêtes de somme jusqu'à Puerto-Bermudez (2), point où commence la navigation. Mais à Puerto-Bermudez, qu'on ne peut pas regarder comme une villégiature précisément

(1) Voir chap. XI, l'Amazone.

(2) Plus exactement jusqu'à Puerto-Yessup. De Puerto-Yessup à Puerto-Bermudez, le chemin est en effet impraticable pendant une grande partie de l'année, et c'est généralement en canot que l'on parcourt la distance peu considérable qui sépare ces deux points.

recommandable, on risque d'attendre pendant des jours, des semaines et même des mois, les moyens de descendre jusqu'à Iquitos. Les renseignements officiels sont muets sur ce léger inconvénient et un petit indicateur a même été publié, qui fixe à quinze jours la durée du trajet de Lima à Iquitos par la voie du Pichis. Heureusement pour nous, grâce à une certaine expérience et à une sorte d'intuition, nous n'ajoutions pas une foi aveugle aux renseignements officiels. Bien nous en a pris. Néanmoins, deux raisons sérieuses nous déterminèrent en faveur de la voie du Pichis. D'abord, il était plus facile pour nous de partir de Lima que de Pacasmayo; ensuite et surtout, le transport de notre bagage, quelque restreint qu'il fût, aurait été une grave difficulté dans le chemin du Huallaga.

Un voyage dans la montaña, même de courte durée, exige quelques préparatifs. Deux choses ont une importance capitale : 1° emporter peu de bagages : les mules, malgré leur résistance et leur bonne volonté, sont incapables de porter une lourde charge dans les affreux chemins de la forêt, et la place est si restreinte dans les pirogues qu'une malle de trop peut devenir un sérieux inconvénient; 2° autant qu'il sera possible, protéger ces bagages de l'eau et de l'humidité et, pour ce faire, ne pas craindre de se munir d'une

grande quantité de toiles imperméables : la violence et l'abondance des pluies, la rapidité des crues dans les rivières, dépassent tout ce qu'on peut supposer (1). Ces indications essentielles nous furent données à Lima par un de nos compatriotes, le colonel de La Combe, de l'armée péruvienne, l'un des explorateurs de l'Urubamba, qui voulut bien nous faire profiter de sa grande expérience de la montaña. Je suis heureux de lui témoigner l'expression de notre gratitude et de rendre hommage à l'exactitude et à la précision des renseignements qu'il nous a communiqués. C'est le colonel de La Combe qui nous rendit le service, précieux entre tous, de nous indiquer l'homme auquel il est presque indispensable de s'adresser pour naviguer sur le Pichis : j'ai nommé l'illustre Don Roberto Crawford, plus connu sous le nom familier de Bobby, et dont il sera amplement question plus loin. C'est encore le colonel de La Combe qui nous mit en rapport avec deux personnages importants de la région que nous allions avoir à traverser, Sr Jose Villalta, le commissaire de Puerto-Bermudez, et l'Italien del Giudici, le principal entrepreneur de transports dans le Chanchamayo. Ces deux messieurs se

(1) Il va de soi que cette dernière observation n'est applicable qu'à un voyage pendant la saison des pluies (novembre-avril).

trouvaient par hasard à Lima en même temps que nous et nous nous entendîmes directement avec eux. Grâce à cette heureuse circonstance, nous avons pu faire le voyage de la Oroya à Puerto-Bermudez dans les conditions les meilleures, c'est-à-dire avec d'excellentes montures et sans perdre un seul jour.

Nous n'eûmes aussi qu'à nous louer de nos rapports avec le monde officiel de Lima. Le ministre du Fomento, Sr Balta, nous avait recommandés au directeur du personnel, Sr Loredo, qui, pendant plusieurs jours, avec une inlassable patience, télégraphia pour nous à Puerto-Bermudez. Comme le télégraphe de la voie centrale du Pérou est le plus souvent coupé et que, quand les dépêches finissent par arriver, les destinataires ne se donnent généralement pas la peine de répondre, il faut en effet une inlassable patience pour obtenir le moindre renseignement. Mais l'aimable M. Loredo ne s'est jamais montré fatigué de nos visites quotidiennes et nous a toujours reçus avec une grâce parfaite. Je m'en voudrais aussi de ne pas mentionner l'accueil empressé que nous reçûmes à la Société de géographie de Lima dont le Président et l'ex-secrétaire, M. C.-B. Cisneros, mirent à notre disposition les cartes et les documents qu'ils possédaient. Enfin, qu'il me soit permis de remercier Mgr Bavona, délégué

apostolique pour le Pérou, la Bolivie et l'Équateur; sur la recommandation du ministre de France, il nous reçut avec la plus grande bienveillance et voulut bien nous munir d'une lettre d'introduction pour les Pères Franciscains de Puerto-Bermudez, lettre qui nous fut extrêmement utile.

22 *novembre*. — Après avoir été soumis à la formalité de la désinfection des bagages, opération plus gênante que rigoureuse et motivée par la peste qui continue, paraît-il, à sévir au Callao, nous avons pris ce matin, à la gare de Desamparados, le train pour la Oroya.

Le chemin de fer de Lima à la Oroya (ou plus exactement du Callao à la Oroya) a une réputation universelle. C'est en effet — et de beaucoup — le plus élevé du globe. Il part du niveau de la mer pour s'élever jusqu'à 4,750 mètres, altitude à peine inférieure à celle du Mont-Blanc. Cette escalade de la Cordillère a été une œuvre coûteuse et difficile, qui fait assurément honneur aux ingénieurs nord-américains qui l'ont exécutée. Cependant on lui reproche quelquefois d'avoir été entreprise un peu à la légère. On aurait peut-être pu, dit-on, faire passer la ligne par une région plus riche et plus peuplée que la vallée du Rimac. En outre les ingénieurs n'ont pas toujours assez

cherché à contourner les difficultés : ils les ont abordées de front, avec une audace très américaine, mais dispendieuse ; on en aura une idée quand on saura que la ligne ne compte pas moins de 25 ponts ou viaducs et 57 tunnels. Enfin ces travaux d'art, très hardis, n'ont pas la résistance qui serait nécessaire pour un trafic intense (1).

Jusqu'à la station de San-Bartolomé (1,506 mètres), le tracé ne rencontre pas d'obstacles sérieux. La voie s'élève par une pente régulière et continue le long de la rive gauche du Rimac, dans une vallée relativement fertile, riche en champs de canne à sucre. Le contraste est frappant entre l'aspect verdoyant de la contrée que l'on traverse et les parois dénudées des montagnes qui barrent l'horizon. A partir de San-Bartolomé, où la végétation disparait, l'ascension devient beaucoup plus raide. Néanmoins, les difficultés réelles ne commencent qu'après la station

(1) Il faut ajouter que, en conséquence des pentes très fortes de la voie ferrée, la traction y est très coûteuse et, par suite, les tarifs des transports sont très élevés ; ce qui empêche Lima, le centre le plus important du Pérou, de s'approvisionner dans les régions desservies par le chemin de fer. Ainsi tout le blé consommé à Lima arrive, par mer, du Chili ou de la Californie, parce que le blé de l'intérieur y reviendrait plus cher. (Ces remarques sont extraites d'une intéressante conférence sur les voies de communication du Pérou, faite à Lima, en 1902, par le capitaine du génie français Bailly-Maître.)

de Matucana (2,378 mètres). Sur une longueur de 68 kilomètres, le chemin de fer monte de 2,400 mètres. La ligne suit constamment la vallée du Rimac dont elle franchit le cours à plusieurs reprises; elle se déroule en longues spirales, s'accrochant aux flancs de la montagne qu'elle gravit péniblement. Les tunnels succèdent aux tunnels ; la locomotive, tantôt en tête, tantôt en queue, tantôt tirant, tantôt poussant, toujours soufflant, s'arrêtant en certains endroits pour garer son train sur une voie en cul-de-sac et pour le reprendre après avoir viré sur une plaque tournante, fait penser à une fourmi affairée qui s'épuise à transporter un énorme fardeau. En montant toujours, on arrive dans la région du brouillard et du froid. Les lieux habités sont rares. Casapalca (4,140 mètres) cependant est un centre minier de quelque importance. Enfin, après une dernière courbe, la plus longue de toutes, on entre dans le tunnel de la Galera (4,750 mètres), long de 1,173 mètres, où se trouve le point culminant de la ligne. La descente sur l'autre versant de la Cordillère occidentale, jusqu'à la Oroya (3,680 mètres), est facile. La longueur totale de la voie ferrée, du Callao à la Oroya, est de 221 kilomètres.

Tel est le célèbre chemin de fer de la Oroya. S'il présente un réel intérêt au point de vue de la

difficulté vaincue, il ne peut pas, sous le rapport du pittoresque, être comparé aux passages des Alpes et des montagnes Rocheuses. Comme on le sait, le versant occidental des Andes du Pérou est d'une aridité désespérante ; dans sa partie supérieure surtout, la ligne traverse de vrais paysages de désolation. Les belles étendues neigeuses sont inconnues dans cette partie des Andes ; à peine aperçoit-on quelques lambeaux de glacier dans les anfractuosités de la montagne, haute de plus de 5,000 mètres, qui domine la misérable petite station à l'entrée du tunnel de la Galera.

Le voyage est pénible. On part de Lima à 7 heures du matin pour n'arriver à la Oroya qu'à 6 heures du soir. Un arrêt d'une demi-heure à Matucana permet de déjeuner. Les wagons, sensiblement pareils à ceux du *Guayaquil and Quito railway*, sont fort peu confortables. Et surtout, tout le monde souffre peu ou prou du *soroche*.

Le soroche, ou mal des montagnes, dû à la raréfaction de l'air, est une affection très répandue et pourtant mal étudiée. Ses symptômes, plus ou moins violents suivant les individus, consistent en lassitude générale, maux de tête, bourdonnements d'oreilles, difficulté de marcher, parfois même vomissements. Personnellement, je n'ai guère éprouvé qu'une sensation assez désagréable de lourdeur dans les tempes ; mais plusieurs de

nos compagnons de voyage ressentaient de véritables souffrances. Le soroche est bien connu dans toute la région andine et en particulier sur le chemin de fer de la Oroya, où l'on s'élève de près de 4,800 mètres en 9 heures. Aussi n'ai-je pas lu sans étonnement, dans un journal scientifique français qui passe pour sérieux, un article sur un projet de chemin de fer de Chamonix au sommet du Mont-Blanc, où l'auteur affirme hardiment que les voyageurs n'auront rien à craindre du mal des montagnes qui est inconnu sur la ligne de la Oroya, à une altitude à peu près égale. J'engage les lecteurs du journal en question à ne pas trop se fier à cette assurance.

La Oroya est située entre deux chaînes de montagnes, sur le rio Mantaro, qui sort de la grande lagune de Junin pour aller, après avoir décrit une courbe immense, mêler ses eaux à celles de l'Apurimac et former ainsi le rio Ené, une des rivières qui, à leur tour, forment l'Ucayali. C'est un des endroits les plus tristes que je connaisse. Tout contribue à donner une mauvaise impression au nouvel arrivant : la vallée sombre et encaissée où est bâti le village, le ciel toujours gris et brumeux, la pluie froide et pénétrante. A peine arrivés, nous débutons dans nos rapports avec la population par une violente altercation

avec le chef de gare. Ce fonctionnaire refuse de nous délivrer nos bagages sous le prétexte qu'on n'a pas le temps de les reconnaître avant la nuit. Et comme nous protestons :

— D'ailleurs, ajoute-t-il d'un ton péremptoire, c'est le règlement.

Étant d'un naturel curieux, nous demandons à voir cet étrange règlement. Impossible, bien entendu, de nous le montrer. Forts de notre bon droit, nous manifestons l'intention d'enlever nos colis nous-mêmes. Requise par le chef de gare, la troupe, représentée par deux Quichuas à l'air abruti, s'y oppose. Nous tirons d'un côté, les soldats tirent de l'autre, à la grande joie de la marmaille qui a envahi la gare et qui suit avec intérêt les péripéties de la lutte. Soudain, la foule s'écarte pour livrer passage à un gringalet vêtu de vert, armé d'une sorte de bâton de commandement, qui nous aborde avec ces mots solennels :

— Io soy la autoridad. (Je suis l'autorité).

Il paraît que c'est le commissaire ; nous lui expliquons le cas. Sans nous entendre, il nous donne tort. Alors, obligés de recourir aux grands moyens, nous lui remettons une lettre par laquelle le ministre de la guerre nous recommande à ses subordonnés. Le gringalet est visiblement perplexe. Va-t-il se fâcher avec le chef de gare, qui est un personnage important, ou ne

tiendra-t-il pas compte des instructions de son chef? Dans le doute, il prend le parti de disparaître. Les soldats, démoralisés par cette fuite, ne résistent plus que faiblement et nous finissons par charger caisses, sacs et fusils sur le dos des Indiens qui attendaient l'issue du conflit et par les faire emporter triomphalement à l'hôtel, sous les yeux de notre adversaire humilié.

L'hôtel Junin, le seul de la Oroya, n'est pas gai. Les voyageurs, dont beaucoup sont encore sous l'influence du soroche, y mangent de médiocre appétit; après quoi, ils se retirent dans des chambres glaciales pour s'y coucher en compagnie d'une légion de puces. Nous sommes nombreux dans l'établissement : les uns doivent partir pour Tarma et la vallée du Chanchamayo, les autres, et c'est la majorité, pour Cerro de Pasco. Cerro de Pasco est aujourd'hui relié à la Oroya par un chemin de fer; le trajet dure huit heures. D'après ce qu'on nous a dit, ce n'est rien moins qu'un séjour enchanteur. La ville est située à 4,350 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à une altitude où il est pénible de vivre et le climat est encore plus désagréable que celui de la Oroya. Quoiqu'elles aient perdu de leur importance, les mines produisent encore des quantités assez considérables de cuivre et d'argent; elles sont exploitées par des Américains du Nord.

23 *novembre*. — A l'heure convenue, les montures que nous avons louées à Del Giudici sont arrivées de Palca. Nous avons deux chevaux pour nous-mêmes et trois mules de charge. A la Merced, où commence la traversée de la forêt, d'autres bêtes doivent nous attendre. Jusque-là, le chemin est excellent et convient aux chevaux.

En quittant la Oroya, nous nous élevons rapidement. Nous avons en effet à franchir la Cordillère orientale, moins élevée, il est vrai, dans cette région, que l'occidentale. Nous en atteignons bientôt le sommet (4,300 mètres) qui est formé par un plateau nu et absolument uni. Un temps de trot d'une demi-heure nous amène jusqu'à l'autre bord du plateau, puis, après une descente fort raide, nous tombons dans la vallée du torrent qui, grossi de plusieurs tributaires, porte les noms successifs de rio Tarma, rio Palca et enfin rio Chanchamayo. Les aspects de cette haute vallée rappellent ceux du plateau interandin de l'Équateur, aux environs d'Ambato : mêmes cultures de blé et d'orge, mêmes chemins poussiéreux bordés de plantes grasses, aloès ou cactus. La contrée paraît fertile et la température est agréable. Un peu de chaleur ne messied pas après le passage de la Cordillère.

Trente kilomètres seulement séparent la Oroya

de Tarma, où nous arrivons vers une heure de l'après-midi. Tarma, le chef-lieu du département de Junin, est une petite ville relativement propre, assez commerçante, entourée d'une belle végétation ; elle possède un hôtel convenable et un préfet fort aimable. Nous passons la soirée chez ce dernier, Sr Vargas, pour qui nous sommes porteurs de plusieurs lettres d'introduction. Ses deux charmantes filles et un jeune homme, ami de la maison, jouent avec goût de divers instruments. A n'en pas douter, ledit jeune homme joint à ses qualités de musicien celle de marcheur intrépide : il nous raconte en souriant qu'il a fait en *trois jours, à pied,* le trajet de La Merced à Puerto-Yessup. Or, il y a deux cent dix kilomètres entre ces deux points. Pour qui connaît les chemins de la montaña, c'est une prouesse extraordinaire.

24 *novembre.* — Entre Tarma (3,050 mètres) et Palca (2,735 mètres), le chemin que nous suivons descend la vallée au milieu de paysages qui ne diffèrent guère de ceux d'hier. Palca est un gros village où nous nous arrêtons deux heures. Nous y rencontrons un pauvre diable de Yankee qui revient du Pichis dans un état de dénûment complet. Comme beaucoup d'autres, il était parti dans l'espoir de faire fortune, sans

avoir les moindres notions sur le pays. Hâve et décharné, miné par la fièvre qu'il a contractée là-bas, il a du mal à se tenir debout et c'est avec peine qu'on le hisse sur un mulet qui va le conduire à l'hôpital de Tarma. De pareils exemples ne sont pas très encourageants pour ceux qui ont l'intention de coloniser la montaña.

Au-dessous de Palca, le pays change de caractère. La vallée se resserre et le rio s'étrangle entre de hauts escarpements rocheux. Le sentier serpente le long de la muraille à une grande hauteur au-dessus du lit du torrent. Toujours bien entretenu, il est pourtant parfois trop raide et surtout trop étroit; les mules chargées qui se croisent ont du mal à passer.

Après le hameau de Carpapata (2,390 mètres), le chemin, par une rapide descente en zigzags, tombe au fond de la gorge où court le Chanchamayo. Peu à peu, la végétation devient plus riche et la température s'élève. Tout à coup, à un tournant, nous apercevons, en contrebas de la route, une grande construction en bois, entourée de cultures. C'est le tambo de Huacapistana (1,810 mètres), où nous allons passer la nuit. Il est infiniment plus confortable que les établissements similaires de l'Équateur. C'est une bonne chose d'avoir voyagé dans ce dernier pays : tout paraît ensuite luxueux par comparaison.

25 *novembre*. — Sur le versant amazonien des Andes, c'est vers l'altitude de 1,800 mètres que la nature tropicale commence à se révéler dans toute sa beauté. La nuit dernière, à Huacapistana, les lucioles tachetaient la vallée de points lumineux. Ce matin, à peine avons-nous fait quelques pas, que la végétation devient plus puissante et plus touffue; les grandes lianes apparaissent; les oiseaux-mouches et les papillons aux éclatantes couleurs volent çà et là. La gorge se rétrécit de plus en plus pour se transformer en un véritable couloir de verdure où nous pénétrons après avoir franchi le Chanchamayo sur un pont suspendu. Malheureusement, une violente pluie d'orage nous empêche d'admirer comme il l'aurait fallu la beauté du passage. Il est vrai que le temps se rassérène aussi vite qu'il s'était brouillé. Mais nous sommes déjà sortis du défilé. Nous repassons le rio qui s'étale désormais dans une vallée élargie, dont tout le fond est occupé par d'immenses champs de canne à sucre. Traversant encore une fois le Chanchamayo, nous entrons dans l'hacienda *Naranjal* (1,010 mètres) où nous mettons pied à terre.

L'hacienda *Naranjal* et sa voisine *Auvergne* ont été créées par un Français, M. Monier, mort il y a deux ans en laissant tout son domaine à une fille unique qui termine son éducation à

Lima. Nous sommes accueillis avec la plus grande cordialité par M. et Mme Boissière, deux de nos compatriotes qui habitent actuellement l'hacienda. *Naranjal* et *Auvergne* sont deux belles propriétés, presque entièrement consacrées à l'exploitation de la canne. C'est avec cette canne qu'on fabrique l'eau-de-vie de qualité inférieure qui inonde toute la région. Il faut avoir un gosier de *cholo* (1) pour avaler cette *cachaza* qui n'a rien d'un divin nectar.

Après un excellent déjeuner — événement tellement rare dans ce pays qu'on n'oublie jamais de le signaler — nous continuons notre route. Toute cette partie de la vallée du Chanchamayo, large, ouverte, riante, bordée de collines boisées, donne une impression de prospérité plus apparente que réelle. La baisse subite des cafés a en effet atteint, il y a quelques années, presque tous les propriétaires de *chacras* (2), qui s'adonnaient surtout à la culture de ce produit. La région, très saine, est naturellement riche et presque toutes les cultures tropicales pourraient y prospérer ; par malheur les débouchés manquent, les communications étant par trop insuffisantes. Dans son état actuel, la voie du Pichis ne peut

(1) Métis de blanc et d'Indien.
(2) Petite exploitation agricole.

être, comme on le verra plus loin, d'aucune utilité pratique pour l'écoulement des produits du Chanchamayo.

Après avoir dépassé le village de San-Ramón (820 mètres) et franchi le rio Tulumayo, tributaire de droite, qui vient des montagnes voisines de Jauja, nous passons définitivement, par un pont suspendu magnifique, mais fort élastique, sur la rive gauche du Chanchamayo, devenu à cet endroit une puissante rivière. Il est encore de bonne heure quand nous arrivons à La Merced, qui est une des étapes importantes de notre voyage, puisque nous devons y changer de montures et d'arriero.

La Merced (790 mètres) est la sentinelle avancée de la civilisation vers la montaña péruvienne. Le village, bien situé au-dessus de la rive gauche du Chanchamayo, consiste en une longue rue où s'ouvrent plusieurs magasins. Trois d'entre eux, dont deux appartiennent à des Italiens et l'autre à un Chinois, sont bien approvisionnés. C'est là que nous faisons nos derniers achats : pétrole, aguardiente (cachaza), riz, biscuit, sel, poudre et plomb, verroterie et coca, ces derniers articles pour les Indiens. Nous n'ignorons pas, en effet, que nous allons être obligés de vivre sur nos propres ressources pendant un temps indéterminé : les tambos du chemin du Pichis ne doivent pas

être abondamment fournis et nous savons par Villalta que les vivres sont très rares à Puerto-Bermudez, où aucun vapeur n'est remonté depuis plusieurs mois. Or, un séjour à Puerto-Bermudez est dans l'ordre des choses possibles.

Jusqu'ici nous n'avons guère à nous plaindre de nos installations. L'hôtel Macarroni, à La Merced, est propre, et son propriétaire, Arturo Roel, est soigneux et complaisant. Ce Roel est Péruvien; le fait mérite d'être noté dans un pays où les meilleures auberges sont tenues par des étrangers.

26 *novembre*. — Notre nouvel arriero, Vargas, étant arrivé ce matin avec les animaux de rechange, consistant en huit mules, nous prenons nos dispositions de départ. Nous choisissons deux mules pour nous-mêmes et notre bagage est réparti sur le dos de quatre autres. Les deux dernières, qui voyagent pour le compte de Villalta et que nous avons accepté d'emmener avec nous, transportent une certaine quantité de riz et de sucre pour assurer le ravitaillement du commissariat de Puerto-Bermudez, opération très urgente, paraît-il. Del Giudici nous a loué chaque bête, pour le trajet complet de La Oroya à Puerto-Bermudez, à raison de 60 soles (150 francs). Ce prix, évidemment élevé, n'est pas exagéré si l'on

pense que les mules ont à faire un trajet des plus pénibles, d'une durée incertaine, avec une nourriture médiocre et insuffisante, et qu'elles meurent souvent en chemin, soit d'épuisement, soit par accident. Il a été stipulé, il est vrai, que les nôtres ne devront pas porter un poids supérieur à 6 arrobas (69 kilogrammes environ). Mais, quoiqu'elles aient été un peu plus lourdement chargées que ne le prévoyaient les conditions du contrat, elles se sont toujours vaillamment acquittées de leur rude tâche.

Nous partons vers midi et le chemin s'enfonce immédiatement dans la forêt en suivant toujours la rive gauche du Chanchamayo. Tantôt il reste presque au niveau du rio, tantôt il s'élève à une assez grande hauteur en offrant de splendides échappées. Le ciel, couvert dans la matinée, s'est dégagé; la magnifique rivière au flot clair et rapide court au-dessous de nous au milieu de la masse sombre des bois. Nous avançons lentement, presque à regret, en admirant les effets de lumière et d'ombre à travers le feuillage. Notre étape d'aujourd'hui est courte. Encore un beau pont suspendu sur le large rio Colorado, affluent du Chanchamayo; puis, franchissant une croupe peu élevée, nous passons dans la vallée du Paucartambo. C'est l'union de ces deux rivières — Paucartambo et Chanchamayo — qui forme le Péréné.

Pueblo-Pardo, où nous devons passer la nuit, se trouve sur la rive droite du Paucartambo, un peu en amont du confluent.

En espagnol, le mot *pueblo* signifie village. Mais en fait, les *pueblos*, de même que les *puertos* de la montaña, se réduisent, soit à deux ou trois huttes, soit à une seule, soit même à un ancien abri abandonné. Une cabane de médiocre apparence qui sert de tambo aux voyageurs : voila Pueblo-Pardo. En face de nous, sur l'autre bord du rio, on aperçoit les premières haciendas de la *Peruvian Corporation*, dont le domaine s'étend vers l'est sur la rive gauche du Péréné. Cette association de colons européens, au capital anglais, qui date de 1889, traverse actuellement une période peu prospère, en raison de la crise des cafés.

Nous débridons nos bêtes sous l'œil indifférent de l'habitant de Pueblo-Pardo. Assis sur un banc devant sa porte, il gesticule et marmotte des paroles inintelligibles, en s'adressant à un personnage imaginaire. En prêtant l'oreille, nous avons la surprise de démêler des mots français dans son baragouin. Vérification faite, notre hôte est bien un compatriote, mais je doute fort qu'il contribue beaucoup au bon renom de la France à l'étranger. Par quelle succession de hasards le citoyen Roussel, ancien pompier de la ville de

Paris, a-t-il échoué sur la rive du Paucartambo? Nous n'avons pas pu pénétrer ce mystère. Ce n'est pas que ledit Roussel, durant les quelques heures que nous avons eu l'avantage de passer en sa compagnie, se soit privé de nous fournir des détails sur sa carrière agitée; mais l'état d'ébriété avancée dans lequel il se trouvait embarrassait considérablement sa langue et l'empêchait d'être la fidèle interprète de sa pensée. En termes plus simples, Roussel est un vieil ivrogne. Il mélange, dans une salade incroyable, ses souvenirs de théâtre à Paris, un voyage aux Indes néerlandaises et ses aventures dans l'armée péruvienne. Sur ce dernier chapitre, il s'attendrit et nous confie que, s'il eût persévéré dans l'état militaire, il serait sans doute général à l'heure actuelle. Pourquoi pas? Tout est possible, dans cet ordre d'idées, en Amérique du Sud.

Si cuirassés que nous soyions, nous ne pouvons nous défendre d'un haut-le-cœur en présence de l'immonde réduit où l'ancien pompier a l'intention de nous faire coucher. Il pullule littéralement d'énormes cancrelats. Faute d'un meilleur abri, nous installons nos lits de camp dans la basse-cour; par bonheur, le temps se maintient au beau pendant toute la nuit. Auparavant, nous avions pu faire un dîner convenable : la chola avec laquelle vit Roussel est assez bonne cuisinière.

Quant à lui, parmi ses nombreux métiers, il a appris celui de boulanger et, comme le pain va devenir une denrée inconnue dans les régions où nous pénétrons, nous en chargeons dans nos bagages la plus grande quantité possible.

27 *novembre*. — Trois ponts faisaient autrefois communiquer les deux rives du Paucartambo entre San-Luis de Shuaro et le confluent; mais, en janvier 1903, une même crue les a emportés tous les trois. Seul, le pont inférieur, qui appartenait à la *Peruvian Corporation,* a été rétabli sur un emplacement un peu différent de l'ancien. Cet accident a modifié l'itinéraire des voyageurs de la « voie centrale », qui, jusqu'à nouvel ordre, ne passe plus par San-Luis.

Nous continuons à avancer à travers la forêt. Il devient d'ailleurs superflu de le répéter; jusqu'à Iquitos en effet, ou, pour mieux dire, jusqu'à Pará, par voie de terre ou par voie d'eau, nous n'allons plus quitter la forêt.

Au moment où nous nous engageons sur le pont du Paucartambo, nous apercevons, pour la première fois, sur l'autre rive, une troupe d'Indiens Campas, si pittoresquement groupés qu'on croirait qu'ils ont été placés là pour cadrer avec le paysage, comme les gardiens naturels de la montaña où nous pénétrons. Leurs figures bario-

lées, la haute plume d'oiseau qu'ils fixent derrière leur tête au moyen d'un bandeau qui leur comprime le front, leurs cheveux tombant sur leurs épaules, leurs robes ou *cushmas* d'un rouge brun, leurs grands arcs et leurs flèches, tout leur donne l'aspect des sauvages tels qu'on se les représente à la lecture des romans d'aventures. Ils nous regardent un instant, puis quand nous approchons, ils disparaissent sans bruit.

Notre chemin s'élève pendant quelque temps le long de la rive gauche du rio, et ensuite redescend. Un moment, nous aperçevons en face de nous le village de San-Luis de Shuaro (860 mètres), puis, quittant la vallée du Paucartambo, nous commençons une longue montée à travers les bois, dans une petite vallée tributaire. Rien de ce qu'on a vu dans d'autres pays tropicaux ne peut donner une idée des aspects de la montaña. C'est une sensation unique, presque enivrante, de s'enfoncer ainsi dans la grande forêt vierge, sombre et silencieuse. La végétation est d'une puissance inouïe. De l'inextricable réseau des plantes basses qui couvrent le sol s'élancent d'un seul jet des arbres géants, que leur tronc droit et lissse ferait prendre pour des colonnes si, arrivés à une hauteur prodigieuse, ils ne s'épanouissaient en bouquets immenses. Entre les sommets de ces colosses courent de longues lianes qui se tordent et s'en-

trelacent capricieusement autour des branches ou qui tombent jusqu'à terre avec une rigidité de fil à plomb. Par endroits, des arbustes au feuillage rouge vif brillent comme des taches de sang sur le fond sombre des bois. Pas de fleurs, peu d'oiseaux. D'énormes papillons aux ailes bleues, de l'espèce dite *morphos*, voltigent autour de nous. Peu à peu la richesse et le calme solennel de la nature détendent les nerfs, agissent sur l'âme et la pénètrent d'une sorte de quiétude religieuse. Ces heures sont inoubliables et rien ne saurait rendre leur charme sans mélange. Plus tard, même quand on est bien loin, leur souvenir revient à la mémoire comme un parfum discret, suave et pénétrant.

La température est fort agréable. Pendant plusieurs jours, nous allons en effet nous maintenir entre 1,200 et 1,600 mètres, c'est-à-dire aux altitudes qui conviennent le mieux aux Européens dans les contrées tropicales. Dans cette partie de la montaña, quoiqu'on ne soit pas à l'abri de la fièvre des forêts, le climat est en somme salubre, surtout si on le compare à celui de la région du Pichis.

Cependant nous parvenons au haut de notre montée et, après quelques kilomètres en terrain plat, nous descendons dans la vallée du petit rio Llapaz, qui a donné son nom à un tambo où nous nous arrêtons pour la nuit.

Le tambo Llapaz, situé dans un joli vallon dominé de toutes parts par des hauteurs boisées, est, à tous égards, le meilleur du chemin du Pichis. Il est habité par deux Italiens, signor Buffi et sa femme, qui ont su tirer un excellent parti des ressources naturelles dont ils disposaient. Tous deux nous accueillent de leur mieux et, grâce à la basse-cour bien fournie, nous faisons un excellent dîner. Nous avons éprouvé un véritable plaisir à passer quelques heures avec ces braves gens, simples, modestes et pleins de discrétion. C'est qu'à la vérité ces qualités ne sont pas précisément communes parmi les populations sud-américaines et qu'on est agréablement surpris de les trouver si développées chez un *tambero* (1) de la montaña. Buffi, qui connaît admirablement le chemin, à la construction duquel il a travaillé, nous met en garde contre l'illusion de croire que toutes ses parties sont en aussi bon état que celle que nous avons déjà parcourue. Nous passons une bonne nuit dans des draps d'une propreté parfaite. Bien des jours vont s'écouler avant que nous puissions en dire autant.

28 *novembre*. — Ce matin, l'encolure de nos mules est sillonnée de longues traînées de sang. Elles ont été sucées par les vampires, grandes

(1) Propriétaire d'un tambo.

chauve-souris très abondantes dans ces parages; mais, quoiqu'elles aient perdu une forte quantité de sang, elles ne semblent pas affaiblies. Le vampire s'attaque également à l'homme. C'est un animal peu sympathique, mais fort adroit, qui joue l'office de punkah vivant. L'agréable fraîcheur provoquée par le battement de ses ailes plonge le dormeur dans un état de torpeur délicieuse et si profonde qu'il n'est réveillé ni par la piqûre ni par la saignée. Toutefois, comme ces saignées, si habilement qu'elles puissent être pratiquées, ne sont pas sans inconvénient pour la santé, on a pris soin de barrer les fenêtres et les portes des tambos par un grillage très serré pour se protéger des vampires. Lorsqu'on couche en plein air, l'indispensable moustiquaire suffit à préserver de leurs morsures.

En quittant Llapaz, le sentier s'élève rapidement et les arbres deviennent, si c'est possible, plus beaux encore. Ce serait une erreur de croire qu'à un accroissement de l'altitude correspond une diminution de la puissance de la végétation. Dans la montaña, c'est plutôt le contraire qui se produit. Il est certain, par exemple, que les forêts des bords de l'Ucayali, de l'Amazone et des grandes rivières de plaine en général, sont beaucoup moins belles que celles qui couvrent les pentes inférieures des Andes.

C'est depuis hier que nous sommes engagés dans le chemin du Pichis proprement dit. Il ne commence en effet qu'à San-Luis de Shuaro. Mais le tracé que nous suivons diffère sensiblement du tracé primitif, exécuté en 1892-1893 sous la direction de l'ingénieur Capelo. L'ancien chemin avait l'inconvénient d'être très accidenté; en quittant la vallée du Paucartambo, il passait successivement aux altitudes de 1,570 mètres (passe de San Gabriel), 750 mètres (rio Eneñas), 1,680 mètres (passe de San Tomas), 690 mètres (rio Ubiriqui), 1,450 mètres (passe de San Carlos), pour descendre enfin sur l'Asupizú. Le chemin actuel, œuvre de l'ingénieur Graña, est plus long d'environ 30 kilomètres; il s'élève par une pente plus douce, franchit le rio Eneñas tout près de sa source et longe ensuite d'aussi près que possible, soit sur un versant, soit sur l'autre, la ligne de faîte des collines appelées Cerros de la Sal. A la passe de San Carlos, il rejoint le chemin Capelo. Une bonne carte du pays reste encore à faire et il est très difficile de déterminer le point précis où l'on se trouve, dans cette région montueuse, coupée de nombreuses petites vallées et uniformément recouverte d'un immense manteau boisé.

Après avoir monté lentement pendant trois heures, nous arrivons au tambo La Salud (La Santé). Peut-être le nom est-il trompeur : nous

Page 184.

VOIE CENTRALE DU PÉROU

venons en effet de rencontrer, étendu sous un misérable abri de branchages, un pauvre Indien qui grelotte la fièvre. Nous lui avons donné un peu de quinine et nous avons passé, salués d'un : *Dios se lo pagará, señores!* (1). C'est le seul service qu'on puisse rendre.

Du tambo La Salud, qui est situé sur une *cumbre*, c'est-à-dire sur un des points les plus élevés du chemin, nous dominons un véritable océan de forêts. Ces immenses étendues sombres, frémissant sous le souffle du vent, qui se soulèvent et se creusent en ondulations successives, font penser à la mer agitée par une longue houle et, comme la mer, elles donnent à l'âme la poignante sensation de l'infini.

Nous reprenons notre marche pour descendre jusqu'au Rio Eneñas. Il a plu récemment : le sol devient glissant, plus mou, puis boueux. Nos bêtes commencent à peiner; par endroits, elles enfoncent jusqu'au genou. Rien de bien grave encore, mais c'est un avertissement. Aussi bien le beau temps, à cette époque de l'année, dans la montaña, est-il une chose anormale et nous nous attendons à la pluie d'un moment à l'autre. Les difficultés du voyage augmenteront alors; nous en avons aujourd'hui un léger aperçu.

(1) « Dieu vous le rendra, messieurs! »

Le rio Eneñas, comme le rio Llapaz, n'est qu'un faible ruisseau au point où nous le joignons. Sur ses bords, dans un site ravissant, on a défriché la forêt et construit quelques huttes, dont l'une sert de tambo. Un peu plus haut s'élève un poste télégraphique, entouré de fleurs, dont l'aspect rappelle un peu celui d'un châlet normand. Rien n'est simple comme d'avoir une maison, dans ce pays : il suffit d'étendre la main pour trouver des matériaux. Des « palos » ou pieux, accolés les uns aux autres, forment les murs; et le toit est fait avec des feuilles séchées. Le tout constitue un abri frais et relativement sec, en ce sens que les pluies les plus violentes n'y pénètrent pas.

Tous les tamberos ne ressemblent pas au signor Buffi ; celui d'Eneñas est trop amateur de cachaza pour pouvoir consacrer beaucoup de temps aux soins de la culture ou de la basse-cour. Aussi la nourriture s'en ressent-elle ; le riz est la base de la cuisine et la viande fait complètement défaut. Le service est fait par deux Indiens Campas. Quant au télégraphiste, qui nous reçoit avec empressement (1), il n'a pour toute société qu'un gros singe à tête rouge.

(1) Nous avons toujours été parfaitement accueillis par tous les fonctionnaires que nous avons rencontrés sur le chemin du Pichis ; et nous avons appris que M. Loredo, directeur au ministère du Fomento, avait averti ses subordonnés

Quand les nuits des tropiques sont belles, il est certain qu'elles dépassent en splendeur tout ce qu'on peut imaginer. Cette soirée est merveilleuse : le ciel est constellé d'étoiles et la lune verse à longs flots sur la terre les rayons de sa douce lumière; de tous côtés, les grands bois noirs et mystérieux nous entourent. Une paix profonde règne dans la nature; on se sent loin de tout, et cependant près de Dieu.

29 *novembre*. — Le sentier monte, au départ d'Eneñas, et ne tarde pas à devenir franchement mauvais. Les mules enfoncent, se dégagent avec peine, hésitent, cherchent leur passage, et enfoncent de nouveau. Nous n'avançons qu'avec une extrême lenteur (à peine 4 kilomètres à l'heure) et les bêtes de charge vont moins vite encore que leurs compagnes. L'arriero qui les mène est un brave garçon qui ne se plaint jamais, mais il est seul et il a vraiment du mal à suffire à sa tâche. Nous suivons le versant sud des Cerros de la Sal et, à chaque tournant, nous découvrons des vues immenses. Au bout de deux heures environ, nous commençons à descendre en pente douce (il y a là quelques kilomètres de chemin

de notre passage, en leur prescrivant de se mettre à notre disposition. Nous lui en exprimons toute notre reconnaissance.

neuf et bien empierré), puis nous remontons légèrement, en passant sur le versant nord des Cerros (et en même temps le chemin redevient très mauvais), jusqu'au tambo kilomètre 71.

Quoi qu'on en puisse penser, cette marche à travers les bois n'a rien de monotone. Les diversités d'aspect sont infinies dans la montaña.

Aujourd'hui est le jour des palmiers; nous en rencontrons toutes les variétés possibles. Les uns, qui ont des branches basses et de grandes feuilles qui se détachent du tronc lui-même, sont relativement peu élevés; d'autres, au contraire, lancent à une grande hauteur leur frondaison majestueuse. Les fougères aussi sont superbes; quelques-unes atteignent les dimensions d'un grand arbre. Mais le roi de la forêt est peut-être le cèdre; nous en avons mesuré un au hasard : il comptait douze mètres de circonférence à la base.

Le tambo kilomètre 71, d'où l'on domine un panorama de forêts très étendu, est pauvrement approvisionné. Comme nous y sommes arrivés de bonne heure, nous y faisons deux repas, dont le menu est identique : soupe au riz, riz et maïs, riz et haricots, riz et œufs. Il est bon d'aimer le riz quand on voyage dans la montaña. Les tamberos reçoivent 50 soles (125 francs) par mois du gouvernement péruvien et sont obligés de fournir, à un prix déterminé et qui augmente à mesure

qu'on s'enfonce dans la montaña, le logement des voyageurs, leur nourriture et celle de leurs bêtes. Mais comme les approvisionnements sont rares et irréguliers, surtout pendant la saison des pluies, on est souvent obligé de se contenter de peu.

L'après-midi, nous allons à la chasse avec le fils du tambero, un garçon de quatorze à quinze ans très dégourdi; en quoi il ne ressemble pas à son père. Aller à la chasse est une manière de parler : en fait, nous nous promenons, le fusil en bandoulière, sans avoir l'occasion de tirer un seul coup de feu. La montaña ne saurait passer pour le paradis des chasseurs; il y a peu de gibier dans ces bois humides et sombres, où manquent l'air et la lumière. On rencontre cependant des *chanchos*, sorte de cochons sauvages dont la chair n'est guère bonne à manger. Le tapir (connu, dans la région, sous le nom de *gran bestia* ou *chancha-vaca*) fréquente aussi la forêt; mais cet animal, le plus grand mammifère de l'Amérique du Sud, vit sur le bord des rivières dans des fourrés tellement impénétrables qu'il est presque impossible de l'approcher. La seule bête féroce est le jaguar ou *onza*, que les gens du pays appellent tigre. Beaucoup plus petit que le tigre, il est plus agile et presque aussi dangereux.

Nous rentrons au tambo. Le ciel s'est chargé et, de tous les côtés, des orages grondent dans le

lointain. Des éclairs sillonnent les nuages ; le spectacle est grandiose et triste. Au moment où le jour disparaît, une pluie violente commence à tomber, qui dure toute la nuit. La chambre des voyageurs étant peu ragoûtante, nous installons nos lits de camp sous l'auvent, nous nous enveloppons de notre mieux dans nos couvertures et nous nous endormons au bruit de la rafale et du tonnerre.

30 *novembre.* — Quand une personne voyageant dans la montaña arrive dans un lieu habité, la première question qu'on lui pose est celle-ci : *Cómo está el camino?* (dans quel état est le chemin ?); et la réponse est invariablement : *Muy malo* (très mauvais). Alors une conversation s'engage, où reviennent sans cesse les mêmes mots : *aguacero* (averse) (1), *barro* (boue), *derrumbe* (éboulement), etc., etc. Et, en effet, depuis le moment où nous avons quitté le tambo kil. 71 jusqu'à notre arrivé à Puerto-Yessup, nous ne sommes guère sortis des averses, de la boue et des éboulements.

La pluie a pourtant cessé ce matin, peu avant notre départ, mais le chemin, mauvais en tout

(1) Dans les pays tropicaux, l'aguacero dure parfois vingt-quatre heures, ou plus.

Page 190.

VOIE CENTRALE DU PÉROU

temps, a été rendu affreux par l'orage de la nuit. Il suit toujours à mi-côte le flanc des hauteurs et nous ne pouvons nous empêcher de regarder avec un peu d'inquiétude certains arbres énormes qui sont au-dessus de nos têtes et dont les racines ont été presque mises à nu par les torrents d'eau qui ont dévalé le long de la pente. Plusieurs ont été brisés, mais, par bonheur, aucun n'est tombé en travers du sentier. Le fil du télégraphe, qui court tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de nous, qui s'accroche aux lianes ou qui traîne à terre, si bien que les mules sont, à plusieurs reprises, obligées de l'enjamber, a-t-il résisté sur tout son parcours aux coups de la tempête? C'est peu probable. Pendant la saison des pluies, les communications télégraphiques sont très fréquemment interrompues; et quand on a vu les aspects de la forêt pendant ou après l'orage, on s'étonne qu'elles ne le soient pas d'une façon constante.

Après deux heures d'une marche très lente, nous sommes arrêtés par un éboulement. Le talus supérieur s'est effondré sur le chemin. Cependant, avec des précautions, et nos mules enfonçant jusqu'au ventre, nous passons. Mais les bêtes de charge auront sans doute plus de peine. Aussi nous arrêtons-nous pour commencer à déblayer le passage. Pendant une heure, nous travaillons dans une boue épaisse et rougeâtre, en surveillant

du coin de l'œil de grosses pierres qui menacent de rouler sur nos têtes. Enfin la caravane arrive et, grâce aux efferts de notre arriero et du *muchacho* (1) du tambo kil. 71 qui a demandé à nous suivre comme volontaire, le mal est assez vite réparé et toutes les mules franchissent le mauvais pas sans encombre.

La suite de la route est sensiblement moins mauvaise. Nous contournons, en nous maintenant toujours à peu près à la même altitude, une sorte d'immense cuve boisée, de l'autre côté de laquelle nous apercevons, bien longtemps avant d'y parvenir, le tambo kil. 93, notre prochaine étape. Quand on voit un de ces défrichements microscopiques au milieu de cette mer d'arbres, on ne peut se défendre de penser qu'il faudra de longues années, des siècles peut-être, avant que les territoires de la montaña soient mis en valeur.

Le tambo kil. 93, où nous arrivons au milieu de l'après-midi sans avoir déjeuné, porte aussi le nom ambitieux de tambo del Porvenir (avenir). Je ne veux pas préjuger de ce qu'il sera plus tard, mais, à l'heure actuelle, ce n'est qu'une misérable hutte. Il y fait humide et presque froid. Quelques Campas, armés de mauvais fusils de

(1) Jeune garçon.

traite, viennent fureter autour de nos bagages. Mais on peut les laisser approcher sans méfiance. Ces Indiens, qui ont d'autres défauts, ne sont pas voleurs.

On divise les Campas en deux groupes : les *mansos* (domestiqués), qui vivent dans les forêts arrosées par le Péréné, le Pichis et leurs affluents, et les *bravos* (sauvages), qui habitent le vaste territoire, connu sous le nom de Gran Pajonal, qui s'étend entre le Pichis et l'Ucayali. Les Campas *mansos*, les seuls auxquels nous ayons eu affaire, se réunissent par petits groupes d'habitations où l'on accède par des sentes qu'il est presque impossible de découvrir si l'on n'est pas guidé par un indigène. Ils vivent au jour le jour de leur chasse et du produit de leurs petites cultures de *yuca* (1). Ce sont des gens fort inoffensifs qui, pour des raisons malheureusement trop faciles à expliquer, fuient la société des blancs plutôt qu'ils ne la recherchent. Ils n'ont aucune idée d'organisation et, quoique certains d'entre eux soient baptisés, leur religion se borne à des pratiques superstitieuses. En somme, si je ne craignais de soulever la réprobation des bons apôtres de la fraternité des peuples, j'avouerais que les Campas, comme

(1) Sorte de pomme de terre dont la chair, blanche et filandreuse, ressemble un peu à celle du navet.

d'ailleurs les autres Indiens de l'Amérique du Sud, m'ont toujours fait l'effet d'une race un peu inférieure.

Nous faisons au tambo kil. 93 un dîner plus copieux que nous n'aurions pu le supposer : on nous sert de la viande!

1er *décembre.* — La pluie, qui a repris hier dans la soirée et qui a duré toute la nuit, tombe encore à torrents ce matin. Mais, si nous attendons que le temps redevienne beau, nous risquons fort de ne jamais arriver à destination. Aussi nous mettons-nous en route sans plus tarder.

A peu de distance du tambo kil. 93, et comme nous rejoignions les mules de charge qui, aujourd'hui, étaient parties les premières, nous apercevons à quelques pas devant nous un groupe pitoyable : le courrier de Puerto-Bermudez et l'animal qui le complète (1). L'homme, maigre et

(1) Le service de la poste entre Lima et Puerto-Bermudez est hebdomadaire et assuré de la façon suivante : le courrier part de Lima par le chemin de fer de la Oroya chaque vendredi, arrive à la Merced le surlendemain dimanche, et à Puerto-Yessup le dimanche suivant ; de là un canot l'emporte immédiatement à Puerto-Bermudez. La durée du trajet de Lima à Puerto-Bermudez est donc de dix jours. Bien entendu, la route, entre La Merced et Puerto-Yessup, est sectionnée, et des relais sont établis.

C'est ainsi que les choses se passent en théorie, et quelquefois en pratique pendant la saison sèche. Il n'en est pas

grelottant, vêtu de haillons, se traîne péniblement derrière son cheval, une véritable bête de l'Apocalypse, qui porte les deux sacs de lettres. Au moment où nous le dépassons, l'animal bute et tombe. Son maître fait de vains efforts pour le relever, puis nous implore en larmoyant. Grâce à l'aide de notre arriero. il arrive à remettre sa bête sur pied.

Notre étape d'aujourd'hui étant assez longue, nous filons de l'avant aussi vite que l'état du terrain le permet. Mais, au bout d'une heure, sur une partie du chemin taillée à flanc de coteau, nous rencontrons un éboulement. Il est peu considérable, à la vérité, et mon frère, qui marche devant, ayant tâté le sol avec son stick, le croit suffisamment ferme et pousse sa bête. Elle grimpe sur le tas de terre, mais, en redescendant de l'autre côté, elle enfonce jusqu'au ventre dans une partie meuble qui cède et qui l'entraîne avec elle. D'un effort désespéré, l'animal réussit pourtant à se dégager et à franchir le pas. Voyant la scène, je mets pied à terre et je pousse ma mule devant moi. Elle glisse à son tour et, moins

de même pendant la saison des pluies, où les retards sont souvent considérables. Il conviendrait, en tout cas, pour les réduire au minimum compatible avec l'état du chemin, de n'employer, à ce service, que des hommes et des bêtes vigoureux.

adroite que sa compagne, elle roule dans le ravin. Un moment, nous la croyons perdue. Mais la chance veut qu'à une dizaine de mètres au-dessous du chemin, elle rencontre un palier couvert d'une couche épaisse de boue, où elle reste abattue, noyée presque jusqu'au garrot.

La situation n'en est pas moins embarrassante. Péniblement, nous descendons dans le ravin et, prenant un véritable bain de boue, nous essayons d'opérer le sauvetage. Après une demi-heure d'efforts, nous réussissons à mettre la bête sur pied. Mais impossible de la faire remonter jusqu'au chemin, sur cette pente très raide et couverte d'un inextricable fouillis de branches et de lianes. Sur ces entrefaites, arrivent les mules de charge avec les deux arrieros, suivis du courrier. Vargas, qui ne doute de rien, déclare qu'en un instant il va arranger les choses. Il dégringole à son tour dans le ravin, pousse vigoureusement la mule et... la rejette dans la boue.

Par bonheur, nos hommes sont munis d'un *machete* (1), instrument indispensable dans la montaña. A l'aide de ce machete, ils taillent un sentier dans le fourré. Réunissant nos efforts, nous finissons par dégager la bête et la relever encore une fois. Voyant une issue, elle s'y jette et

(1) Sorte de coutelas.

TAMBO KIL. 110

TAMBO KIL. 110

remonte enfin sur le chemin. Puis on pratique un passage dans l'éboulement et les mules de charge franchissent sans encombre l'endroit dangereux.

Cependant le courrier avait contemplé toutes ces péripéties d'un air ahuri et sans songer à nous prêter la moindre assistance. Il ne devait pas tarder à être puni de son indifférence. Son cheval essaye de suivre nos bêtes, mais il prend peur, s'engage maladroitement dans la partie meuble de l'éboulement et s'y enlize, après avoir failli à son tour rouler dans le ravin. Nouveau sauvetage, encore une fois couronné de succès, grâce aux arrieros. S'il avait été seul, je ne sais trop comment le courrier s'en serait tiré. Enfin nous poursuivons notre route en le laissant en arrière.

Tous ces incidents nous ont beaucoup retardés. Il est midi et nous sommes encore bien loin de la pampa San-Nicolas. Par bonheur, au kil. 110 du chemin, nous rencontrons un tambo abandonné. Comme nous sommes trempés et couverts de boue de la tête aux pieds, nous nous y arrêtons avec plaisir. Nous délibérons même un moment pour savoir si nous y passerons la nuit; mais, comme la pluie cesse enfin, nous nous décidons à repartir.

Quoique le chemin soit moins mauvais que dans la matinée, nous n'avançons qu'avec une extrême prudence et, à plusieurs reprises, nous sommes obligés de mettre pied à terre pour aider

nos mules à franchir de petits éboulements. Au bout de quelques kilomètres, nous parvenons à la passe de San-Carlos (1,450 mètres), où le tracé Graña se confond avec l'ancien tracé Capelo. Désormais nous allons descendre continuellement.

A cinq heures du soir, nous arrivons enfin au tambo San-Nicolas (1,100 mètres). Il était temps. Depuis une heure, nous avons été repris par un nouvel et violent aguacero et nous sommes mouillés jusqu'aux os. Le tambo San-Nicolas est situé dans une clairière assez étendue, la Pampa del hambre (de la faim), ainsi nommée parce qu'une des expéditions qui parcoururent le pays pour déterminer le tracé du chemin y souffrit de la faim. Grâce à Dieu, les choses ont changé : le tambo n'est pas mal approvisionné et nous y trouvons un dîner très convenable. C'est d'autant plus heureux que nous avons dû nous passer à peu près de déjeuner.

San-Nicolas est un point assez important; plusieurs cabanes y sont groupées. Il y a un poste télégraphique et nous nous en servons pour demander par dépêche à Puerto-Bermudez qu'on nous envoie dans trois jours un canot à Puerto-Yessup pour nous permettre de descendre le Pichis. L'employé du télégraphe remplit aussi les fonctions de maître d'école. Voici quels sont les cours qu'il professe aux gamins de la montaña :

grammaire, arithmétique, histoire sainte, morale et urbanité, télégraphie. On a vu des programmes d'études plus mal compris.

A huit heures du soir, nos mules de charge ne sont pas encore arrivées. Un peu inquiets, nous allons au-devant d'elles par une nuit noire et sous une pluie battante. Les grands arbres de la forêt, sous la lueur de notre lanterne, projettent des ombres fantastiques. Nous marchons quelque temps; enfin le tintement familier des clochettes nous apprend que la caravane arrive et, une demi-heure plus tard, nous sommes tous réunis au tambo.

2 *décembre*. — O surprise! le soleil brille ce matin de son plus vif éclat. Le ciel est radieux et l'atmosphère d'une fraîcheur délicieuse. Nous profitons de ces heureuses circonstances pour décamper le plus tôt possible. Le chemin descend rapidement et gagne la vallée d'un petit torrent, affluent de l'Asupizú, qu'il suit sur sa rive gauche. Il est taillé dans une pente très raide et ne laisse que bien juste le passage nécessaire à un cavalier. Au bout de vingt minutes, un obstacle imprévu nous arrête: le talus supérieur s'est éboulé et a emporté la moitié du chemin. Impossible de songer à passer; impossible aussi de déblayer sans outils. Nous commençons à nous faire à ces incidents de route

et nous remontons mélancoliquement à San-Nicolas pour nous munir de bêches et de pioches. Mais le métier de terrassier est pénible dans la forêt vierge et sous la chaleur humide des tropiques. Cependant, grâce à Vargas, qui est décidément un gaillard adroit et énergique, un passage suffisant est pratiqué en peu de temps.

Je crois que c'est surtout après un violent orage qu'il faut admirer la forêt dans toute sa beauté. Il semble qu'on assiste à un réveil ; on est pénétré d'une impression de pureté et de fraîcheur. L'air est limpide et parfumé et un ciel d'un bleu tendre apparaît à travers le feuillage tout perlé de gouttes de pluie. De tous côtés, de clairs ruisseaux bondissent et, à chaque instant, nos bêtes entrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les beaux papillons aux ailes éclatantes recommencent à voltiger. On dirait que la nature, sortie d'une période de deuil et de tristesse, s'efforce de déployer à nouveau tous ses charmes.

Le trajet s'achève sans incidents. C'est une chance, car en certains endroits le chemin est si étroit qu'il suffirait du moindre éboulement pour l'emporter tout à fait.

Vers une heure de l'après-midi, nous débouchons sur la rive droite de l'Asupizú. Pendant la saison sèche, c'est une faible rivière, facile à traverser à gué. Mais aujourd'hui nous avons devant

Page 200.

PASSAGE DU RIO ASUPIZÚ

ous un torrent puissant, au flot jaune et rapide. On le franchissait autrefois sur un pont qui, emporté par une crue, n'a jamais été rétabli. Actuellement, le seul moyen de passage est une *balsa* (radeau). Elle est amarrée à la rive où nous sommes, mais le tambero, qui sert en même temps de passeur, habite de l'autre côté. Nous tirons un coup de fusil pour appeler son attention. Au bout de quelques instants, il apparaît, se débarrasse de ses vêtements et se jette dans la rivière qu'il traverse à la nage malgré la violence du courant. En même temps deux Campas sortent silencieusement du bois et s'approchent de nous.

Je ne recommanderai jamais le passage de l'Asupizú aux personnes qui apprécient la stabilité sur l'eau et qui ne goûtent pas les bains de siège. La balsa se compose de trois morceaux de bois assez mal reliés ensemble. A tour de rôle, nous nous y asseyons et le tambero, puis un des Indiens, nous passent successivement en halant la balsa avec les deux mains le long d'un fil de fer tendu au-dessus du rio. En même temps que nous et un peu plus bas, un énorme serpent franchit la rivière.

Les arrieros et les autres mules arrivent trois heures plus tard. Une des bêtes est encore tombée dans un ravin et on a perdu du temps à la relever. Une de nos caisses a souffert de la chute, mais,

constatation faite, le dégât se borne à peu de chose. Le transport des bagages d'une rive à l'autre nécessite plusieurs voyages; quant aux mules, on les pousse dans l'eau et elles passent comme elles peuvent, en se défendant de leur mieux contre le courant.

Le tambo de l'Asupizú (480 mètres) est médiocre et la santé du tambero ne paraît pas brillante. Nous avons beaucoup descendu depuis la passe de San-Carlos et nous sommes maintenant dans la région basse, réputée malsaine. La chambre des voyageurs est déjà occupée par un frère franciscain qui revient de Puerto-Bermudez. Étendu sur un lit, il grelotte de tous ses membres, en proie à un accès de fièvre tierce. La crise passée, il se met à table avec nous et nous donne les nouvelles les moins encourageantes de Puerto-Bermudez. Il paraît qu'on y meurt littéralement de faim. Des voyageurs y sont bloqués depuis plus d'un mois, attendant pour descendre à Iquitos une lancha qui ne vient pas. Quant aux canots, on ne peut pas s'en procurer. Le bon frère paraît singulièrement dégoûté du Pichis et c'est avec empressement qu'il retourne à Jauja, dans la sierra.

Le pain est un objet de luxe dans la montaña. C'est aujourd'hui que nous mangeons le dernier morceau, aux trois quarts moisi et vert par endroits, de la provision que nous avions faite

chez l'ivrogne de Pueblo-Pardo. Comme nous laissons sur la table où nous venons de dîner une croûte décidément immangeable, le fils du tambero, un gamin de cinq à six ans, s'approche de nous et, d'une voix timide :

— Señores, voulez-vous me vendre ce petit morceau *(pedazito)* de pain?

Nous le lui abandonnons avec générosité et sa figure s'illumine.

3 *décembre.* — Jusqu'à Puerto-Yessup, nous allons maintenant suivre de plus ou moins près le cours de l'Asupizú. Malheureusement, cette dernière partie du chemin est exécrable. A peine avons-nous quitté le tambo qu'éclate un aguacero d'une violence incroyable. Pendant une heure, nous sommes aveuglés par les éclairs et assourdis par les roulements ininterrompus du tonnerre. La pluie nous fouette le visage avec une telle force qu'elle produit une sensation douloureuse. Les mules, qui sont vraiment des animaux admirables d'énergie, avancent avec une extrême lenteur, s'arrêtant de temps à autre pour se raidir contre la tempête. La pluie se ralentit enfin, mais le chemin est devenu un véritable bourbier. Pendant plusieurs kilomètres, nos bêtes enfoncent dans la boue jusqu'aux flancs et, à chaque pas, elles doivent ramasser tout ce qu'elles ont de

forces pour aller plus loin. Tout a cependant une limite : dans un passage particulièrement affreux, ma mule s'embourbe ; elle souffle, halète et, malgré ses efforts désespérés, reste prise. Moi-même, je suis enlizé ; ma jambe est serrée entre le flanc de l'animal et un rocher noyé dans la boue. Impossible de sortir de là.

Si j'étais seul, la situation serait désagréable. Mais mon frère vient à mon aide. Il grimpe sur le rocher et, m'empoignant sous les bras, il me hisse en l'air et me dégage. Déchargée de son cavalier, la mule se tire à son tour de la fondrière où elle était enfoncée.

Une fois hors de ce mauvais pas, nous donnons à nos montures quelques instants d'un repos bien mérité, puis nous nous remettons en route. Le chemin se rapproche de l'Asupizú et devient moins mauvais. Néanmoins, nous sommes encore obligés de mettre plusieurs fois pied à terre ; de gros arbres sont tombés en travers du sentier ; enfin nous passons tant bien que mal. Nous franchissons plusieurs petits rios, tributaires de l'Asupizú, sur des ponts suspendus qui subsistent par miracle, quoiqu'ils datent de la création du chemin, et, vers le milieu du jour, nous arrivons dans un état de saleté indescriptible, au tambo de Miria-Tiriañi (430 mètres).

Les vivres y sont rares : nous ne trouvons

qu'une boîte de sardines et un paquet de cacao, qui nous servent pour le déjeuner. Quant au dîner, nous essayons d'aller le chercher nous-mêmes avec nos fusils. Instruits par l'expérience, nous partons sans grand espoir. Nous tirons pourtant un beau canard sauvage, mais il tombe dans l'Asupizú et le courant l'emporte. Penauds, nous retournons au tambo; heureusement, le tambero s'est décidé à tuer une de ses poules. Nous avons bien des conserves dans nos bagages; mais, par une prévoyance peut-être exagérée, nous voulons les garder pour un séjour possible à Puerto-Bermudez et pour la descente du Pichis.

L'Asupizú, à Miria-Tiriañi, est une belle rivière. Large de près de cent mètres, il se déroule à travers la forêt en longues courbes majestueuses. Et pourtant ce n'est qu'un humble torrent à peine marqué sur les cartes.

4 décembre. — L'après-midi d'hier avait été belle, mais la pluie a repris dans la soirée. Elle dure sans interruption toute la nuit avec l'ordinaire accompagnement d'éclairs et de coups de tonnerre. A plusieurs reprises et de tous les côtés à la fois, la forêt s'illumine de lueurs fulgurantes. C'est un spectacle magnifique. Mais nos pauvres mules, qu'on aperçoit par instants autour du tambo, fouettées par la rafale et l'échine courbée

sous l'orage, ne doivent le goûter que médiocrement.

Au matin, l'aguacero ayant cessé, nous quittons le tambo pour faire notre dernière étape à dos de mulet. Le tambero nous avertit qu'au départ de Miria-Tiriañi le chemin est absolument impraticable ; mais il existe, paraît-il, une *trocha* (1), qui nous permettra d'éviter ce mauvais passage. Un muchacho nous servira de guide.

Nous nous engageons avec nos mules dans ladite trocha. Elle n'est pas fameuse, mais nous ne sommes pas difficiles. Courbés sur l'encolure des bêtes, nous faisant aussi petits que possible, nous passons avec peine, mais nous passons : c'est l'essentiel. Et nous retrouvons le chemin ; il va de soi qu'il est dans un état affreux.

Après le bain de boue quotidien qui dure plusieurs heures, nous arrivons au rio Aguachini, affluent assez important de l'Asupizú. Il y a là un poste télégraphique, où l'on nous prévient que la dépêche que nous avons envoyée il y a trois jours de San-Nicolas n'a pu être transmise qu'hier : comme nous le supposions, le télégraphe a été coupé.

Il n'y a pas de pont sur le rio Aguachini ; on

(1) Piste pratiquée dans la forêt à coups de machete, et praticable aux piétons seulement.

PASSAGE DU RIO AGUACHINI

Page 206.

le franchit par les mêmes moyens que l'Asupizú, c'est-à-dire les hommes en balsa et les bêtes à la nage. Mais le transport des bagages est une opération longue et pénible. Une fois passés sur la rive gauche du rio, il faut les hisser sur une berge escarpée, qui mesure bien vingt mètres de haut.

Il est temps que nous arrivions à Puerto-Yessup. Je n'ai plus qu'un étrier, et ma mule, qui s'est blessée au paturon, saigne abondamment depuis hier, malgré les bandages que nous avons appliqués sur sa plaie. Heureusement, cette toute dernière partie du chemin peut passer pour bonne. La seule difficulté consiste dans le passage d'un petit rio sur lequel il n'y a pas de pont et qui est démesurément grossi par les pluies. On peut le traverser à gué cependant, mais c'est tout juste si les montures ont pied.

Nous sommes maintenant en pleine région chaude. Le temps s'est remis au beau. Des perroquets aux couleurs vives s'envolent au-dessus de nos têtes et des bandes de singes gambadent en criaillant au sommet des arbres ou se balancent sur les lianes. Trois heures environ après avoir quitté le rio Aguachini, nous débouchons dans une vaste clairière au milieu de laquelle se trouve une cabane entourée de cultures. Nous sommes arrivés à Puerto-Yessup (280 mètres?).

Quoi qu'en puisse faire supposer son nom,

Puerto-Yessup n'a rien d'un port. Le tambo est situé à cinq cents mètres au moins du Pichis, ce qui est gênant pour s'embarquer. Mais au moment des pluies, les canots peuvent en général remonter par un petit rio jusqu'à quelques mètres du tambo. D'ailleurs, il n'est pas encore question pour nous d'embarquement, du moins aujourd'hui. Bien que notre dépêche soit vraisemblablement parvenue à destination et que nous soyions arrivés au jour dit, aucun canot n'est en effet remonté de Puerto-Bermudez.

Nous nous installons donc à Puerto-Yessup. Le tambo est des plus simples : il se compose d'une seule pièce qui nous sert à la fois de salle à manger et de chambre à coucher. La chère n'y est pas abondante ; mais le tambero est obligeant et fait de son mieux pour nous bien recevoir. A un certain point de vue, il est heureux que Puerto-Yessup ne soit pas sur la rivière même : on n'a pas à y souffrir des moustiques, si insupportables sur le Pichis.

Grâce à cette heureuse circonstance, nous passons une bonne nuit.

5 *décembre*. — Il y a décidément une accalmie dans les pluies. Le beau temps dure encore toute la journée. Nous en profitons pour laver notre linge et faire sécher nos affaires. Ceux de nos

Page 208.

RIO AGUACHINI

vêtements qui étaient enfermés dans des malles doublées de zinc n'ont pas souffert de l'humidité ; je n'en dirai pas autant de ceux que nous portions sur nous. Nous avons tout le temps nécessaire pour procéder à ces soins indispensables; car le canot attendu n'arrive toujours pas.

L'après-midi, nos arrieros repartent avec les mules. Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, nous n'avons eu qu'à nous louer des uns et des autres, et je souhaite à tous les voyageurs de la montaña d'être aussi favorisés que nous sous ce rapport.

Vers le soir, nous allons jusqu'au Pichis. Une trocha étroite et sombre, pratiquée au milieu d'un fourré épais, conduit en quelques minutes au bord du rio. L'aspect de cette grande rivière, gonflée par les crues au point que les berges ne sont plus visibles, qui roule majestueusement des flots jaunâtres à travers l'immense forêt à moitié inondée, est d'une imposante tristesse. C'est ainsi que je me figure les paysages des premiers temps du monde. Le silence profond de la nature n'est troublé que par les appels aigres et stridents des grands oiseaux aquatiques qui s'envolent de temps en temps au-dessus du fleuve et vont s'abattre dans les roseaux. Le spectacle est grandiose, mais il a quelque chose d'oppressant. Nous avons navigué depuis pendant de longues journées sur

des rivières auprès desquelles le Pichis n'est qu'un ruisseau et pourtant je n'ai jamais ressenti semblable impression.

Nous rentrons lentement au tambo. Tout près de nous, à quelques pas, éclatent de violents grognements. Est-ce un chancho? est-ce un tapir? Le fusil à la main, nous nous jetons dans le fourré. Impossible d'avancer, impossible même de voir à dix mètres devant soi. La lumière du soleil ne pénètre jamais dans ces fonds inondés. Le seul être vivant dont nous reconnaissions la présence est un superbe serpent qui nous glisse entre les jambes.

6 *décembre*. — Le canot est enfin arrivé ce matin de bonne heure, amené par deux Campas. Tant bien que mal, nous y entassons nos bagages, et à neuf heures et demie du matin, emportés par le courant rapide du petit rio, nous filons vers Puerto-Bermudez. La partie terrestre de notre voyage transcontinental est terminée.

VOIE CENTRALE DU PÉROU

ALTITUDES DES POINTS PRINCIPAUX

	Mètres.		Mètres.		Mètres.
Lima.....	150	Tambo Llapaz,.....	1350(?)	Tambo Asupizú.....	475
Tunnel de la Galera....	4750	Tambo la Salud.....	1600(?)	Tambo Miria-Tiriañi.....	430
La Oroya,...	3710	Tambo Eneñas.....	1400(?)	Puerto-Yessup.....	290(?)
Tarma.....	3050	Tambo kil. 71.....	1500(?)	Puerto-Bermudez...	213
Palca.....	2730	Tambo kil. 93.....	1600(?)	Puerto-Victoria.....	188
Huacapistana...	1810	Paso de San-Carlos....	1450(?)	Boca del Pachitea....	155
Naranjal....	970	Tambo San-Nicolas...	1100	Iquitos.....	87
San Ramon de Chanchamayo.....	810				
La Merced..	780				
Pueblo-Pardo.....	760(?)				

CHEMIN DU PICHIS

LONGUEUR DES ÉTAPES ET TEMPS EMPLOYÉS POUR LES PARCOURIR (DÉFALCATION FAITE DES ARRÊTS IMPORTANTS)

Jours.		Kilomètres.	Heures.
1er	De La Oroya à Tarma.....	30	4 30
2e	De Tarma à Huacapistana..	40	5 20
3e	De Huacapistana à La Merced.	34	4 10
4e	De La Merced à Pueblo-Pardo.	15	2 50
5e	De Pueblo-Pardo à Tambo-Llapaz.....	30	6 45
6e	De Tambo Llapaz à Tambo Eneñas	30	6 40
7e	De Tambo Eneñas à Tambo kil. 71.....	21	4 55
8e	De Tambo kil. 71 à Tambo kil. 93.....	22	4 30

Jours.		Kilomètres.	Heures.
9e	De Tambo kil. 93 à Tambo San-Nicolas.....	35	5 55
10e	De Tambo San-Nicolas à Tambo Asupizú.....	15	2 35
11e	De Tambo Asupizú à Tambo Miria-Tiriañi.....	20	5
12e	De Tambo Miria-Tiriañi à Puerto-Yessup.....	22	5 30

CHAPITRE IX

LE PICHIS ET LE PACHITEA

6 *décembre.* — Bien qu'on ne s'attende pas à s'embarquer sur un vaisseau de haut bord, on n'en est pas moins, pendant les premiers instants, surpris de l'exiguïté du canot où il faut s'installer. C'est un simple tronc d'arbre creusé dont les dimensions sont les suivantes : longueur, environ 5 mètres; largeur maxima, 0 m. 80 ; profondeur, 0 m. 33. Quatre hommes et trois cents kilos de bagages sont entassés dans cet espace vraiment restreint. Des deux Indiens, l'un est accroupi à la poupe (c'est le *popero*, celui qui dirige l'embarcation), l'autre à la proue ; tous deux se servent pour ramer de courtes godilles. Quant à nous, nous sommes assis sur des malles, au milieu du canot, aussi immobiles que possible. L'instabilité de la pirogue est, en effet, remarquable et si l'on est obligé de remuer tant soit peu, il ne faut le faire qu'avec une grande

précaution. Nos Campas n'ont pas la mine pittoresque de certains des Indiens que nous avons rencontrés jusqu'ici. L'un n'a pour tout vêtement qu'une chemise sale et un pantalon déchiré ; l'autre, habillé à peu près à l'européenne, est coiffé d'une casquette ornée de vagues palmes qui lui donne l'air d'un collégien malpropre.

La navigation du petit rio est charmante, mais accidentée. Entraînée par un flot rapide, légère et silencieuse comme un oiseau qui rase l'eau, notre embarcation glisse à travers la forêt, au milieu d'un fouillis de verdure et de branchages. La violence du courant et les sinuosités de la rivière nécessitent de la part des rameurs une attention soutenue. Quant à nous, tantôt il nous faut écarter de la main les brindilles qui nous fouettent la figure, tantôt nous aplatir prestement dans le fond du canot pour passer sous une grande branche un peu trop basse. Nous sommes bientôt arrêtés par un obstacle plus sérieux : un gros arbre s'est abattu en travers de la rivière, dans laquelle il est immergé presque à fleur d'eau et qu'il barre complètement. Notre pirogue arrive dessus à toute vitesse, vacille un moment, puis reste immobile, échouée. Nos Indiens demeurent hébétés devant cet incident. Il faut nous décider à leur donner l'exemple, en entrant dans l'eau, debout et en équilibre sur le tronc d'arbre. Sous

nos efforts réunis, le canot allégé commence à remuer et nous sautons dedans au moment où il s'ébranle, repris par le courant. Peu après et sans autres aventures, nous débouchons dans le Pichis.

Le rio Pichis est formé, à peu de distance en amont de Puerto-Yessup, par la jonction des rios Asupizú et Nasareteque. Sa largeur est d'environ 150 mètres au point où nous l'atteignons, mais les nombreux rapides dont son cours est obstrué pendant la saison sèche et son peu de profondeur à toute époque de l'année rendent la navigation impossible aux chaloupes à vapeur en amont de Puerto-Bermudez. Pour des canots, la navigation ne présente aucune difficulté, surtout au moment des crues, où les rapides sont couverts. Après les pluies de ces jours derniers, l'usage de la rame est presque inutile; on n'a qu'à se laisser emporter au fil de l'eau et la paresse naturelle des Indiens s'accommode fort bien de cette heureuse circonstance. Nous courons entre des rives basses et inondées par endroits. Dans tout le bassin amazonien, pendant la saison des pluies, la forêt et les rivières se confondent en quelque sorte ; il est impossible de préciser où l'une commence et où les autres cessent. Les rives des fleuves constituent une zone mal déterminée, sorte de marécage boueux qui n'est, à proprement parler, ni la

terre ni l'eau, couverte par endroits d'énormes roseaux au-dessus desquels pullulent des nuées de moustiques et habitée par une population d'oiseaux aquatiques, de batraciens et de serpents de toutes tailles et de toutes espèces. Inutile d'ajouter que ces régions sont excessivement malsaines.

Le Pichis semble très poissonneux et, pour des voyageurs, une provision de cartouches de dynamite, l'engin de pêche le plus commode, serait certes d'un usage plus fréquent que des fusils de chasse. Malheureusement nous n'avons pas pensé à nous munir de ces utiles auxiliaires. A plusieurs reprises, nous voyons s'élever au-dessus de l'eau de singuliers animaux dont la tête ressemble à celle d'un petit phoque ; loin d'être farouches, ils nous regardent avec curiosité, laissent approcher la pirogue et plongent tranquillement. Nous continuons à filer sans bruit au milieu du fleuve et nous ne nous arrêtons que quelques minutes, pour prendre langue avec les passagers d'un canot que nous croisons. Il est occupé par une famille indienne : le père à la proue, la mère à la poupe et un bambin de cinq à six ans au milieu, déjà muni d'une petite godille qu'il manie avec dextérité. Tous trois, vêtus de la longue robe ou *cushma*, ont le visage peint, des anneaux aux poignets et aux chevilles, les cheveux flottants,

enfin sont pittoresques à souhait. Nos Campas causent un instant avec eux ; ils leur donnent un peu de poudre et de plomb et reçoivent en échange quelques poissons séchés. Puis nous repartons et, trois heures et demie après avoir quitté Puerto-Yessup, nous débarquons à Puerto-Bermudez, au confluent des rios Pichis et Chivis.

Pour tous ceux qui s'occupent à un degré quelconque de la montaña péruvienne, Puerto-Bermudez est un poste important, j'allais dire célèbre. Pour les uns, les fonctionnaires de Lima, c'est l'endroit où aboutit la « Voie centrale du Pérou », en même temps que la tête de navigation à vapeur du Pichis et des rivières amazoniennes ; pour les autres, qui connaissent la région autrement que par les cartes et les projets, le nom de Puerto-Bermudez évoque tout d'abord les spectres de la fièvre et de la famine. Fort heureusement pour moi, mon opinion n'est que celle d'un passant ; j'avouerai cependant que c'est la seconde manière de voir qui m'a paru la vraie. Quoi qu'en disent les publications officielles, Puerto-Bermudez ne saurait en effet passer pour le terminus de la voie centrale, puisqu'on est obligé de s'embarquer à Puerto-Yessup. Il existe bien une sorte de « trocha » entre ces deux points ; mais elle est absolument impraticable

aux bêtes de somme et même un homme à pied court risque de s'y enlizer quand il a plu. Quant à l'importance du poste comme point de départ de la navigation à vapeur, elle est également contestable. Il est vrai qu'à Lima on affirme avec une belle assurance qu'entre les mois d'octobre et d'avril, il ne se passe guère de semaine qu'une *lancha* (1) ne remonte le Pichis. Mais nous avons eu le regret de constater par nous-mêmes que la vérité est tout autre. Pendant la saison pluvieuse 1904-1905, Puerto-Bermudez a été visité par un vapeur, et encore était-ce grâce à des circonstances particulières; l'année précédente, *aucun n'était venu*. Cet état de choses s'explique aisément : le Pachitea et le Pichis sont des rivières au courant très violent et sujettes à de brusques variations de régime. Pour les remonter, il faut des chaloupes qui réunissent des conditions spéciales : tirant d'eau très faible et machinerie puissante pour vaincre le courant. Encore n'est-on jamais sûr d'être à l'abri des accidents. Or les maisons de commerce d'Iquitos ne se soucient pas de risquer leurs lanchas dans des fleuves dangereux, où les affaires sont nulles, comme c'est le cas pour le Pachitea et le Pichis. Restent, il est

(1) C'est le vieux mot français *lanche*, ou sorte de felouque. Sur les rivières amazoniennes, le mot *lancha* est toujours employé dans le sens de chaloupe à vapeur.

vrai, les lanchas du gouvernement, dont la mission est précisément de transporter les voyageurs sans souci de préoccupations commerciales. Mais, à l'heure actuelle, parmi ces lanchas, qui sont d'ailleurs en très petit nombre, les unes ont été victimes d'accidents et les autres envoyées dans le Napo ou dans le Juruá pour les questions de délimitations de frontières avec l'Équateur et avec le Brésil. Il est donc indispensable, si le gouvernement péruvien veut assurer le service de la navigation sur le Pichis et le Pachitea, et par suite les communications entre Lima et Iquitos, qu'il ait à sa disposition plus de vapeurs qu'il n'en a pour le moment. Et en tout état de cause, à moins d'exécuter des travaux fort coûteux de dragage et de régularisation de cours, ces deux rivières ne seront vraiment navigables que de novembre à mars ou avril.

Quittant notre embarcation et gravissant une berge assez haute et très glissante, nous nous trouvons devant un groupe d'une dizaine de huttes rangées en bordure le long du fleuve, échelonnées à une certaine distance les unes des autres, et qui paraissent au premier abord désertes ou abandonnées. Il est une heure après midi, la chaleur est lourde et accablante et les habitants sont sans doute étendus dans leurs

hamacs. Derrière les huttes, on aperçoit de petites cultures de bananes, timides empiétements pratiqués sur la forêt qui, de toutes parts, enserre les habitations. Cette première impression de la métropole du Pichis n'a rien de réjouissant et elle ne fait que se confirmer à mesure que le séjour à Puerto-Bermudez se prolonge.

Un homme entre deux âges, très barbu, coiffé d'un képi où se voient des traces de galons, finit cependant par sortir d'une case sur le toit de laquelle flotte un drapeau déchiré. C'est le *teniente* (lieutenant) Padierna, représentant du gouvernement en l'absence du commissaire Villalta qui, comme je l'ai dit, est actuellement à Lima. Il commande les forces militaires stationnées à Puerto-Bermudez et qui se composent pour l'instant de six malheureux Quichuas. L'effectif normal de la garnison est d'une quarantaine d'hommes, mais elle a été décimée par la maladie et les renforts envoyés sur le Napo. Les facultés de ce Padierna ne nous ont pas paru précisément transcendantes; mais il est assisté du frère de Villalta qui est doué d'une intelligence beaucoup plus éveillée. Ces messieurs nous reçoivent à la *comisaria* (1) et nous prient de nous installer dans la pièce qui sert de bureau. Puis, après une

(1) Siège de l'administration.

collation d'excellents ananas, nous leur faisons part de notre intention de continuer notre voyage sur Iquitos le plus tôt possible.

Ici, Villalta hoche la tête d'une façon significative et peu encourageante. En deux mots, voici la situation : il n'y a aucun espoir qu'une lancha remonte à Puerto-Bermudez avant le mois de janvier. Peut-être pourrait-on nous procurer un canot pour aller jusqu'à la bouche du Pachitea, mais nous ne trouverons aucun Indien qui consente à nous accompagner. La seule chose à tenter est de descendre jusqu'à Anacayali, chacra située à quelques heures en aval, sur le Pichis, et où réside un certain Irlandais répondant au nom de Bobby, qui emploie beaucoup d'Indiens et qui possède sans doute des canots. Là, il se peut que ce Bobby consente à nous fournir les moyens de continuer notre route. Encore rien n'est-il moins sûr ; ledit Bobby est, paraît-il, très fantasque, et il faudra qu'il soit bien disposé et que nos figures lui reviennent.

Cette perspective d'un séjour d'une durée indéterminée à Puerto-Bermudez ne nous sourit guère. Nous allons au couvent, chez les Pères Franciscains, qui nous reçoivent avec la plus grande cordialité et nous confirment les renseiguements de Villalta : impossible de nous tirer d'affaire sans l'aide de Bobby. L'un des Pères

s'offre à nous accompagner après-demain jusqu'à Anacayali pour nous aider à obtenir le concours de l'homme indispensable. Nous acceptons sa proposition avec reconnaissance.

Le couvent de Puerto-Bermudez se compose de quatre longues huttes disposées en rectangle; l'une d'elles tient lieu d'église, les autres servent d'habitations aux Pères, actuellement au nombre de deux (l'un Péruvien, le P. Olando, l'autre Catalan, le P. Pauly), et à une trentaine d'Indiens, hommes, femmes, enfants, qui grouillent dans le plus pittoresque désordre. Les uns fument, les autres se peignent le visage : ce sont les grandes occupations, presque les seules, de la vie d'un Campa. Jamais les indigènes ne consentent à pénétrer à la comisaria, où on en est réduit à employer les services d'un malheureux Japonais échoué dans la montaña; au contraire, ils fréquentent tous la mission avec empressement. Le contraste est éloquent, et comme le même spectacle se reproduit en tous les endroits et dans tous les pays, on ne peut s'empêcher de reconnaître, à moins d'être aveuglé par le parti pris, la supériorité des missionnaires comme agents de civilisation.

Le couvent est le centre de réunion des habitants de Puerto-Bermudez, passagers ou sédentaires. Étendus dans des hamacs ou assis sur des

troncs d'arbre grossièrement équarris, ils échangent de tristes réflexions sur la rareté des vivres et l'insalubrité des rives du Pichis. Le P. Olando déclare sans ambages que Puerto-Bermudez est inhabitable (il oublie d'ajouter qu'il y vit depuis trois ans) ; les Indiens eux-mêmes n'aiment pas à y séjourner longtemps ; leurs enfants y meurent presque tous. Quant aux blancs, ils sont tous plus ou moins éprouvés et en proie à de violents accès de fièvre intermittente. Les plus à plaindre sans doute, en ce moment, sont un malheureux instituteur, sa femme et ses filles, que le gouvernement envoie à Iquitos et qui attendent ici, depuis plus de six semaines, l'arrivée d'une lancha. Installés dans une hutte misérable, dévorés par les moustiques, obligés de se contenter, comme tout le monde, de riz, de yuca et d'eau sale, ils maudissent amèrement l'administration liménienne qui leur avait promis un voyage facile et rapide. Et vraiment leurs imprécations sont justifiées.

Nous rentrons à la comisaria pour dîner. Le menu du repas, que nos hôtes ont soigné pour nous faire honneur, donnera une idée des ressources de la localité : soupe au riz, riz et haricots, œufs, yuca en guise de pain, thé et eau du Pichis à discrétion.

La journée a été très chaude, quoique le thermomètre n'ait guère dépassé 33°; mais l'humi-

une de l'air rend cette température, relativement peu élevée, très difficile à supporter. Vers le soir éclate un orage des plus violents, qui dure à peu près toute la nuit. Mais nous sommes confortablement installés et abrités.

7 *décembre*. — Nous employons les premières heures de la matinée à laver du linge; c'est un travail indispensable, mais pénible pour des débutants dans le métier, surtout sur les bords du Pichis. Les jambes nues et à demi enfoncées dans la boue, nous frottons avec énergie mais sans résultat très appréciable, sinon pour les moustiques qui font un fameux repas. Quand nous remontons sur la berge, nous sommes criblés de piqûres. Le Pichis et le Pachitea jouissent en effet de deux variétés très distinctes de moustiques : les nocturnes, qui ressemblent à ceux de nos pays, avec cette seule différence qu'ils sont infiniment plus nombreux et plus agressifs, et contre lesquels on peut à peu près se défendre, grâce aux moustiquaires, et les diurnes, de l'espèce appelée *pium*, qu'on prend d'abord pour d'inoffensifs moucherons, mais qui ne tardent pas à se révéler comme des ennemis redoutables et particulièrement sanguinaires. Sur les grands fleuves, l'Ucayali et l'Amazone, on n'a plus même cette diversion : ce sont les mêmes insectes, les *Zan-*

cudos (1), selon le terme consacré, qui vous dévorent jour et nuit. Bien plus que les animaux féroces ou les serpents, les moustiques sont le véritable fléau des contrées tropicales (2).

Les heures sont longues à Puerto-Bermudez et les ressources nulles. Aucun autre poste ne m'a laissé pareille impression de tristesse et d'ennui. En fait, on y est prisonnier comme dans une enceinte fortifiée. Impossible de s'éloigner à plus de deux cents pas des cases : on est arrêté par la forêt impénétrable. Impossible de s'embarquer sur la rivière : les canots manquent.

Pourtant Villalta possède bien une embarcation. Comme elle nous est indispensable pour descendre demain à Anacayali, chez Bobby, nous entrons en pourparlers pour l'acquérir. Mais, vers une heure, un incident se produit, qui bouleverse tous nos projets.

L'ingénieur Tamayo, de retour d'une expédition sur le Pachitea, vient d'arriver à Puerto-Bermudez. Or, en remontant le Pichis, il s'est arrêté à Anacayali et Bobby, escorté de sa suite ordinaire de Campas, s'est joint à lui pour venir jusqu'ici. Disons, en passant, que M. Tamayo,

(1) Littéralement : *échassiers*.

(2) On sait qu'il est établi aujourd'hui de façon certaine que les moustiques sont les seuls agents de transmission du paludisme et de la fièvre jaune.

qui disposait de rameurs nombreux, a mis quarante jours pour remonter du confluent du Pachitea et de l'Ucayali à Puerto-Bermudez (1). Pour faire le même trajet, à la descente, et avec deux rameurs très paresseux, il nous a fallu sept jours. Ce fait peut donner une idée de la rapidité du courant des affluents de l'Ucayali à l'époque des pluies.

Nous n'avons plus maintenant qu'à nous mettre en rapports avec le personnage de qui dépend la continuation de notre voyage. Mais Bobby boude la comisaria. Il est en froid avec les fonctionnaires péruviens et s'est installé chez les Pères. C'est donc au couvent que nous allons lui rendre visite.

Le roi du Pichis nous reçoit en petite tenue. Nonchalamment assis dans un hamac, il n'a pour tous vêtements qu'une chemise et un caleçon de tricot ; ses pieds sont chaussés d'une paire de bottines neuves, sans lacets. Une cour nombreuse l'entoure ; les Indiens, accroupis à ses côtés, attendent ses ordres. Il fait un signe et plusieurs d'entre eux se précipitent pour aller chercher sa pipe. Tandis qu'il la bourre avec une sage lenteur, nous avons le temps de l'examiner.

Bobby est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, dont le teint jaune et les traits tirés

(1) Notons que la saison des pluies n'a commencé qu'à la fin de son voyage. Deux semaines plus tard, il lui aurait fallu, non pas quarante, mais soixante jours au moins.

prouvent qu'on ne vit pas impunément pendant de longues années sur les bords du Pichis. De petits yeux bleus à l'expression moqueuse éclairent sa figure d'ordinaire impassible. Ses gestes sont rares et ses discours quelque peu confus. Il parle un espagnol baroque et, bien qu'il ait quitté sa patrie depuis bien longtemps, il a conservé un accent anglais des plus prononcés.

Cependant les Pères ont fait les présentations. L'accueil de Bobby est digne et réservé. On sent qu'il ne veut pas se livrer. Nous lui exprimons notre désir de descendre jusqu'à la bouche du Pachitea et notre espoir qu'il pourra nous fournir le canot et les Indiens nécessaires. Il nous laisse nous expliquer, puis il ôte sa pipe de sa bouche et ses lèvres laissent tomber avec brusquerie la phrase laconique et redoutée : *No se puede, señores* (1). Il daigne ensuite entrer dans quelques détails : pas un de ses Indiens ne consentira à descendre le Pachitea, parce qu'il faudra le remonter pour revenir à Anacayali et que c'est un travail surhumain en temps de crue. Nous n'avons qu'un parti à prendre : c'est de quitter Puerto-Bermudez avec lui et d'aller attendre dans sa propriété, où les vivres abondent, dit-il, le passage de la lancha que son associé, Sr Vargas, est allé

(1) « C'est impossible, messieurs. »

affréter à Iquitos et qu'il doit ramener... à une époque indéterminée.

Ayant ainsi parlé, Bobby reprend sa pipe et ne s'inquiète plus de nous. Fortement désappointés, nous nous retirons. Nous ne sommes guère tentés par l'idée d'aller vivre au milieu des Indiens, sans autre société que celle de cet Irlandais plutôt maussade ; d'autre part, la perspective de rester à Puerto-Bermudez n'est pas engageante non plus. Que faire ? Les Pères, que nous consultons encore, nous conseillent vivement d'accepter la proposition de Bobby et de descendre avec lui. Malgré ses assurances formelles, il est très possible, affirment-ils, qu'il consente à nous procurer les moyens de continuer notre voyage sans attendre la problématique lancha. Ils insistent surtout sur ce fait que, quoi qu'il arrive, tout est préférable au séjour de Puerto-Bermudez. Et ma foi, nous commençons à le croire.

8 *décembre*. — Le temps est beau ce matin et nous avons passé une bonne nuit. Il est probable que Bobby a fait de même, car l'humeur du fantasque personnage s'est adoucie. Hier il n'avait pas de canot; aujourd'hui il en a trouvé deux comme par enchantement et il en met un à notre disposition pour descendre avec lui jusqu'à Anacayali ; il va même jusqu'à laisser entendre qu'il

pourra peut-être nous donner des Indiens qui nous mèneront jusqu'à la bouche du Pachitea. Devant ces meilleures dispositions, dues sans doute à l'influence des Pères, nous n'hésitons plus et notre départ est fixé à midi.

Sur ces entrefaites, on nous propose une nouvelle combinaison. L'instituteur et son infortunée famille sont enragés de leur séjour forcé à Puerto-Bermudez. Coûte que coûte, ils veulent gagner Iquitos et, ayant entendu parler de notre départ, ils voudraient bien se joindre à nous. Un certain Rivera s'emploie comme intermédiaire dans cette négociation : il possède, nous dit-il, un canot très confortable, assez grand pour nous contenir tous et qu'il nous vendrait volontiers. En ce qui concerne les Indiens, on tâcherait de fléchir Bobby. Ce dernier, consulté, affecte de se désintéresser de la question. Mais il est visible qu'il n'approuve pas le projet; il marmotte entre ses dents que les canots ne sont pas faits pour les « señoritas ». Comme, de notre côté, malgré l'intérêt que peut nous inspirer la situation de ces victimes de l'administration liménienne, cette proposition de la dernière heure ne nous sourit guère, nous déclarons que nous préférons partir seuls. Et nous n'avons eu qu'à nous louer de notre décision. Bobby avait raison : ce n'est pas un voyage de demoiselles.

[illegible] les bagages sont transportés à bord des canots par les soins du nombreux personnel dont dispose Bobby, qui a obtenu le résultat extraordinaire de faire travailler les Campas. Nous prenons congé de nos hôtes de la comisaria, puis nous faisons nos adieux aux P.P. Pauly et O'[illegible], auxquels nous garderons toujours un reconnaissant souvenir. Impossible de rencontrer plus de simplicité, de bonne humeur et d'abnégation que chez ces pauvres missionnaires Franciscains. Pour moi, je les considère tout bonnement comme des héros ignorés.

Trois coups de carabine, tirés à la prière de Bobby, qui tient à ce que le départ ait lieu avec la solennité voulue, font retentir les échos de la forêt, et les embarcations filent sur les eaux rapides du Pichis. En quelques minutes, nous avons perdu de vue Puerto-Bermudez.

Cependant, d'instant en instant, l'attitude de Bobby continue à se modifier heureusement à notre égard. Il se révèle aimable et prévenant, se met en frais pour nous et s'excuse presque de sa conduite d'hier. Il est évident que les Pères l'ont chapitré; d'autre part, à Puerto-Bermudez, il se trouvait gêné par la présence continuelle des fonctionnaires de la comisaria, contre lesquels il a des griefs. Il les accuse de se livrer à des opé-

rations commerciales que leur situation officielle devrait leur interdire. Nous n'avions pas à prendre parti d'un côté ou de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand Bobby se fut rendu compte que nous voyagions pour notre compte personnel et que nous n'avions aucune attache avec le gouvernement et ses représentants à Puerto-Bermudez, il devint tout à fait charmant, et nous promit que, dès le lendemain, nous aurions un canot et des rameurs pour gagner la comisaria de la bouche du Pachitea. Là, nous prendrons la première lancha qui passera, pour continuer jusqu'à Iquitos, et les Indiens, qui ne pourraient pas, à cette époque, remonter en canot, attendront patiemment la lancha de Vargas, l'associé de Bobby, pour retourner chez eux. Ils risquent d'attendre longtemps, mais le temps ne compte guère pour eux.

Peu de choses à signaler dans notre trajet d'aujourd'hui. L'œil finit par s'habituer aux horizons perpétuellement sombres, par ne plus s'étonner de l'exubérance de la végétation et des dimensions des arbres. Pendant les premiers jours du voyage à travers la forêt vierge, on a l'impression de vivre au milieu d'un monde de géants; il semble maintenant que ces colosses aient repris des proportions normales. Nous laissons derrière nous deux grandes îles, puis nous passons devant le

rio Anacayali, qui débouche sur la rive droite. Assis au milieu d'un vaste canot qui nous paraît le modèle du confortable, en comparaison de la coquille de noix dans laquelle nous sommes venus de Puerto-Yessup, nous écoutons avec intérêt le récit des aventures de Bobby, racontées dans un savoureux mélange d'espagnol et d'anglais. Robert Crawford (tel est le véritable nom de notre compagnon), natif de Dublin, est un ancien marin. Ayant roulé sa bosse dans toutes les mers du globe, et étant doué, comme beaucoup de ses compatriotes, d'un tempérament aventureux, il s'engagea au service du Pérou au moment de la guerre contre le Chili. Il appartenait à cet héroïque équipage du *Huascar* qui, sous les ordres de l'amiral Grau, fit couler son vaisseau plutôt que de le rendre. Échappé à la catastrophe, il tomba entre les mains des Chiliens. La guerre terminée, il retourna au Pérou, désormais sa patrie d'adoption, et travailla d'abord à la construction du chemin de fer de la Oroya. Par la suite, ayant émigré dans la montaña, il servit de popero aux embarcations sur le Pichis et le Pachitea. C'est pendant cette période de son existence qu'il apprit à connaître à fond le cours de ces deux rivières. Cette pierre roulante a pourtant fini par amasser un peu de mousse : Bobby s'est associé à un certain Vargas et, sans être un riche

Page 232

RIO PICHIS — SANTA ZITA

propriétaire, il possède aujourd'hui, sur le Pichis, deux chacras, dont les produits (bananes, yuca, caucho) suffisent à subvenir à ses besoins et à ceux des nombreux Indiens qui vivent avec lui.

Les exploitations de Bobby, que nous atteignons quatre heures après avoir quitté Puerto-Bermudez, ne sont pas situées au confluent de l'Anacayali, quoiqu'on les désigne généralement sous le nom de ce rio, mais bien un peu plus bas. Les deux chacras, Santa-Margarita et Santa-Clara, se font face, sur les deux rives du Pichis. La maison d'habitation, appelée Santa-Zita, est bâtie sur la rive droite, à une assez grande hauteur au-dessus du fleuve et, par conséquent, à l'abri des moustiques, en quoi elle a déjà une supériorité sensible sur Puerto-Bermudez. Santa-Zita fourmille de Campas de tout âge, de tout sexe et de tout costume, que Bobby a su discipliner autant qu'il est possible de le faire. Il parle leur langue, les traite bien, s'intéresse à leur santé et il a réussi à se faire aimer, respecter et obéir de ces gens qui, d'ordinaire, répugnent à servir les blancs et qui ne travaillent sous leurs ordres que contraints par la nécessité la plus impérieuse. Dès que nous arrivons, tous les Indiens se pressent autour du maître ; mais il les écarte du geste et, traversant la pièce principale de sa case — la salle commune, pourrait-on dire — il nous conduit à sa

propre chambre, où il nous prie de nous installer. C'est là que nous dînerons et que nous coucherons, pour éviter la curiosité un peu importune des Campas. Et il faut reconnaître que Bobby ne s'était pas vanté en nous assurant qu'on vivait chez lui mieux qu'à Puerto-Bermudez; nous faisons un excellent repas préparé par un Chinois, le cuisinier particulier du débonnaire souverain de Santa-Zita. Les Indiens mangent dehors, autour de leurs feux, servis par leurs femmes, puis ils bavardent et rient jusqu'à une heure avancée. Rien n'est pittoresque comme ces groupes d'hommes, assis en cercle, à la figure bariolée, enveloppés de leur robe brune, que la flamme des foyers, en se ravivant par instants, éclaire de sa vive et fugitive lueur. La forêt, noire et mystérieuse, forme le cadre du tableau. Dans le fond, au-dessous de nous, on distingue vaguement, on devine plutôt le cours du rio rapide et silencieux.

9 *décembre*. — Nous avons eu la surprise de trouver trois blancs installés à Santa-Zita . un Péruvien, un Suisse et un Allemand. Tous trois étaient partis de Lima pour Iquitos, persuadés, dans la simplicité de leur âme, que le Pichis et le Pachitea étaient desservis par un service régulier de lanchas, A Puerto-Bermudez, leurs maigres

ressources n'ont pas tardé à s'épuiser et ils se sont embarqués, avec quelques provisions, les deux premiers dans un canot, le troisième tout seul sur une balsa des plus primitives, dans l'espoir de se laisser glisser au fil de l'eau jusqu'à la bouche du Pachitea. Mais à peine partis, ils se sont rendus compte que, pour des gens inexpérimentés, l'entreprise était périlleuse, et ils se sont félicités d'avoir rencontré, à peu d'heures de Puerto-Bermudez, l'hospitalière demeure de Bobby. Ils s'y sont arrêtés et ils attendent mélancoliquement, en travaillant pour le compte du maître de céans, afin de gagner le prix de leur passage, l'arrivée de la lancha tant désirée. D'ailleurs Bobby, qui, sous son apparence un peu déconcertante au premier abord, cache un cœur excellent, ne les laisse manquer de rien.

A dix heures du matin, tout est prêt pour notre départ. Bobby nous a fait les conditions les plus raisonnables : il nous loue un canot pour la somme de 3 livres et le salaire de chaque Campa sera de 6 livres (1). Notre canot est « embalsé », c'est-à-dire que, pour augmenter sa stabilité, on a attaché sur chacun de ses côtés, avec des lianes solides, un *palo* ou tronc d'arbre. Malles, sacs,

(1) La livre péruvienne, identique à la livre anglaise, vaut 10 soles, à peu près 25 francs.

armes, conserves, provisions de bananes, de yuca et de coca, baril d'aguardiente, sans oublier les indispensables machetes, tout est porté à bord. Bobby nous présente les deux rameurs qui doivent nous accompagner. Ce sont, nous dit-il, de braves garçons ; ils ne sont point « escapadores », ce qui veut dire qu'il n'y a pas à craindre qu'ils nous abandonnent en filant avec le canot : mésaventure dont sont parfois victimes les voyageurs. Le popero, qui s'appelle Chinchita (petite punaise), est un jeune Indien de belle prestance, aux traits fins et réguliers, soigneux de se personne et qui semble assez vain de ses avantages naturels. Il est vêtu de la cushma ; sa figure est peinte avec le plus grand soin et il porte derrière la tête une magnifique plume de perroquet. Il baragouine, paraît-il, quelques mots d'espagnol. L'autre, qui répond au doux nom de Palomita (petite colombe), est un gros réjoui à la large face éclairée par un sourire stupide. Moins élégant que son camarade, il n'est habillé que d'un pantalon et d'une vieille chemise. Tous deux ont rivalisé de paresse et d'insouciance au cours du voyage ; mais ils ne nous ont joué aucun tour pendable, et il paraît qu'il ne faut pas leur en demander davantage.

Ayant fait de cordiaux adieux à Bobby et salué la terre des trois coups de feu réglementaires,

nous faisons signe aux Indiens et le canot s'éloigne rapidement. Nous asseyant sur nos malles, nous nous installons de notre mieux au centre de la pirogue, assez exiguë. Voici d'ailleurs ses dimensions : longueur, 5 à 6 mètres; largeur maxima, 0m,73; profondeur, 0m,31; saillie hors de l'eau (avec le chargement), 0m,10. Nous ne disposons pas, comme on le voit, de beaucoup de place pour nous retourner; mais, grâce à l'opération de l'«embalsement», nous pouvons remuer, avec précautions il est vrai, sans danger pour l'équilibre de l'embarcation. Certains préfèrent à un canot une balsa bien construite; ils allèguent qu'on y a plus de place et que l'équilibre y est moins instable. Mais la balsa est beaucoup plus difficile à diriger et son emploi ne saurait être recommandé, surtout sur le Pachitea, à cause des rapides au moment de la saison sèche et des *remolinos* (remous, tourbillons), au moment de la saison des pluies.

Quoique nos Campas rament avec nonchalance, le courant est suffisamment fort pour imprimer une grande vitesse à notre embarcation. Nous longeons de près la rive; car le Pichis, à cette époque, roule assez d'eau pour qu'on puisse le faire sans danger d'échouage. Nous ne nous lassons pas de regarder l'admirable forêt se dérouler sous nos yeux. Cette navigation au milieu des

bois, sur des eaux désertes, laisse une profonde impression de calme et de solitude. On oublie les hommes, les villes, la civilisation et la grande nature vierge pénètre, pour ainsi dire, jusqu'aux fibres les plus intimes de l'être.

Peu après avoir laissé à notre droite le confluent du rio Apurucayali, nous abordons sur une plage de sable assez haute où nous nous proposons de passer la nuit. Le choix d'un campement a une importance capitale dans ces voyages en canot, surtout pendant la saison des pluies. La condition essentielle est de trouver un endroit assez élevé au-dessus de la rivière pour n'avoir pas à redouter les crues. Si on le peut, on s'installera ensuite le plus loin possible de la forêt, c'est-à-dire sur une de ces plages de sable qui malheureusement sont rares en hautes eaux.

Nous débarquons les objets nécessaires, lits de camp avec leurs moustiquaires, quelques ustensiles de cuisine et des conserves. Mais je dois reconnaître que, ni ce jour-là ni les suivants, nos tentatives culinaires n'ont été couronnées de succès. Les moustiques qui paralysaient la liberté de nos mouvements, la pluie, l'instabilité de notre matériel sur un sol mouvant ou glissant, la mauvaise volonté persistante d'un réchaud à pétrole ingénieux sans doute, mais peu pratique, ont déjoué tous nos efforts. Après un essai malheu-

reux pour faire cuire du riz, dont une moitié s'obstinait à rester crue tandis que l'autre était complètemeut brûlée, nous avons, chaque soir, borné notre ordinaire à un potage condensé, une boîte de conserves, des bananes et du thé. Quant aux Indiens, non seulement ils ne se sont montrés d'aucune utilité, mais encore nous avons presque toujours été obligés de les nourrir de nos provisions. Trop paresseux pour préparer eux-mêmes leurs repas, ils ont laissé pourrir sans y toucher leur provision de riz et de yuca, se contentant de quelques bananes et des reliefs, plutôt maigres, de nos festins.

Malgré leur indolence, ils consentent cependant — il est vrai que quelques coups de machete suffisent — à fabriquer en peu de minutes une *carpa* ou abri en branchages, sous laquelle nous plaçons tant bien que mal nos deux lits pour les protéger en cas de pluie. A sept heures du soir nous sommes couchés.

Mais les nuits paraissent bien longues sur les bords du Pichis. On ne peut guère songer à dormir. Les bruits de la forêt nous tiennent éveillés, et surtout l'orage et la pluie, qui commence à tomber vers neuf heures. A la lueur des éclairs, j'aperçois nos deux Campas, allongés sur le sable, qui se glissent en rampant près de nos lits pour tâcher de profiter de l'abri de la carpa.

Celle-ci résiste d'abord, mais comme l'aguacero devient de plus en plus violent, elle finit, sous le poids de l'eau, par s'affaisser d'un côté et s'écrouler sur le lit de mon frère qui, malgré une savante disposition de vêtements au-dessus de sa tête pour se protéger, passe le reste de la nuit dans une mare. Situation désagréable, mais sans remède. Il n'y a qu'à se résigner et à attendre le jour.

10 *décembre*. — L'aube paraît enfin, mais la pluie, qui n'a pas cessé un instant, redouble. Ce n'est pas une petite affaire que de s'habiller, de rassembler des objets épars sous les débris de la carpa ou à demi enfouis dans le sable et de plier bagage sous des torrents d'eau. Nous nous embarquons pourtant. La pluie continue à tomber avec rage et les manteaux soi-disant imperméables ne suffisent pas à nous protéger. Quant aux Indiens, ils sont transpercés. Chinchita surtout, qui ne jouit pas de l'enveloppe de graisse de Palomita, tremble de tous ses membres; ses dents claquent. Autant la descente de Pichis était agréable hier, autant elle est pénible et semble monotone aujourd'hui. La désillusion vient après l'enchantement. Les sensations opposées qu'éveillent les aspects si différents de la rivière et de la forêt, éclairées un jour par les rayons d'un soleil ardent, noyées le lendemain dans une brume grise et triste, sont

comme la paraphrase de la belle parole de Pascal : « La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image. »

Il pleut encore. Impossible d'allumer notre lampe à alcool pour faire du thé. Notre déjeuner — essentiellement frugal — se compose de deux bananes, de trois pilules de quinine et d'une gorgée d'eau saumâtre. Pour faire la digestion, nous vidons de notre mieux le canot, qui commence à s'emplir d'eau.

Il pleut toujours. Le Pichis grossit presque à vue d'œil ; le courant nous entraîne avec une telle violence que les rames deviennent inutiles. Entre midi et une heure, nous apercevons sur la gauche une large rivière qui vient mêler ses eaux à celles du Pichis, c'est le Palcazú, et la réunion des deux rios forme le Pachitea. Nous sommes arrivés à Puerto-Victoria. Six heures nous ont suffi pour descendre quarante milles.

Mais, si nous n'étions pas guidés par les Indiens, nous aurions du mal à découvrir ce « puerto », qui consiste en tout et pour tout en une case abandonnée et à moitié détruite qui s'élève sur la rive droite, à une certaine hauteur au-dessus de la berge, juste en face de l'embouchure du Palcazú. Des restes de cultures témoignent cependant qu'il y a eu là autrefois une chacra assez importante.

Elle avait été fondée par un Brésilien dont les affaires n'ont pas réussi et qui a quitté il y a quelques années cette rive inhospitalière. La végétation tropicale a bien vite tout envahi, et l'habitation, qui n'est qu'à quelques mètres du bord, est maintenant invisible de la rivière.

Telle qu'elle est, cette case ruinée n'en constitue pas moins pour nous un précieux abri, infiniment plus confortable que toutes les carpas du monde. Ayant transporté nos bagages dans une boue épaisse et glissante, sous l'œil indifférent des Campas qui ne songent pas à nous prêter la moindre assistance, nous nous y installons. Une demi-heure plus tard, un bon feu pétille, alimenté par des planches arrachées aux cloisons de la cabane (j'imagine que tous les voyageurs en font autant et que Puerto-Victoria ne sera bientôt plus qu'un souvenir) et nos effets trempés commencent à sécher.

Après une faible accalmie vers midi, la pluie a repris pour durer toute la journée et toute la nuit. Le rio ne cesse pas de croître et, si nous n'y avions veillé, notre canot aurait été emporté. A cinq heures et à huit heures du soir, puis à trois heures du matin, nous sommes obligés de détacher la corde qui sert d'amarre, d'enlever le pieu auquel est attachée la pirogue et de le replacer chaque fois plus haut. Inutile de dire que, pour

exécuter ces différents travaux, il faut patauger dans la boue jusqu'au genou; la dernière fois même, le pieu était complètement submergé et nous dûmes entrer dans l'eau jusqu'à la ceiuture pour le retrouver. Inutile aussi de faire observer que les Indiens ne daignent pas se déranger pour nous aider; des occupations autrement importantes retiennent leur attention. Sitôt arrivé, le gros Palomita s'est endormi devant le feu, et le coquet Chinchita, tirant de sa cushma une petite gourde en forme de poire qu'il surveille avec un soin jaloux, a passé une bonne heure à remettre sur sa jolie figure le rouge que la pluie avait enlevé. Après quoi, il a imité son compagnon. L'insouciance de ces individus dépasse les bornes; elle est d'autant plus incroyable que, si le canot avait été enlevé par le courant, ils se seraient trouvés dans une situation tout aussi désagréable que nous-mêmes. Mais ils n'y pensent même pas.

Pendant la nuit, le niveau de la rivière a monté de cinq mètres. La violence et la rapidité de ces crues sont inimaginables.

11 *décembre*. — La pluie cesse enfin au lever du jour, quelques minutes avant notre départ. Nous nous engageons dans le majestueux Pachitea, large à sa naissance de plus de deux cents mètres,

et, comme hier dans le Pichis, nous n'avons guère qu'à nous laisser emporter par le courant. En somme, le rôle des Indiens se borne à peu de chose avec un flot pareil. A peine ont-ils à donner de temps à autre un coup de godille. Reconnaissons pourtant que le popero Chinchita a assez adroitement dirigé le canot dans les rares passages difficiles du Pachitea.

La faune semble plus abondante sur les rives de ce dernier fleuve que sur celles du Pichis. Les roseaux et les grandes herbes abritent toute une population d'oiseaux aquatiques : des sortes de poules d'eau, assez laides à voir, désagréables à entendre piailler, et fort mauvaises à manger, paraît-il, grouillent là dedans par centaines et par milliers. Un plus beau volatile, mais aussi plus rare, est un grand oiseau gris, de la famille du héron, qui nous regarde passer, perché sur ses hautes jambes, ou s'enlève lourdement devant nous. Dans les arbres, des bandes de superbes perroquets s'envolent en criaillant. Parfois, à travers le silence de la forêt, naît un murmure sourd, pareil au bruit que fait le vent dans les fils du télégraphe, qui grandit peu à peu et éclate soudain en un rugissement épouvantable. C'est une troupe de singes hurleurs qui, au moindre bruit qui les trouble, se taisent avec un ensemble parfait. Les Campas, pour qui la chasse aux singes est

le sport par excellence, abordent alors sans nous consulter et Chinchita, son mauvais fusil à la main, disparaît pendant quelques minutes. Chaque fois, d'ailleurs, il est revenu bredouille. Quoi qu'on puisse en penser, tous ces Indiens sont presque toujours médiocres tireurs. Par contre, ils sont doués d'une vue excellente et ils ont l'art de savoir s'approcher jusqu'à très faible distance du gibier qu'ils poursuivent; c'est là toute l'explication de leurs prouesses cynégétiques. Mais un rien suffit pour effaroucher les singes et les mettre en fuite.

L'énorme quantité d'eau tombée pendant la journée et les nuits précédentes a sans doute travaillé profondément le sol meuble et peu consistant de la forêt, et quoique la pluie ait cessé depuis plusieurs heures, son action se fait encore sentir. A chaque instant, nous entendons des craquements dans le bois, et un arbre colossal s'écroule, géant qui entraîne dans sa chute tout ce qui avait poussé sous son ombre. Quelquefois même, ce sont des morceaux entiers de la berge qui se détachent et tombent lourdement dans le fleuve. Il est préférable de ne pas passer le long de la rive à ces moments-là. On a vu des lanchas couler sous de pareils chocs.

Le Pachitea, qui s'élargit à mesure que nous descendons, charrie d'énormes quantités de bois,

branches et troncs flottants qui, par endroits, s'amoncellent de manière à former de véritables îlots autour desquels le flot tourbillonne. Ces bois flottants peuvent être dangereux pour les canots, quelquefois même pour les vapeurs.

Quant aux rapides — le Pachitea en compte quatre principaux qu'on ne franchit qu'avec une certaine difficulté pendant la saison sèche (1) — nous les passons sans même nous en apercevoir; à cette époque de hautes eaux, ils sont entièrement couverts.

Après neuf heures de navigation ininterrompue, nous arrivons en vue de la chacra de Yanayacu, agréablement située sur la rive droite, en face du rio du même nom. Mais, par suite d'une fausse manœuvre, nous dépassons de deux cents mètres environ le point de débarquement, qui est juste devant la maison d'habitation; l'excellent Chinchita émet la prétention d'arrêter le canot au milieu des roseaux, en face d'une berge abrupte. Nous l'obligeons à retourner en arrière; en nous halant aux arbrisseaux, nous employons vingt-cinq minutes à parcourir ces deux cents mètres, contre le courant. Bobby n'avait pas tort quand il nous affirmait qu'en cette saison il était impos-

(1) Ces quatre rapides sont dénommés d'amont en aval : Llullapichis, Sunyaru-Yacu, Syra, Baños, Le dernier est le plus tumultueux.

sible de remonter le Pachitea et le Pichis en canot.

La chacra de Yanayacu est le seul lieu habité que l'on rencontre sur un parcours d'environ 475 milles, entre Santa-Zita et les exploitations voisines du confluent du Pachitea et de l'Ucayali. Elle appartient au Sr Rivera, dont nous n'avons pas voulu acquérir le canot à Puerto-Bermudez, et qui, loin de nous garder rancune, nous a munis d'une lettre de recommandation pour son « majordome » Poz.

Peut-être le mot majordome est-il un peu ambitieux. Un majordome a d'habitude sous ses ordres un personnel nombreux. Tel n'est pas le cas du pauvre Poz, qui vit absolument seul à Yanayacu depuis le départ de son maître. C'est un brave homme, à l'esprit assez lent, qui nous reçoit de son mieux. La chambre qu'il nous offre est peu tentante; lui-même ne nous engage pas trop à l'occuper. Aussi préférons-nous nous installer sous l'auvent de la maison, en compagnie des oiseaux de basse-cour.

Cet infortuné Poz a ceci de particulier que les moustiques l'exaspèrent. Il faut convenir que, dans ces conditions, il a bien mal choisi sa résidence en venant vivre à Yanayacu, qui est un des endroits du Pachitea les plus riches en moustiques. Aussi le malheureux Poz, auquel la sur-

veillance de la chacra semble laisser de nombreux loisirs, passe-t-il son temps à se promener de long en large en s'appliquant de furieuses claques sur la figure et en maugréant contre ses cruels ennemis. Il s'interrompt pourtant dans cette lutte sans relâche pour allumer son feu à notre intention, afin de nous permettre de faire de la soupe, du thé et du café. A Yanayacu comme à Puerto-Bermudez, le besoin du ravitaillement se fait fortement sentir. Poz le solitaire est dénué de tout; et bien qu'il soit résigné à son triste sort et qu'il attende avec patience le passage d'une lancha, il n'en est pas moins enchanté d'accepter une petite partie de notre provision de sucre, de café et de tabac. En échange, il nous donne des bananes mûres.

Comme il n'a pas plu de la journée, le rio commence à baisser. Nous allons vérifier l'amarrage du canot. Bien nous en prend : Palomita, toujours aussi dégourdi, s'est contenté d'attacher la corde, par un nœud simple, au premier piquet venu. Or la corde a à peine un mètre de jeu. De sorte que, si le rio continue à baisser, le canot a de fortes chances de se trouver échoué sur une berge à pic, dans une position qui amènera presque infailliblement la perte des bagages et même la sienne propre si, comme il est probable, l'amarre cédait. Heureusement, Poz est là; il nous

fait cadeau d'une rallonge de corde au moyen de laquelle nous relions solidement la pirogue à un pieu bien enfoncé.

Nous passons une bonne nuit à l'abri de la pluie qui recommence à tomber par intermittences; mais elle cesse au petit jour.

12 *décembre*. — Avant six heures du matin, nous avons quitté Yanayacu et de nouveau nous glissons sur la rivière. Toute la journée, nous apercevons sur notre droite les cimes boisées des Cerros de San-Carlos, qui se dressent entre le Pachitea et l'Ucayali. Cette région est mal connue. Le P. Sala, de l'ordre des Franciscains, a parcouru la contrée plus au sud, entre l'Ucayali et le Pichis, il a traversé le Gran Pajonal, sorte d'immense pampa dont l'altitude varie entre 1,000 et 1,500 mètres, et habitée par des Campas bravos (1). Mais les Cerros de San-Carlos et les forêts de la rive droite du Pachitea attendent encore un explorateur. Celles de la rive gauche ont une fâcheuse réputation : les Indiens Cachibos, qui y vivent, comptent parmi les peuplades anthropophages, encore nombreuses, de l'Amérique du Sud. En 1865, la lancha péruvienne *Putumayo*

(1) Voir *Apuntes de viaje del R. P. F. Gabriel Sala.* (Lima, 1897.)

ayant échoué sur le Pachitea, les explorateurs qui la dirigeaient, deux officiers de marine, furent surpris par les Cachibos, traîtreusement assassinés et dévorés. Jamais on n'a pu tirer vengeance du meurtre. Une expédition dans cette région malsaine et impénétrable serait très coûteuse en hommes et en argent. D'ailleurs, les Cachibos, dont le nombre décroît sans cesse par suite des guerres continuelles qu'ils soutiennent contre les Cunibos de l'Ucayali, plus civilisés et mieux armés, ne se risquent plus sur le Pachitea et ne quittent plus les quebradas de l'intérieur.

Comme le temps se maintient beau, le niveau de l'eau baisse sensiblement. Mais le courant est toujours très rapide et nous faisons beaucoup de chemin. En plusieurs endroits, surtout aux coudes les plus brusques de la rivière, des tourbillons se forment, qui seraient dangereux si l'on s'y laissait engager. Mais nous passons sans encombre au milieu de ces remolinos, dont les plus violents marquent sans doute l'emplacement des rapides. Une fois seulement, par la négligence de Chinchita, qui se regardait dans sa glace à ce moment-là, nous embarquons un fort paquet d'eau.

Vers quatre heures, nous apercevons une minuscule pirogue qui remonte. C'est la première embarcation que nous rencontrons depuis Puerto-Bermudez. Elle est dirigée par un Indien dont

Page 250.

RIO PACHITEA

l'itinéraire ne semble pas très fixé, puisque, arrivé à notre hauteur, il fait demi-tour, engage la conversation avec nos Campas et nous suit. Peu de temps après, nous trouvons sur la rive droite une plage de sable qui nous paraît favorable pour un campement. Aussi bien y a-t-il plus de dix heures que nous sommes en canot. Nous débarquons donc, les feux sont allumés et la carpa construite.

L'Indien qui a uni sa fortune à la nôtre paraît voyager pour son plaisir, en amateur, presque en sybarite. Il est muni d'une moustiquaire dont il s'enveloppe après avoir dîné des produits de sa chasse, qu'il a généreusement partagés avec nos rameurs.

Comme nous nous couchons, la lune, pâle et voilée, apparaît derrière le rideau sombre des bois et les eaux noires du rio s'argentent par instants sous les rayons de sa lumière tremblante; nos feux mourants projettent encore sur la grève une faible lueur rougeâtre, et les appels mélancoliques des canards déchirent le silence de la nuit. La tristesse sauvage de ce paysage nocturne est saisissante.

13 *décembre*. — Vers trois heures du matin, nous sommes réveillés par un aguacero que nous supportons d'abord avec résignation ; mais bientôt sa violence nous oblige à quitter nos lits trans-

formés en marécages. A tâtons, dans la nuit, nous rassemblons nos affaires et, dès le point du jour, nous les portons dans le canot. Puis, profitant d'une légère accalmie, nous nous mettons en route en même temps que l'Indien que nous avons rencontré hier et qui semble vouloir joindre sa fortune à la nôtre. La pluie, qui reprend avec plus de force, empêche les moindres préparatifs culinaires; il est vrai qu'on s'habitue à la longue au menu de quinine et de bananes. Un voyage dans la montaña est certainement, pour les personnes qui désirent maigrir, plus efficace que tous les régimes possibles : on se dégoûte vite des conserves et l'on en arrive à ne manger que le strict nécessaire.

A plusieurs reprises, nous avons encore à passer aujourd'hui au milieu des remolinos. L'Indien solitaire nous montre le chemin; avec audace et précision, il pousse sa microscopique embarcation à travers l'eau tourbillonnante, puis, se retournant, il nous montre son maigre visage éclairé d'un rire silencieux : il est dans son élément, il est heureux. Tous ces Indiens de la forêt ne feront jamais que des travailleurs médiocres aux entreprises agricoles. Sans qu'on puisse les qualifier de nomades, puisqu'ils ont des centres d'habitation permanents, ils sont chasseurs et vagabonds dans l'âme.

Dans l'après-midi, la pluie s'arrête enfin et le ciel se découvre. Le Pachitea, qui s'élargit dans des proportions énormes, s'infléchit vers l'est, alors que, depuis Puerto-Bermudez, notre direction générale était le nord. En même temps, le courant se ralentit, les coudes et les remolinos deviennent de plus en plus rares ; la rivière s'étale en grandes nappes tranquilles qui se succèdent en formant de longues lignes droites, majestueuses et monotones. Vers quatre heures, nous nous arrêtons pour camper, mais, moins heureux que les jours précédents, nous ne trouvons aucune plage de sable et sommes forcés de nous installer dans la forêt, près de l'emplacement d'un ancien poste appelé Puerto-Carbajal, dont il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace. Une habitation s'élevait là, entourée de cultures et de plantations ; quelques années à peine ont passé et tout a disparu : la forêt a repris possession de son domaine. Plus que dans les régions les plus arides, la nature est ici ennemie de l'homme et, quoiqu'elle semble prodiguer ses richesses, c'est en réalité une lutte de tous les instants qu'il faut soutenir contre elle pour les lui arracher.

Cette nuit est la dernière que nous devons passer à la belle étoile et c'est aussi la plus mauvaise peut-être. La pluie ne tombe pourtant que par intervalles et en petite quantité. Mais nous

sommes campés au milieu des arbres, sur un sol très humide, où abondent les insectes. Le court espace de temps pendant lequel nous nous glissons sous nos moustiquaires suffit aux moustiques pour s'introduire avec nous sous le tissu protecteur. Jusqu'au matin, c'est un combat acharné et sans trêve. Ajoutez à cela que la forêt, silencieuse pendant le jour, semble s'éveiller dès que la nuit tombe. Craquements, froissements, cris d'animaux divers s'unissent en un discordant concert que domine la note triste et puissante des énormes crapauds qui abondent dans ces parages. En somme, nous ne fermons pas l'œil et, dès que l'aube se laisse soupçonner, nous sommes debout et prêts à repartir.

14 *décembre*. — Le Pachitea, dans son cours inférieur, change tout à fait de caractère. La rivière au cours sinueux, rapide, impétueuse, par endroits tourbillonnante, s'est peu à peu transformée en un fleuve aux eaux tranquilles qui se déroule majestueusement en longues courbes à peine accentuées. On dirait qu'ayant épuisé les ardeurs de la jeunesse, elle passe maintenant au calme de l'âge mûr. En termes plus simples, le Pachitea est devenu un grand fleuve de plaine, qui ressemble à l'Ucayali, au Javary, au Juruá, à tout autre affluent de l'Amazone. Sa largeur peut

varier entre six cents et huit cents mètres.

Après quelques heures de navigation sous un soleil très chaud, nous débarquons sur la rive droite à la chacra Honoria, propriété du Sr Vargas, l'associé de Bobby. Vargas est en ce moment à Iquitos, où il négocie, paraît-il, l'affrètement de la fameuse lancha qu'il doit amener sur le Pachitea et le Pichis et qui rapatriera Chinchita et Palomita, dont nous nous séparons ici. En effet, le majordome de Vargas, qui garde la propriété en l'absence du maître, nous propose de nous donner un grand canot et quatre rameurs pour nous conduire à la comisaria de la bouche du Pachitea, qui n'est plus très éloignée. Nous acceptons avec empressement. Comme nous allions repartir, arrive, l'air un peu penaud, l'Indien qui nous accompagnait depuis deux jours. C'est tout bonnement un des travailleurs de la chacra Honoria qui avait pris, sans prévenir personne, un petit congé pour aller à la chasse. Pour toute punition, après une verte semonce, on l'adjoint en supplément à notre équipage.

Grâce à nos cinq rameurs, nous filons à toute vitesse, bien que le courant soit très faible. Un orage éclate soudain, mais par extraordinaire sans pluie. Le vent souffle en rafales si violentes qu'en peu d'instants plusieurs arbres énormes se brisent sur la rive que nous longeons; des cra-

quements secs retentissent, suivis d'un bruit sourd de masses qui s'écroulent; l'eau du fleuve se ride de vagues menaçantes. Mais nous n'avons été atteints que par la queue de la tempête, qui s'enfuit rapidement vers le sud.

A quatre heures de l'après-midi, nous arrivons à la comisaria de la Boca, située sur la rive gauche du Pachitea, à deux milles environ de son confluent avec l'Ucayali. Ce point étant desservi par toutes les lanchas qui montent et descendent l'Ucayali, nous n'avons plus qu'à y attendre, peut-être quelques heures, peut-être quelques jours, le passage d'une de ces lanchas. Notre voyage en canot est heureusement terminé.

La comisaria de la Boca, qui ne comprend qu'une grande case, ne peut pas passer pour un poste de choix, surtout en raison de l'abondance phénoménale des moustiques. Le commissaire, un jeune homme qui se lève, pour nous recevoir, d'un hamac où il se balançait nonchalamment, ne semble pas accablé de besogne et ses occupations lui laissent le temps d'approfondir les mystères du jeu de jacquet, pour lequel il professe une estime particulière. Les hasards de la guerre lui ont envoyé un partenaire en la personne d'un Écuadorien, un chef de bande, qui, étant tombé entre les mains des Péruviens à la suite d'un combat malheureux sur les bords du Napo, a été

relégué sur le Pachitea. Gardien et prisonnier sont dans les meilleurs termes et l'Écuadorien attend avec résignation le moment où la liberté lui sera rendue. La garnison de la Boca se compose de trois soldats, dont l'un remplit le rôle de cuisinier. Il y a là aussi un malheureux qui attend depuis six semaines la lancha qui doit remonter le Pachitea pour gagner Puerto-Bermudez, et de là Lima.

Après un dîner frugal, nous nous étendons sur nos lits que nous avons dressés tant bien que mal sous l'auvent de la case, peu enchantés de la perspective de passer plusieurs jours et plusieurs nuits dans cet antre de moustiques. Mais il était écrit que la chance devait nous favoriser. Nous n'étions pas couchés depuis une demi-heure qu'un coup de sifflet prolongé retentit dans la nuit. En un clin d'œil, tout le monde est debout. Le cri : lancha! s'échappe de toutes les poitrines. Nous courons à la berge, nous apercevons dans la direction de l'Ucayali les feux d'un vapeur et, quelques minutes plus tard, la lancha *Napo* s'amarrait à la rive. Sans hésiter, nous y prenons place, quoiqu'elle ne fasse en ce moment que son voyage d'aller et qu'elle ne doive se diriger sur Iquitos qu'à son retour du haut Ucayali. Mais c'est ici comme à Puerto-Bermudez : tout vaut mieux que d'y séjourner. Avec nous s'embarquent le commissaire et

l'infortuné Écuadorien, munis de la boîte de jacquet dont ils ne se séparent jamais. Le commissaire, qui s'ennuie passablement dans sa résidence, et qui est plein de prévenances pour son prisonnier, lui a offert une petite excursion de trois jours en bateau sur le haut Ucayali jusqu'à Cumaria. Nous déposerons ces messieurs chez eux en repassant.

A minuit, la *Napo* a quitté le Pachitea et nous emporte dans la direction du sud, vers le haut Ucayali.

Désormais les difficultés sont finies, car la lancha qui nous emmène nous déposera à Iquitos dans un temps plus ou moins long. Nous n'avons plus maintenant à nous préoccuper de notre subsistance ni de notre campement du soir; nous n'avons plus à surveiller la crue du fleuve en songeant à la sécurité de notre pirogue. Coups de vent, orages, aguaceros, nous laissent indifférents. Nous sommes abrités, à peu près nourris et, à moins d'accident, sûrs d'arriver à destination. Mais en même temps que les difficultés, l'imprévu s'est évanoui, et avec lui le principal attrait du voyage. Le confort (tout relatif!) et la sécurité paraissent des mets bien fades quand on a goûté, ne fût-ce que du bout des lèvres, à la coupe des aventures. Ni la lancha de l'Ucayali, ni le grand vapeur de l'Amazone ne m'ont fait oublier notre pauvre canot du Pichis et du Pachitea.

CHAPITRE X

L'UCAYALI (1)

Des deux grands fleuves péruviens, Marañon et Ucayali, c'est généralement le premier qui est considéré comme la branche maîtresse du système amazonien; c'est le second pourtant qui, si l'on s'en tenait à la longueur du cours et aux qualités de navigabilité, mériterait de passer pour le fleuve principal. Mais, tandis que le torrent sorti du lac de Santa-Ana s'appelle Marañon dès sa naissance, c'est seulement dans la région des plaines, après avoir groupé tout un faisceau de rivières, que commence l'Ucayali proprement dit.

L'Ucayali est formé par la jonction de deux puissants cours d'eau : l'Urubamba et l'Apurimac-Ene-Tambo.

L'Urubamba, connu dans son cours supérieur

(1) Voir la carte : Voies de communication entre la côte du Pérou et les rivières amazoniennes.

sous le nom de rio Vilcanota, prend sa source dans les Andes de Carabaya, ramification de la Cordillère orientale dont certains sommets dépassent 5,000 mètres. Sa haute vallée est suivie par le chemin de fer jusqu'à Sicuani, point terminus actuel de la ligne de Puno à Cuzco, puis entre Sicuani et Urcos par la route qui prolonge ce chemin de fer. Toute cette région est une des plus fertiles du plateau andin, et il est certain que Cuzco, sa cité principale, dont le climat est froid et sain et qui se trouve cependant à une faible distance des territoires de la montaña si riche en promesses d'avenir, serait pour le Pérou une capitale beaucoup plus rationnelle que Lima, bâtie dans un désert, et séparée du reste du pays par une double barrière de hautes montagnes.

Après avoir laissé Cuzco à quelques kilomètres à l'ouest, l'Urubamba passe au pied des célèbres ruines incasiques d'Ollantai-Tambo. Jusqu'ici, sa pente, suivant l'inclinaison générale du plateau, s'est maintenue assez faible. Elle s'accentue brusquement et le rio tombe, en une succession de bonds précipités et de furieux rapides, des hauteurs froides de la sierra dans la chaude région des forêts. La petite ville d'Urubamba, tout près d'Ollantai-Tambo, est encore à près de trois mille mètres d'altitude; le village de Santa-Ana, situé à peine à cent kilomètres en aval, n'est plus qu'à

mille mètres. Au-dessous de Santa-Ana, l'Urubamba, dont le cours est toujours extrêmement rapide, coule dans les solitudes de la forêt vierge, parcourues seulement par des tribus d'Indiens Campas qui vivent à l'état sauvage. Il reçoit sur sa rive droite son principal affluent, le Paucartambo, né dans le même groupe de montagnes que les nombreuses rivières dont la réunion forme le Madre de Dios, puis, après s'être resserré en un dernier étranglement, le *Pongo* ou défilé de Mainique, il entre définitivement dans la plaine. Dans cette dernière partie de son cours, l'Urubamba se trouve, par ses affluents de droite, Camisea, Misihagua et Sepahua, très voisin des sources du Manú (affluent du Madre de Dios) et du Purús. Cette contrée, fort riche en caoutchouc, a été explorée surtout par l'entreprenant Fiscarrald qui avait projeté d'établir un passage entre les bassins de l'Ucayali et du Madre de Dios par les rios Misihagua et Manú, mais qui périt malheureusement dans un naufrage. En aval du confluent du Sepahua, l'Urubamba, dont la direction générale avait été jusqu'ici sud-est-nord-ouest, s'infléchit vers l'ouest en une courbe très prononcée et va mêler ses eaux à celles du Tambo.

Il a été, il est encore question d'employer la voie de l'Urubamba pour établir une ligne de communication entre Cusco et Iquitos. L'entre-

prise, qui paraît très simple si l'on regarde une carte sans avoir la connaissance du pays, présenterait en réalité de grandes difficultés. Jusqu'à Santa-Ana, un sentier médiocre existe. Entre Santa-Ana et le Pongo de Mainique, on trouve, dit-on, les restes d'un chemin de l'époque des Incas, mais il est fort douteux que ces restes puissent être d'une utilité quelconque pour la construction d'une nouvelle route. Enfin, il faudrait prolonger ce chemin jusqu'au confluent du rio Huapaya, où l'Urubamba commence à être navigable. Encore importe-t-il de préciser les conditions de cette navigabilité. Il est bien certain que, poussées par l'appât d'un très sérieux bénéfice (le caoutchouc abonde dans la région du bas Urubamba et de ses affluents), les maisons de commerce d'Iquitos et même de Manaos envoient leurs vapeurs jusque sur l'Urubamba. Au mois de janvier 1905, nous avons vu à Iquitos deux fortes lanchas brésiliennes qui partaient pour l'Urubamba. Mais nous ne savons pas si elles y sont arrivées ou si elles en sont revenues. La navigation sur l'Urubamba est en effet des plus aléatoires. Outre un courant très violent à vaincre, qui atteint par endroits une vitesse de quatorze milles à l'heure, il faut franchir des passages étroits, obstrués de roches, où le moindre faux coup de barre peut être fatal. Ajoutez que ces

expéditions, éminemment hasardeuses, ne peuvent s'entreprendre qu'à l'époque des plus hautes eaux, c'est-à-dire pendant trois mois de l'année à peine. C'est pourquoi, dans les conditions actuelles et jusqu'à nouvel ordre, je demeurerai sceptique sur l'avenir de la voie Cuzco-Iquitos, *viâ* Urubamba.

Passons maintenant au deuxième groupe des rivières qui forment l'Ucayali.

L'Apurimac naît dans la province d'Arequipa, à cent trente kilomètres seulement de l'Océan Pacifique, à vol d'oiseau. Coulant d'abord dans des gorges profondes, il se rapproche de l'Urubamba et les directions générales des cours des deux rivières, séparées par un contrefort très élevé des Andes, restent à peu près parallèles. Après avoir passé sous un pont audacieux qu'utilise la route d'Abancay à Cuzco, il se grossit sur sa rive gauche du rio Pampas au cours tortueux. Plus bas, il s'engage dans la région des bois, à peu près déserte. Après son confluent avec le long rio Mantaro qui sort de la grande lagune de Junin et qui arrose l'importante ville de Jauja, l'Apurimac, changeant de nom, devient le rio Ene. L'Ene lui-même, après s'être grossi du Perene, dont j'ai parlé précédemment, devient le Tambo.

Le Tambo est navigable probablement dans les

mêmes conditions que l'Urubamba, mais, comme il traverse des forêts encore inexploitées et à peine connues, les lanchas ne s'y risquent pas. Quant à l'Ene, au Perene, à l'Apurimac, au Mantaro, ils ne sont pas du tout navigables. Aussi faut-il reléguer dans le domaine de la haute fantaisie le projet d'établissement d'une voie de communication entre Ayacucho et l'Ucayali par l'Apurimac, l'Ene et le Tambo. On remarque pourtant, sur les cartes péruviennes du cours de l'Apurimac, plusieurs *puertos* accompagnés de signes en forme d'ancre qui pourraient laisser supposer aux personnes non averties qu'il existe un mouvement de bateaux sur cette rivière. La vérité est plus simple : il s'agit seulement de s'entendre sur le sens des mots. Qu'un canot ait un beau jour abordé sur une plage déserte, et le lieu est immédiatement dénommé *puerto*. Mais il ne faut pas y chercher autre chose.

Le Tambo, devenu à la suite de toutes ces jonctions une large et puissante rivière, se heurte à la chaîne de montagnes qui prolonge les Cerros de la Sal; rejeté d'abord à l'est, il finit enfin par s'ouvrir un passage vers le nord et il s'unit à l'Urabamba. L'Ucayali est désormais formé.

L'Ucayali est un fleuve de plaine : il déroule son cours sinueux, long de quatorze à quinze cents

kilomètres, entre les altitudes de 282 mètres (confluent du Tambo et de l'Urubamba) et de 98 mètres (confluent de l'Ucayali et du Marañon). Aussi le spectacle de ses rives est-il d'une monotonie sans égale. Son cours supérieur, où se rencontrent plusieurs mauvais passages, dont le plus célèbre, la Vuelta del Diablo, a causé de nombreux naufrages, est d'une navigation assez difficile. A partir du poste de Cumaria, le régime de la rivière devient plus régulier et les lanchas du type ordinaire peuvent la parcourir en toute saison. La force du courant reste toutefois très appréciable. Notre lancha a mis trente-huit heures (arrêts déduits) pour remonter de la bouche du Pachitea à Cumaria : à la descente, elle a fait le même trajet en douze heures. Plus bas encore, après le confluent du Pachitea, le courant se ralentit sensiblement (il ne dépasse pas trois milles à l'heure) et la navigation de l'Ucayali ressemble alors à celle des autres grandes rivières amazoniennes; elle présente les mêmes inconvénients, dus surtout à la fréquence des variations du lit et à la grande quantité d'énormes troncs d'arbres qui flottent entre deux eaux.

On divise d'ordinaire le cours de l'Ucayali en deux parties, haut Ucayali, en amont de l'embouchure du Pachitea, bas Ucayali en aval. Cette distinction un peu arbitraire ne correspond pas à

un changement d'aspect dans le paysage, qui se déroule toujours semblable à lui-même; signalons pourtant un défilé assez pittoresque, à une trentaine de milles en aval de Contamana, où le fleuve, très rétréci, passe entre de hautes collines. Partout ailleurs, la vue s'arrête sur l'éternelle ligne sombre des rives plates et boisées.

Comme on le voit, la navigation sur l'Ucayali est monotone et les quatre jours qu'emploient les vapeurs du gouvernement pour descendre de la bouche du Pachitea à Iquitos sont amplement suffisants pour faire connaissance avec le fleuve. Pour nous, qui étions à bord d'une lancha de commerce, et qui y avons vécu pendant deux longues semaines, nous avons pu nous pénétrer et nous saturer des aspects de l'Ucayali.

Le haut Ucayali est peu habité; on n'y compte que quelques postes, dont le plus important, Cumaria, composé de plusieurs cases, est habité par un cauchero italien qui a groupé autour de lui deux cents Indiens. Ces Indiens appartiennent à la grande tribu des Cunibos, qui se subdivise elle-même en tribus secondaires. Plus laids que les Campas, ils ont de larges anneaux passés à travers les narines, et le visage entièrement couvert d'une couche de peinture de couleur terreuse, qui leur donne un aspect farouche. Ils ont conservé des coutumes rappelant l'état sauvage :

les mères pressent entre des pièces de bois les crânes des enfants nouveau-nés pour leur donner une forme qu'elles jugent plus élégante; inutile de dire que les nouveau-nés ne résistent pas toujours à ce traitement. Beaucoup de Cunibos portent de curieux bracelets formés de dents de singe; ils y attachent sans doute quelque idée superstitieuse, car ils ne veulent s'en débarrasser à aucun prix. Ils dirigent leurs pirogues avec adresse et sont même employés comme pilotes pour faire franchir aux lanchas les passages difficiles du haut Ucayali. La plupart d'entre eux possèdent des fusils et ont un goût très prononcé pour la cachaza : on voit par là qu'ils ont atteint un certain degré de civilisation.

Les postes sont beaucoup plus nombreux sur le bas Ucayali, et ils deviennent de plus en plus fréquents à mesure qu'on approche du Marañon. Notre lancha n'a pas fait moins de cinquante escales entre la bouche du Pachitea et le confluent du Marañon. Il serait fastidieux de les énumérer, d'autant qu'elles se ressemblent toutes : une case en lattes, au toit de feuilles, plus rarement de tôle ondulée, élevée autant qu'il est possible au-dessus de la rivière, entourée d'un terrain défriché plus ou moins considérable, où l'on cultive la yuca et la banane; ajoutez-y abondance de moustiques, et voilà un poste de l'Ucayali. Certains ont pourtant

quelque importance; plusieurs maisons s'y groupent. Citons Masisea, San-Jerónimo, Sarayacú. Enfin Contamana peut passer pour une véritable ville : c'est le chef-lieu de la province d'Ucayali, subdivision de l'immense département de Loreto. Bâtie sur la rive gauche, elle se compose d'une longue rue en bordure sur le fleuve; l'animation est nulle, quoique l'on y compte environ deux mille habitants.

L'élévation relative des berges de l'Ucayali explique que, même aux hautes eaux, elles ne soient pas couvertes par la crue. D'où il suit que la région de l'Ucayali est beaucoup plus saine que celle du Javary ou du Purús, pour ne citer que ces deux cours d'eau. Les fièvres y sont rares et les Européens s'y acclimatent.

Dans l'Amazonie, malheureusement, il semble que la richesse du pays soit en raison inverse de la salubrité. Ceci s'explique si l'on songe qu'à l'heure actuelle la seule exploitation de la forêt vraiment rémunératrice est celle du caoutchouc et que l'arbre à caoutchouc, du moins celui qui fournit le meilleur produit, le *jebe*, se rencontre dans les bois inondés pendant une partie de l'année.

En tant que rivière productrice du caoutchouc, l'Ucayali ne peut pas rivaliser avec les grands fleuves brésiliens. Le voisinage immédiat de ses

bords n'en donne que des quantités insignifiantes; mais certains de ses affluents sont plus riches que l'artère principale en *caucho* ou caoutchouc de qualité inférieure, et ils servent en même temps de débouchés au jebe que produisent les bassins des rivières voisines. Tel est le cas pour l'Urubamba, sur lequel on commence à amener du caoutchouc provenant de la région du Madre de Dios; tel est le cas surtout pour le rio Tamayo, qui se joint à l'Ucayali sur sa rive droite, à quelque distance en aval de Masisea. Aux hautes eaux, les petites lanchas peuvent remonter le Tamayo pendant six jours; du point où elles s'arrêtent, en moins d'une journée, partie en canot, partie à pied, on peut arriver au rio Mua, tributaire du Juruá, au milieu d'une région très productive en jebe. On recueille également du caucho sur les bords de plusieurs affluents du bas Ucayali, notamment sur ceux du Tapiche. Tout cela donne une certaine importance à l'Ucayali et explique qu'il soit parcouru par d'assez nombreux vapeurs. Mais, encore une fois, son mouvement commercial ne peut pas se comparer à celui du Madeira, du Purús, du Juruá, ou même du Javary.

Une brève digression est ici indispensable pour donner un aperçu sommaire de la production et de l'exploitation du caoutchouc.

Il convient d'abord de distinguer les deux grandes variétés de caoutchouc, le *jebe* et le *caucho* qui, recueillis sur des arbres différents, sont traités différemment.

Le *jebe*, ou caoutchouc de Pará, est le produit des diverses espèces du genre *hevea*, famille des euphorbiacées. Les heveas sont de beaux arbres au feuillage clair dont la hauteur varie de dix à vingt mètres; ils sont groupés dans la forêt par quantités très variables, et la valeur d'une *shiringa*, ou exploitation de jebe, s'apprécie d'après la densité des heveas à l'hectare. On appelle *estrada* le sentier ou trocha qui, partant de la cabane du *shiringuero*, passe au pied de chaque arbre de l'exploitation pour revenir à son point de départ. Chaque matin, le shiringuero fait sa tournée, s'arrête devant chaque arbre et, à l'aide d'une hache spéciale, y pratique une ou plusieurs entailles, suivant son diamètre; il recueille ensuite le lait ou latex qui coule de la blessure dans un gobelet de métal nommé *tejelina*. L'après-midi, il parcourt de nouveau l'estrada, vide les tejelinas dans un récipient plus grand, le *balde*, déposé au pied de chaque arbre, et revient à sa hutte. Alors commence la seconde opération. Le shiringuero allume un feu avec les racines d'une certaine espèce de palmiers, qui produisent en brûlant une fumée épaisse, puis il trempe un *palo*,

ou morceau de bois taillé d'une seule pièce, dans une grande cuvette où il a préalablement versé le contenu des baldes; exposant son palo à la fumée, il le fait tourner avec lenteur et régularité; le latex se coagule et l'opération est renouvelée jusqu'à ce qu'une boule de trente à quarante kilogrammes se soit formée autour du palo; le jebe est alors prêt pour l'exportation.

L'hevea supporte ce traitement d'incisions quotidiennes pendant les trois ou quatre mois que dure la saison d'exploitation et il peut produire du latex pendant trente à quarante ans. On opère tout autrement avec le *castilloa elastica*, variété de ficus qui produit le caucho.

Les arbres, qui se trouvent ordinairement dans des régions plus élevées que les heveas, et dont la densité à l'hectare est toujours moindre, sont abattus par le cauchero. Celui-ci creuse ensuite dans la terre un trou large et peu profond pour recueillir le latex qui coule du tronc (dans l'hevea, c'est l'écorce seule qui produit le latex), puis il le laisse se coaguler naturellement, ou bien, pour précipiter la solidification, il le mélange au suc de certaines lianes ou à de la soude caustique. Le caucho s'agglomère sous forme de planches, et c'est dans cet état qu'on l'exporte.

Comme on le voit, l'exploitation du caucho a pour conséquence la destruction de l'arbre et c'est

ce qui explique que, d'année en année, il faille aller le chercher plus loin, dans des régions d'accès difficile. Il serait désirable qu'on arrivât à le traiter comme l'hevea.

L'exploitation du jebe et du caucho entraîne des frais très considérables, qui augmentent naturellement en raison de la distance aux grandes rivières et de la difficulté des communications. Tel cauchero ne verra sa marchandise embarquée sur le vapeur qui doit la transporter à Iquitos ou à Manaos qu'après des semaines de navigation en pirogue et plusieurs portages. Les patrons shiringueros et caucheros, qui n'ont souvent pour toute fortune que leur énergie et leur esprit d'entreprise, empruntent les marchandises et les fonds dont ils ont besoin pour nourrir, équiper et payer leur personnel, aux commerçants d'Iquitos et de Manaos, et s'engagent en échange à leur vendre leur récolte de caoutchouc à un prix donné. C'est le système des *aviamentos* (crédits), qui fait courir des risques aux prêteurs, puisqu'ils avancent des sommes quelquefois très élevées sans garantie aucune, mais qui, tout compte fait, est généralement pour eux une source de bénéfices énormes.

Quelques krachs retentissants ont cependant, depuis ces dernières années, tempéré un peu cette fièvre du caoutchouc, aussi ardente que celle de l'or. Les shiringueros se font plus rares, qui

dissipent en quelques jours à Manaos ce qu'ils ont gagné au prix d'une année de privations. Mais comme la consommation de la précieuse matière augmente sans cesse et que les forêts de l'Amazonie en recèlent des quantités presque inépuisables, le commerce du caoutchouc, malgré des crises passagères, progresse constamment. C'est une rivière dont le cours se calme, se régularise, mais dont le débit grossit toujours (1).

En tous cas, pendant les deux semaines que nous avons passées sur l'Ucayali, et même durant notre séjour à Iquitos, nous avons respiré, pour ainsi dire, une atmosphère de caoutchouc. On ne vit que pour le caoutchouc, le caoutchouc est le seul intérêt de l'existence, l'unique sujet de conversation. On en arrive à le désigner sous le simple nom de *producto;* n'est-il pas le produit par excellence? Sur les lanchas de l'Ucayali et probablement sur celles des autres rivières, les passagers sont tenus pour des objets accessoires, plutôt encombrants et moins intéressants que la plus petite boule de jebe.

Les lanchas de commerce d'Iquitos sont de véritables bazars flottants; elles apportent aux rive-

(1) Pour plus de détails sur l'exploitation et le commerce du caoutchouc, on peut consulter l'intéressant ouvrage de M. A. Plane, *l'Amazonie* (Plon-Nourrit, 1903).

[illegible] en échange du producto, tout [illegible] nécessaire à leur subsistance : conserves alimentaires, [illegible] linge, chaussures, [illegible] mètres, bijoux en toc, [illegible] je ne crois pas calomnier personne en [illegible] que ces marchandises sont de [illegible].

La [illegible] *Napo* appartenait à la maison [illegible], [illegible], à bord de laquelle nous nous trouvons, passe pour une des plus [illegible] de l'Amazone. Comme elle représente assez bien le type [illegible] des vapeurs de cette [illegible] je me crois en mesure de donner quelques [illegible] sur elle. Elle a 22 mètres, large de 4 [illegible], brûle de 4 mètres, deux étages de 2 mètres, [illegible] 38 [illegible] et cale 3 pieds [illegible]. Elle a 21 hommes à son bord [illegible] capitaine, 2 pilotes, 2 mécaniciens, chauffeurs, marins, [illegible]. On y dépense environ 100 soles (250 francs) par jour, qui se répartissent ainsi : 40 soles de chauffage (soit 2,000 bûches ; 40 soles pour le traitement de l'équipage; 20 soles en moyenne pour la nourriture de l'équipage et des passagers et pour l'huile de la machine. Construite à Glasgow, elle a coûté 75,000 francs.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de place perdue sur la *Napo*. La nuit où nous avons

embarqué, à la bouche du Pachitea, nous nous sommes tout d'abord demandé avec une certaine inquiétude où nous pourrions placer nos lits de camp, tant le pont était encombré de malles, de fauteuils, de hamacs, de couchettes et de moustiquaires; nous avons fini pourtant par nous assurer d'assez bonnes places le long du bastingage et, grâce à une attentive surveillance contre les empiétements des voisins, nous avons réussi à les conserver pendant tout le voyage.

Le pont de la *Napo* se divise en trois parties : l'avant comprend la place réservée au pilote et la cabine du capitaine; à l'arrière, sont installés une autre cabine, celle du représentant de la maison Kahn et Pollack, et un petit office. Quant à la partie centrale, elle sert à la fois de dortoir, de salle à manger et de salon. Le milieu en est occupé par une longue table sur laquelle sont servis les repas, et ceux des passagers qui possèdent des lits les rangent tant bien que mal de chaque côté; les autres, les partisans du hamac, dorment au plafond; d'autres enfin, dont les goûts sont encore plus simples, s'allongent tout bonnement par terre, sous la table. Si étonnant que cela semble au premier abord, tout le monde parvient à se caser pour la nuit. Un sybarite, un Français habitant Iquitos et embarqué à Conta-

mana, voyageait même avec un immense matelas, pour lui et sa femme; ce n'est pas sans terreur que nous avions vu apporter à bord ce volumineux objet de literie; il parvint cependant à y trouver sa place.

La confusion, le désordre de cet aménagement en commun ont certes leur côté pittoresque; mais on s'en fatigue vite et les nuits paraissent longues à bord des lanchas, car il est le plus souvent impossible d'y dormir. Dès que l'on commence à s'assoupir, trois coups de sifflet prolongés vous réveillent en sursaut : on approche d'une escale. Le bateau accoste, on l'amarre; les moustiques montent à bord; on décharge des marchandises, on charge du caoutchouc et du combustible. Toutes ces opérations qui se répètent en général plusieurs fois par nuit, ne se font pas précisément en silence et le repos des passagers n'est pas sans en souffrir. Quant aux malheureux voyageurs de deuxième classe (car il y a deux classes sur la *Napo*), parqués à l'étage inférieur, ils n'ont guère, comme seul endroit où se coucher, que le panneau qui ferme l'entrée de la cale; or, comme ce panneau reste ouvert pendant que l'on charge les marchandises, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de la nuit, ils sont obligés de se blottir sous l'escalier ou contre la machine.

La vie est régulière et monotone à bord de la

lancha *Napo* : lever à l'aube, vers cinq heures, toilette sommaire à l'aide d'un seau attaché à une ficelle et qu'on plonge dans la rivière (1); déjeuner du matin (café ou thé); vers dix heures, déjeuner (paiche (2), poulet, riz, haricots); vers cinq heures, dîner (haricots, riz, poulet, paiche); comme boisson, un quart de verre de vin à chaque repas et l'eau trouble de l'Ucayali à discrétion. Cet ordinaire est somptueux si on le compare à celui des autres lanchas, où le menu se borne au paiche et aux haricots et où le vin est un liquide inconnu. Dans l'intervalle des repas, les passagers se livrent à d'interminables parties de rocambole (jeu de cartes favori des Péruviens), ou bien, entre deux escales, ils se jettent sur un lit ou dans un hamac et tâchent de compenser l'insomnie de la nuit précédente. On voit que cette existence n'a rien de fatigant pour l'esprit. Les heures se suivent et se ressemblent, tandis que le rideau de la forêt, d'un vert éternellement sombre, se déroule lentement devant les yeux indifférents. Pendant les premiers jours de navigation, on se hâte de descendre à terre à chaque occasion; mais les postes se succèdent si exactement sem-

(1) La *Napo* possède, il est vrai — luxe inouï! — une douche. J'aime mieux ne pas dire où elle se trouve.

(2) Sorte de grande morue qu'on pêche dans les rivières amazoniennes.

blables les uns aux autres que la curiosité s'émousse; on se sent gagné par une paresse toujours croissante et on hésite à faire les quelques pas nécessaires pour aller à la rive. A la fin du voyage, nous ne quittions plus guère le pont du bateau.

Le personnage principal d'une lancha est le représentant de la maison de commerce propriétaire de cette lancha. C'est lui qui détermine le nombre et la durée des escales, qui admet ou refuse les passagers et qui règle les dépenses du bord dans un esprit de sage économie. La direction du bateau est confiée à un capitaine, assisté de deux pilotes, qui se relaient. Sur la *Napo*, capitaine et pilotes étaient des hommes expérimentés et prudents. Il n'en est malheureusement pas de même à bord de toutes les lanchas. On ne compte plus les accidents, et plusieurs naufrages ont été de véritables catastrophes. Pour être juste, il ne faut pas cependant les attribuer tous à l'impéritie du commandement; beaucoup sont dus au manque de stabilité du bâtiment, à la fragilité de la coque toujours exposée à heurter des troncs d'arbre, ou au mauvais équilibre du chargement. Les lanchas d'Iquitos sont en général mal construites et leurs propriétaires sont parfaitement indifférents à la sécurité des passagers; en quoi ils ont tort, car, en cas de naufrage, les marchan-

dises, les précieuses marchandises, partagent le sort de ces passagers sans valeur.

Qu'on ne m'accuse pas d'exagération ou d'insinuations malveillantes; il est certain que dans les pays neufs, plus encore peut-être que partout ailleurs, l'argent est le seul dieu. Le mépris de la personnalité humaine est ici poussé au plus haut point. Un individu qui commence à s'endetter auprès de celui qui l'emploie s'engage dans un engrenage dont il a bien peu de chances de se tirer. Il en arrive rapidement à devoir à son maître des années de travail, et celui-ci peut le vendre ou l'échanger à son gré. N'est-ce pas là de l'esclavage sous une forme à peine déguisée? L'autorité n'intervient pas; au reste, elle serait tout à fait impuissante. L'administration péruvienne n'exerce qu'un pouvoir nominal dans la région amazonienne. Aussi n'est-ce pas à son manque de surveillance qu'il faut imputer les cruautés horribles que les caucheros exercent parfois sur les Indiens. Sous ce rapport, les conquérants espagnols ont eu de dignes successeurs. Sans entrer dans des détails inutiles, on peut affirmer que des scènes révoltantes se passent trop fréquemment dans une contrée où la carabine Winchester tient lieu de loi divine et humaine. Tous les habitants d'Iquitos savent la façon dont sont traités les Indiens du Putumayo.

Quant au relâchement des mœurs, il dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Observons en passant que les missionnaires sont très peu nombreux, une vingtaine environ, sur l'Ucayali. Je me borne à constater le fait sans en tirer de conclusions.

Et pourtant on trouve de braves gens partout, même sur les bords de l'Ucayali; nous en avons vu plusieurs, et je pense, en écrivant ceci, à la singulière rencontre que nous fîmes une nuit, pendant une escale de la lancha dans une île de la rivière, à Santoa. On embarquait du paiche; un petit homme qui ne paraissait pas loin de la soixantaine, mais d'un aspect très vert, vêtu d'un pyjama blanc à gros pois noirs, se tenait devant la pile de poissons séchés, en donnant des ordres d'un geste théâtral. Renseignements pris, ce marchand de poissons n'était autre qu'un ancien acteur italien, le signor Cesar Ficarra. Notre lancha restant là une partie de la nuit, nous eûmes le temps de faire connaissance et Ficarra, pour qui notre langue n'a pas de secrets, nous mit au courant des romanesques péripéties de son existence. Passionné pour son ancien métier, qu'il regrette amèrement, il parle de ses rôles et de ses succès passés avec une sincérité et une simplicité trop rares pour ne pas être remarquées. Après avoir joué la comédie et la tragédie dans les pays

les plus divers, il s'était particulièrement distingué au Brésil et l'empereur don Pedro lui avait octroyé je ne sais plus trop quelle décoration. Après la chute de ce souverain, le chevaleresque Ficarra crut ne pouvoir moins faire, pour lui témoigner sa reconnaissance, que de se compromettre dans une conspiration en sa faveur. Il était alors au Pará. Le soulèvement échoua et l'autorité brésilienne relégua Ficarra au poste de Tabatinga, à la frontière péruvienne. On finit par le relâcher, mais il y a bien loin de Tabatinga en Europe et la situation financière du défendeur de don Pedro n'était rien moins que brillante. Il passa au Pérou et, poussé par des avis imprudents, il essaya pour refaire sa fortune de monter à Iquitos un théâtre où il devait être à la fois auteur, acteur et directeur. Comme il était aisé de le prévoir, l'entreprise ne réussit pas et Ficarra dut s'en aller dans la montaña pour y chercher les moyens de gagner sa vie. Et voilà comment cet homme, dans la tête duquel s'agite le plus incroyable mélange de héros de théâtre, depuis ceux de Shakespeare jusqu'à ceux d'Offenbach, en est réduit aujourd'hui à vendre du poisson aux lanchas de l'Ucayali. Il est endetté, presque misérable et, quoiqu'il ne désespère pas et se voit, en rêve, brillant à nouveau sur les planches, il a, en fait, bien peu de chances de jamais retrouver sa patrie.

Mais bien qu'il possède à peine le nécessaire pour lui-même, il trouve moyen de faire subsister et d'élever trois enfants, trois petits cholos, dont le père a été assassiné et dont la mère a disparu. Sa sollicitude pour eux est vraiment touchante. La charité pratiquée sans ostentation est une vertu qu'on rencontre le plus souvent chez les pauvres gens. Et je suis sûr que Ficarra, s'il lisait ces lignes, m'en voudrait de m'arrêter sur une action qu'il juge toute naturelle.

Le 27 décembre, à midi, nous débouchions dans le Marañon.

CHAPITRE X

L'AMAZONE

En l'année 1539, Francisco de Orellana, qui faisait partie de la désastreuse expédition de Gonzalo Pizarro et qui avait abandonné son chef pour se laisser emporter, à la tête d'une petite troupe, par le courant du rio Coca, puis du Napo, vers des régions inconnues, déboucha dans une large rivière qui roulait ses eaux jaunâtres dans la direction de l'Orient. Trop avancé pour rebrousser chemin, et poussé par l'espérance d'arriver enfin dans les contrées fabuleuses d'El Dorado, qui berçaient les rêves de tous les Espagnols, l'aventureux conquistador s'engagea sans hésiter sur le fleuve mystérieux. Mais des jours, des semaines, des mois se passèrent, et les navigateurs étonnés voyaient toujours les rives qui succédaient aux rives et le sombre manteau de la forêt qui barrait l'horizon. Il semblait que le fleuve, grossi de chaque côté par des tributaires énormes, et dont

le cours allait sans cesse en s'élargissant, ne dût jamais finir. Un jour pourtant — c'était le 26 août 1541 — la mer apparut aux yeux ravis de ces hommes intrépides. Longeant la côte, ils réussirent à gagner La Trinidad et, de là, à revenir dans leur patrie.

Orellana avait accompli la première traversée du continent américain et découvert le plus grand fleuve du monde. En sa double qualité d'Espagnol et de voyageur, il ne put s'empêcher d'ajouter, aux récits de ses combats avec les Indiens riverains et des difficultés très réelles qu'il avait surmontées, des histoires merveilleuses que sa fertile imagination inventait de toutes pièces. C'est ainsi qu'il prétendit avoir eu à repousser les attaques d'une tribu de blondes guerrières sauvages. Telle est l'origine du nom de fleuve des Amazones et le souvenir de son premier explorateur est presque oublié par la postérité.

Le système fluvial amazonien est, à tous égards, le plus considérable de la terre. Par la superficie de son bassin, par le nombre et l'importance de ses affluents, par la masse d'eau apportée à la mer, par la longueur de son cours navigable, l'Amazone dépasse de beaucoup le Mississipi, le Congo, le Nil et le Yang-Tsé. Il est le roi d'un monde encore mal connu, qui possède sa faune, sa flore particulières et qui renferme dans son

sein d'inépuisables richesses que l'on commence seulement à exploiter.

Vue à vol d'oiseau, toute cette immense contrée, qui s'étend du pied des Andes aux rivages de l'Océan Atlantique, des *llanos* (1) du Venezuela aux hauteurs du Matto Grosso, apparaîtrait comme une masse noire, presque parfaitement unie, marquée de rares et microscopiques taches claires indiquant les défrichements et les lieux habités, sillonnée par les rubans tortueux et argentés des rivières et coupée, dans le sens de la largeur, en deux parties inégales par le lit du grand fleuve qui, par la direction générale de son cours, est comme l'Équateur visible de l'Amérique du Sud.

Jusqu'à une époque récente, on ne s'était guère préoccupé des facilités de communication que pouvait offrir ce prodigieux réseau des cours d'eau amazoniens. La plupart des affluents étaient inexplorés et un voyage sur l'Amazone lui-même pouvait passer pour une entreprise longue, coûteuse et difficile. Ce n'est qu'en 1867 que le Brésil ouvrit la navigation du fleuve aux pavillons de toutes les nations; ce n'est qu'en 1877 qu'un vapeur étranger mouilla devant Manaos. Mais depuis cette dernière date, et surtout depuis le développement plus récent du commerce du

(1) Savanes.

caoutchouc, le mouvement des navires a progressé régulièrement. Les grands bateaux de mer, en provenance des ports européens, remontent jusqu'à Iquitos, à quatre mille kilomètres de l'embouchure, et ils pourraient sans inconvénient remonter plus haut encore, au moins jusqu'au confluent du Huallaga. La profondeur du chenal, dans la partie navigable de l'Amazone, ne descend nulle part au-dessous de 50 mètres. Malheureusement, ce chenal n'est pas fixe; il varie sans cesse et à chaque instant de nouveaux passages s'ouvrent en même temps que d'autres se referment. Pour diriger les navires dans le dédale toujours changeant des bras du fleuve, il ne faut rien moins que l'habileté étonnante, j'allais dire l'instinct, des pilotes brésiliens, que les nuits les plus noires ne déconcertent même pas.

Rien, en effet, ne serait plus contraire à la réalité que de se figurer l'Amazone comme une masse d'eau contenue dans un lit unique entre deux berges bien déterminées. Dès son entrée dans la plaine, son cours est obstrué d'îles et il est rare qu'on puisse embrasser d'un seul coup d'œil son développement de rive à rive; de plus, le fleuve projette de chaque côté d'innombrables canaux qui, s'enchevêtrant les uns dans les autres, vont alimenter un véritable cordon de lagunes. Tout le pays compris entre le Japurá inférieur,

l'Amazone et le rio Negro, soit une superficie d'environ cent mille kilomètres carrés, est particulièrement sillonné de ces *igarapes*, qui font communiquer les rivières entre elles. Au moment des grandes crues, la région riveraine se transforme en un immense marécage au milieu duquel on ne peut plus voyager qu'en canot ou en radeau.

Si l'Amazonie forme réellement un monde à part par sa constitution géologique et ses caractères physiques, elle est, au point de vue politique, morcelée entre plusieurs États dans des proportions très inégales. La Colombie, l'Équateur, le Pérou et la Bolivie se partagent les bassins supérieurs de ses rivières ; mais les républiques Andines, orientées jusqu'ici vers le Pacifique et qui n'ont compris que depuis peu d'années l'importance de la région amazonienne, n'exercent qu'une autorité à peu près nominale sur cette portion de leurs domaines. Le Brésil, au contraire, qui possède à lui seul la partie la plus importante et la plus riche de l'Amazone et de ses affluents, y est beaucoup plus solidement installé. Cependant, les États de Manaos et de Pará, dont les intérêts diffèrent de ceux de Rio-de-Janeiro, ont, à plusieurs reprises, manifesté de l'impatience à rester subordonnés à la suprématie de la capitale, et certains esprits envisagent la possi-

bilité de la séparation des provinces amazoniennes et de leur constitution en un pays indépendant.

Revenons à l'Amazone et considérons son cours d'un peu plus près. Le fleuve est connu sous trois dénominations différentes : Marañon, de la source au confluent du Javary ; Solimões, du confluent du Javary à celui du rio Negro; rio de las Amazonas, du rio Negro à la mer.

Le Marañon sort du petit lac de Santa-Ana, dans le département péruvien de Huanuco. Pendant mille kilomètres environ, il coule dans la direction du nord-ouest, dans une vallée profonde et resserrée, entre les deux chaînes principales des Andes. Grossi, dans cette partie supérieure de son cours, de tous les torrents qui descendent des deux Cordillères, il traverse une contrée couverte de forêts, très pittoresque, malsaine, et parcourue seulement par des tribus d'Indiens sauvages. Puis, s'inclinant vers l'est par une courbe très prononcée, il se heurte aux chaînes de la Cordillère orientale, à travers lesquelles il se fraye un passage par une série de *pongos* ou défilés. C'est au-dessous du dernier d'entre eux, le Pongo de Manseriche, que le fleuve devient navigable. Il a déjà reçu sur sa gauche deux affluents importants, les rios Chinchipe et Santiago.

La distance du Pongo de Manseriche à Paita, sur l'Océan Pacifique, n'est que d'environ quatre cents kilomètres en ligne droite. Actuellement, les moyens de communication sont les suivants (1) : chemin de fer (à voie normale), entre Paita et Piura; chemin muletier entre Piura et Huancabamba; trocha entre Huancabamba et le poste de Nazareth sur le Marañon; navigation en canot entre Nazareth et le Pongo. Tout ce voyage est encore difficile et surtout incertain. Mais on étudie un projet de chemin de fer qui, selon les renseignements que nous avons recueillis à Iquitos, aurait des chances d'être mis à exécution. Je ne crains pas d'affirmer que le jour de l'inauguration de cette ligne sera une date importante dans l'histoire économique du Pérou. Le besoin de communications permanentes et bien assurées entre Lima et la province de Loreto se fait d'année en année sentir avec plus de force; or, ni la voie de Cajamarca, ni même celle du Pichis ne suffisent. Malgré les améliorations qu'on pourra y apporter, les chemins seront toujours difficilement praticables pendant la saison des pluies, et les rivières difficilement — ou pas du tout — navigables pendant la saison sèche.

(1) Voir la carte : Voies de communication entre la côte du Pérou et les rivières amazoniennes.

L'établissement du chemin de fer de Piura au Pongo sera la véritable solution de la question. En deux jours, les marchandises seraient transportées de la côte au Pongo (longuenr de la ligne projetée : 650 kilomètres) ; deux jours plus tard elles arriveraient à Iquitos (cours du Marañon entre le Pongo et Iquitos : 519 milles). Le fleuve, à partir d'un point situé à dix milles en aval du Pongo, est navigable en toute saison pour vapeurs calant 7 pieds et jaugeant 400 tonneaux.

Ajoutons que la ligne traversera des régions peu connues encore, mais qui renferment des richesses minérales de toutes sortes. Les travaux de construction seront sans doute coûteux, puisque cette ligne passera par une contrée montagneuse, mais c'est là une considération qui ne devrait pas être un obstacle. Il y a des dépenses indispensables et c'est seulement l'ouverture de la voie ferrée du Pongo de Manseriche qui fera d'Iquitos une cité réellement péruvienne.

Le Pongo de Manseriche divise en deux parties bien nettes le cours du Marañon : en amont, la rivière impétueuse et claire, au lit rocheux, semée de rapides, enserrée dans des étranglements et accessible seulement aux canots des Indiens ; en aval, le grand fleuve de plaine, coulant dans une large vallée d'alluvions, presque immédiatement navigable aux plus grands navires et dont les

rives plates, sur une longueur de 4,800 kilomètres, présentent jusqu'à la mer le même spectacle monotone.

A peu de distance en aval du Pongo, le Marañon se grossit sur la gauche des rios Morona et Pastaza; le second, qui vient du plateau interandin de l'Équateur, est navigable sur une grande partie de son cours. Puis viennent le Huallaga, régulièrement desservi par des vapeurs jusqu'à Yurimaguas, et le puissant Ucayali, affluents de rive droite. A partir du confluent du Huallaga, les postes commencent à apparaître sur les rives du Marañon; le plus important est peut-être Nauta, entre le rio Tigre (rive gauche) et l'Ucayali.

A leur jonction, le Marañon et l'Ucayali ont une largeur à peu près égale (1,000 à 1,200 mètres); nous avons dit plus haut pourquoi l'Ucayali pourrait passer pour le fleuve principal. Quelques heures de navigation seulement séparent le confluent de l'Ucayali d'Iquitos, qui est la première ville arrosée par le Marañon.

Iquitos, capitale du département péruvien de Loreto, est située en un point assez élevé de la rive gauche du fleuve, divisé ici en deux bras principaux, dans une sorte de presqu'île formée par les cours parallèles du Marañon et du rio

Nanay dont le confluent est à peu de distance en aval. Fondée en 1858, elle est restée longtemps à l'état de pauvre village habité par des Indiens et des métis; mais l'extension du commerce du caoutchouc lui a donné depuis quelques années une importance considérable. Toutes les lanchas du Marañon, du Huallaga, de l'Ucayali, du Napo et du Javary viennent débarquer le produit qu'elles ont recueilli sur ces rivières à Iquitos, d'où il est exporté en Europe et aux États-Unis par l'intermédiaire des nombreuses et riches maisons de commerce qui se sont établies à Iquitos (le gouvernement péruvien ayant préalablement perçu 20 centavos — 50 centimes — de droit d'exportation par kilogramme de jebe et 8 centavos par kilogramme de caucho).

Il faut pourtant convenir que l'aspect d'Iquitos est loin de répondre à sa réputation très justifiée de prospérité. Les rues, bordées de trottoirs, mais non pavées et envahies par l'herbe, où s'ébattent quelques ânes pelés, deviennent, dès qu'il pleut — et il pleut souvent, — un véritable bourbier. La grande place est une sorte de terrain vague au centre duquel se dresse une église en ruines. Le long de l'artère principale et des deux ou trois rues qui la font communiquer avec le quai, les maisons sont, en vérité, construites à peu près régulièrement, mais il suffit de faire cinq cents

mètres dans l'une ou l'autre direction pour tomber au milieu de huttes sales et misérables. Enfin, les moyens de débarquement sont, sauf en ce qui concerne la Compagnie *Booth*, qui a fait édifier un grand wharf en fer le long de la rive, aussi défectueux pour les marchandises que pour les passagers. Il faut grimper ou descendre le long d'une berge haute et escarpée sur laquelle on n'a installé, en guise d'escaliers — et encore pas partout — que des solives boueuses et glissantes. Sans faire des dépenses aussi considérables qu'à Manaos, on pourrait cependant, à Iquitos, procéder sans trop de frais à des améliorations essentielles.

Quelques heures suffiraient pour visiter Iquitos; nous y avons séjourné près de trois semaines en attendant l'arrivée du bateau qui devait nous conduire à Manaos. Pour un voyageur de passage, l'importante question du logement n'est pas sans présenter ici quelques difficultés. Il n'y a, en effet, pas d'hôtels dans la ville, et les appartements meublés y sont aussi rares que malpropres. Après deux nuits passées sous un auvent, dans une cour, nous avons élu domicile dans une grande pièce absolument nue, disposée pour servir de magasin et pour le moment vacante; y ayant apporté nos lits de camp, deux fauteuils pliants, et une vieille caisse, nous avons

constitué de la sorte un mobilier très suffisant.

Mais cet aménagement sommaire une fois terminé, les heures nous ont paru bien longues. Les ressources sont nulles à Iquitos; les promenades n'existent pas. Quand on a fait le « tour de ville » en échangeant quelques paroles avec les commerçants sur le pas de leurs portes et qu'on a arpenté deux ou trois fois le malecón en considérant les lanchas ancrées à la rive, on ne sait plus à quel saint se vouer. Impossible de sortir de la ville : de tous côtés on se heurte à une brousse à moitié inondée et inaccessible.

Officiellement, Iquitos compte vingt mille habitants; mais il est probable qu'en réalité la population ne s'élève pas à dix mille âmes. L'élément étranger y est fortement représenté, surtout par des Juifs de toute nationalité. Ici, comme à Manaos, le commerce de caoutchouc est en partie entre les mains des Juifs et, parmi les principales maisons, on relève les noms de Marius et Lévy, Kahn et Pollack, Kahn et Cie, qui se réclament de la nationalité française. Entre autres commerçants indigènes, citons MM. Julio Arana, L.-F. Morey, A. Morey. Enfin n'oublions pas l'importante maison allemande Wesche et Cie, qui fait peut-être le plus fort chiffre d'affaires.

Tous ces exportateurs de caoutchouc ont en même temps monopolisé le petit commerce et

leurs magasins, par la variété et la médiocre qualité des articles, sont de véritables bazars. Le personnel y est réduit au strict nécessaire, et le représentant de la maison, qui est souvent un gros personnage et brasse des affaires se chiffrant par centaines de mille francs, ne dédaigne pas de vendre lui-même un morceau de savon, une paire de pantoufles ou une boîte de sardines. Nous sommes loin des habitudes européennes.

Ce qu'on appelle la société n'existe pour ainsi dire pas à Iquitos; on ne vit que par les affaires et pour les affaires. Il y a très peu de gens mariés; visites, dîners ou réceptions sont choses inconnues. D'ailleurs, la meilleure volonté du monde ne saurait suppléer à la pénurie des ressources; aussi reste-t-on chez soi. On se retrouve le soir, soit au restaurant, chez l'Italien Rateri, dont toute l'ingéniosité culinaire est impuissante à compenser la rareté et la mauvaise qualité des vivres (que dire de ce pays tropical où les bananes passent pour un luxe!), soit un peu plus tard, sur la place, où l'on regarde d'un œil mélancolique, tourner un chemin de fer lilliputien qui déchire l'air de sifflements affreux, à la grande joie des cholas de l'endroit.

Cette miniature de chemin de fer est, pour les exilés d'Iquitos, comme un souvenir de la loin-

taine Europe. Car c'est un vrai lieu d'exil que cette ville qui n'offre que les apparences de la civilisation. On s'y sent bien séparé du reste du monde : pas de communications télégraphiques, ni avec Lima, ni avec le Brésil, partant jamais de nouvelles fraiches (1). Lettres et journaux n'arrivent qu'une fois par mois, à des dates irrégulières, apportées par le vapeur de la *Booth line*. C'est cette puissante compagnie, dont le port d'attache est Liverpool, qui assure, à l'exclusion de toute autre, les relations entre l'Europe et Iquitos. La compagnie allemande *Hamburg-Amerika* avait essayé d'établir une concurrence, mais, après un ou deux essais infructueux, elle a dû renoncer à son projet. Outre les vapeurs anglais, les bateaux de la compagnie brésilienne *Amazonas*, qui viennent de Pará et de Manaos, visitent encore mensuellement Iquitos. Mais les itinéraires des deux lignes sont combinés de telle sorte que les deux vapeurs, l' « inglés » et le « brasilero » arri-

(1) En novembre 1904, les Chambres péruviennes ont voté un crédit de 20,000 livres (500,000 francs), pour premiers travaux d'établissement d'un télégraphe sans fil entre Puerto-Bermudez et Iquitos. On sait d'autre part que Puerto-Bermudez est relié à Lima par un fil, d'ailleurs fréquemment coupé. Une compagnie allemande a dû procéder, en 1905, aux études préliminaires qui, d'après les renseignements donnés par les journaux, auraient abouti au choix de trois stations entre Puerto-Bermudez et Iquitos.

Page 296.

UNE RUE D'IQUITOS

vent, presque chaque fois, à deux ou trois jours seulement d'intervalle.

J'ai parlé du peu de développement de la vie sociale à Iquitos. Il nous a pourtant été donné d'assister, le premier de l'an, à une réunion des personnages les plus distingués du département de Loreto. Nous étions en cette circonstance les hôtes du préfet, le Sr colonel-docteur Fuentès, qui faisait, avec une bonne grâce parfaite, les honneurs d'un déjeuner champêtre au village de Punchán, tout voisin de la ville. Embarqués sur la confortable lancha *Yurimaguas*, nous avons descendu le Marañon pendant quelques milles jusqu'à Punchan, aux sons peu enchanteurs d'un piano mécanique. Du déjeuner, essentiellement indigène, « à la criolla », comme l'annonçait le menu, j'ai surtout gardé le souvenir d'une des plus fortes chaleurs que nous ayons éprouvées en Amérique. Après le repas, nous fûmes témoins de la remise par le préfet aux autorités du village de tout un lot de cannes ornées de rubans, symboles de commandement. Lesdites autorités les recevaient avec peu de gravité, quoique la coutume ait une origine fort ancienne, antérieure, nous a-t-on dit, à la conquête espagnole. Cette cérémonie terminée, le *Yurimaguas* nous ramena à Iquitos, le piano mécanique faisant rage encore et quelques invités

étant sous la douce influence de la *chicha* (1).

Cette petite fête, qui avait du moins contribué à nous faire passer quelques heures, n'eut pas de lendemain et les journées se suivirent, pareilles et monotones. Un après-midi enfin, comme nous errions sans but, un coup de canon éclata au milieu du morne silence dans lequel Iquitos est toujours plongée. Le cri : *llegó el inglés !* (l'anglais est arrivé!), vola de bouche en bouche. D'un trait nous courûmes à la rive. La nouvelle était vraie : le *Bolivar*, de la *Booth line*, s'amarrait au wharf.

Mais nous ne pouvions pas compter le voir repartir tout de suite. Les bateaux de la Cie *Booth* ont à décharger beaucoup de marchandises, à charger de grandes quantités de caoutchouc, et les moyens de déchargement et de chargement sont fort insuffisants ; d'ailleurs, comme ils n'ont pas de concurrence à craindre, rien ne les pousse à presser leurs opérations. Heureusement pour nous, le commandant du *Bolivar* était un homme expéditif. En dix jours — c'est un minimum, paraît-il — son navire fut déchargé, rechargé et prêt à lever l'ancre. Ayant abandonné notre magasin, nous eûmes donc le plaisir, par une belle et chaude matinée de janvier, de voir les maisons

(1) Bière de maïs assez capiteuse.

d'Iquitos disparaître au premier coude du Marañon.

Pour aller d'Iquitos en Europe, on transborde d'ordinaire à Manaos, où l'on s'embarque sur un vapeur plus confortable et plus rapide. C'est ainsi que nous avons fait. Mais je dois ajouter que nous n'avons eu à nous plaindre en rien du *Bolivar*. Bien au contraire. L'espace réservé aux passagers y est, il est vrai, un peu restreint, mais une grande *albarenga* (chaland), à deux ponts, chargée de marchandises pour le voyage d'aller de Manaos à Iquitos, et vide au voyage de retour, est attachée au flanc du steamer, et on dispose d'une place plus que suffisante pour y installer son lit plus agréablement que dans les cabines assez exiguës. Nous n'avons eu qu'à nous louer de tout le personnel du bord et j'avouerai qu'après deux mois de vie dans la forêt vierge ou de séjour à Iquitos, nous avons été très sensibles au plaisir de retrouver une table excellente et d'une propreté irréprochable.

Le trajet d'Iquitos à Manaos dure cinq jours. La première escale est celle de Caballo-Cocha, où l'on s'arrête pour prendre du caoutchouc. Caballo-Cocha n'est pas sur le Marañon lui-même, mais sur une grande lagune située sur la rive droite, à quelque distance du fleuve, et qui communique

avec lui par un émissaire d'une quinzaine de mètres de largeur. Au milieu de la végétation exubérante des rives, l'embouchure de ce petit rio est à peine visible, même en plein jour, pour un œil non exercé. Or, c'est par une nuit noire, sans une étoile au ciel, que nous fûmes réveillés, à trois heures du matin, par le bruit de l'ancre qu'on mouillait. Comme nous étions couchés sur le pont de l'*albarenga*, nous fûmes aussitôt debout ; nous étions à une trentaine de mètres de la rive et distinguions à grand'peine la ligne sombre des bois. Aucune lumière à terre, bien entendu. Rien, absolument, n'indiquait que nous fussions en face de l'embouchure. Et cependant, sans la moindre hésitation, le pilote avait commandé de jeter l'ancre. Le capitaine lui-même nous avoua, dans la journée, qu'il avait été stupéfait.

Le caoutchouc est amené de Caballo-Cocha et chargé à bord d'une façon assez particulière. On forme de longs trains composés de caisses juxtaposées et réunies les unes aux autres par de minces bouts de planches cloués sur leurs faces supérieures. Ces caisses sont pleines de caoutchouc et émergent à peine hors de l'eau, la densité du caoutchouc étant très voisine de l'unité. Les trains flottants quittent alors la lagune, descendent le rio, dirigés par des hommes dans des

barques, et sont enfin amenés le long du steamer; là, un homme, monté sur le train, détache les caisses deux par deux et les entoure d'une chaîne suspendue au bras d'une grue, qui les enlève pour les déposer dans la cale. Pendant plusieurs heures, le *Bolivar* pêcha ainsi des caisses de caoutchouc. Quand l'opération fut terminée, il était encore loin d'avoir son chargement maximum. Et cependant nous avions à bord pour environ un million de francs de caoutchouc, embarqué tant à Iquitos qu'à Caballo-Cocha.

Après l'escale de Caballo-Cocha viennent celles, très brèves, de Lœtitia, dernier poste péruvien, Tabatinga, premier poste brésilien, aujourd'hui presque abandonné, et enfin San-Antonio, où se font les formalités de la douane brésilienne. Le bateau ne touche plus ensuite jusqu'à Manaos, tout contact avec la rive étant interdit aux vapeurs étrangers sur territoire brésilien.

Cinq cents kilomètres séparent Iquitos de la frontière. Dans cette partie de son cours, le Marañon reçoit à gauche un affluent considérable, le Napo, qui naît dans les montagnes voisines de Quito. Il est vraisemblable que la voie du Napo, déjà fréquentée aux dix-septième et dix-huitième siècles, acquerra dans l'avenir une grande importance : la rivière, au courant très faible dès qu'elle a pénétré dans la plaine et navigable aux

vapeurs à partir de son confluent avec le rio Coca, c'est-à-dire sur plus des deux tiers de son cours, traverse des régions fertiles et riches en caoutchouc. A la jonction, sa largeur ne le cède guère à celle du Marañon.

La frontière entre le Pérou et le Brésil est marquée, au sud du grand fleuve, par le Javary, qui sert de limite aux deux États sur toute sa longueur. Plusieurs postes se sont établis sur ses rives basses, toujours inondées et très malsaines ; c'est en effet une des premières rivières sur les bords de laquelle on ait exploité le caoutchouc, mais sa valeur, à ce point de vue, commence aujourd'hui à décroître.

Quand on a dépassé les trois bouches, parsemées d'îles, par où se déverse le Javary, on se trouve dans les eaux brésiliennes. Le fleuve, qui a pris le nom de Solimões et qui n'est plus qu'à 80 mètres d'altitude, a encore 3,700 kilomètres à parcourir avant d'arriver à la mer. C'est alors qu'on peut l'apprécier dans toute sa majesté ; la violence de son flot jaune qui roule les débris de la forêt, les îles qui succèdent aux îles, les affluents énormes et le rideau frémissant des bois qui semble s'ouvrir et se refermer sans cesse, tout, jusqu'à la monotonie même du paysage aux lignes régulières et toujours semblables, s'unit pour donner une expression de grandeur impossible à rendre. A certains indices, on se croirait

en mer. Parfois, des bandes de dauphins bondissent autour du bateau; parfois des mouettes, messagères de l'Océan lointain, passent au-dessus de nos têtes. A de longs intervalles, un sifflement déchire le silence : c'est une lancha que nous dépassons ou que nous croisons, descendant, comme nous, vers la civilisation, ou s'enfonçant dans la solitude. Un soir, nous avons rencontré, amarré à la berge, un croiseur italien (1) qui allait promener son pavillon jusqu'à Iquitos et faisait sa provision de bois comme une simple chaloupe. Les lieux habités sont encore rares; et vus en passant, du milieu du fleuve, ces villages, conquêtes souvent arrachées à une nature ennemie au prix des plus pénibles efforts, n'apparaissent que comme des taches à peine perceptibles au milieu de l'immensité vierge. Toutes les manifestations de l'activité humaine paraissent mesquines dans ce pays; elles ressemblent un peu à des travaux de fourmis.

Les principaux affluents du Solimões sont (2) : le Putumayo (rive gauche), appelé par les Brésiliens Iça, venu des Andes de l'Équateur et qui, une fois sorti des montagnes, descend, comme le Napo, par une pente faible et régulière. Il est

(1) Le Dogali.
(2) Voir la carte : l'Amazonie.

navigable aux vapeurs pendant 1,500 kilomètres et ses rives, encore très peu exploitées, sont fertiles en caucho de qualité médiocre; le Jutahy (rive droite); le Juruá (rive droite) qui, par ses affluents supérieurs, est tout voisin de l'Ucayali. C'est aujourd'hui une des grandes rivières à caoutchouc et les lanchas le remontent sans difficulté pendant 2,000 kilomètres. Le Pérou et le Brésil se disputent sa haute vallée; — le Japurá (rive gauche), dont les sources sont très rapprochées de celles du Putumayo, est sans doute le plus mal connu des fleuves amazoniens. Son cours est coupé par des rapides qui empêchent la navigation et, dans sa partie inférieure, il se développe en une nappe d'eau extrêmement large, mais peu profonde. Ses rives, où la colonisation n'a pas pénétré, ne sont habitées que par des Indiens sauvages; — le Teffé (rive droite); — le Purús (rive droite), qu'on peut considérer comme le « type du courant des plaines ». Il naît à 350 mètres d'altitude seulement, à une faible distance du Sepahua, affluent de l'Urubamba et se déroule jusqu'à son embouchure, pendant 3,000 kilomètres, en une infinité de méandres. Le Purús, navigable sur une longueur de 2,600 kilomètres, est, de beaucoup, la plus importante des rivières à caoutchouc. Il doit ce rang surtout à son affluent l'Acre, dont le territoire, très malsain mais très

fertile en gomme, et considéré autrefois comme propriété bolivienne, avait été cédé en 1901 par le gouvernement de La Paz à un syndicat des États-Unis. Le Brésil a aujourd'hui racheté les droits de ce syndicat et demeure le maître de la région de l'Acre.

Aucune des agglomérations des bords du Solimões ne mérite le nom de ville; les postes mêmes sont peu nombreux. Citons les trois principaux villages du fleuve, tous trois sur la rive droite : São Paulo de Olivença, assez bien situé sur une colline, non loin de la frontière; Fonteboa, en amont du confluent du Juruá, et enfin Teffé, au confluent du rio du même nom, très renommé pour sa salubrité. C'est près de Teffé que les Pères du Saint-Esprit ont fondé, au prix d'héroïques efforts, une mission aujourd'hui très florissante.

Dix heures de navigation suffisent pour aller du confluent du Purús à celui du rio Negro, dont les eaux noires et relativement limpides contrastent de la façon la plus frappante avec le flot jaune et bourbeux du Solimões, moins large ici que son tributaire. Les deux courants restent côte à côte pendant plusieurs milles sans se mélanger. Le *Bolivar* remonte le rio Negro et, au bout d'une heure, nous jetons l'ancre en vue de Manaos.

La capitale de l'État d'Amazonas, dont la superficie est au moins triple de celle de la France, compte environ 50,000 habitants, soit plus de la moitié de la population totale de la province. Bâtie sur l'emplacement de l'ancien fort portugais dit Barra de rio Negro, elle domine la rive gauche du fleuve et présente, vue du bateau, avec son port très animé, un aspect assez engageant. Mais, dès qu'on débarque, l'illusion se dissipe. La ville, neuve et sans caractère, ne se distingue guère de ses sœurs aînées de l'Amérique du Sud sous le rapport de la saleté. On y a dépensé des sommes considérables pour percer de larges avenues et pour élever des constructions monumentales, parmi lesquelles le théâtre, très admiré des habitants, se fait remarquer comme un chef-d'œuvre de mauvais goût. L'unique distraction, pour un étranger, consiste à prendre le tramway électrique qui conduit, à travers la forêt à peine défrichée, jusqu'à une réunion de guinguettes connues sous le nom de Flores. La promenade, surtout le soir, ne manque pas d'agrément ; on y respire un air frais qui repose de la chaleur étouffante de la ville. Manaos passe pour un endroit relativement salubre : la fièvre jaune y est rare.

L'importance commerciale de Manaos ne cesse de s'accroître ; c'est le grand port d'exportation

pour le caoutchouc provenant du Juruá, du Purús et du Madeira et, à ce point de vue, elle a dépassé aujourd'hui Pará. C'est vraiment la cité du caoutchouc; elle expédie plus de produit en un mois qu'Iquitos en un an. Les relations avec l'Europe sont monopolisées par la *Booth line*, dont les bateaux partent trois fois par mois à destination de Liverpool, avec escales à Pará, Madère et Lisbonne. Dans le voyage inverse, ils s'arrêtent aussi au Havre et à Porto. La même compagnie a organisé un service pour New-York, en touchant à Pará et à la Barbade. La consommation de caoutchouc des États-Unis égale en effet aujourd'hui celle des pays d'Europe réunis.

La largeur du rio Negro, à son embouchure, est supérieure à celle de l'Amazone. A Manaos elle est assez considérable pour donner à cette ville tout à fait l'apparence d'un port de mer; en amont de Manaos, elle augmente encore et atteint cinquante kilomètres. Mais dans cette région, la rivière, peu profonde, n'est accessible qu'aux vapeurs à faible tirant d'eau et seulement jusqu'à sept cents kilomètres de son embouchure. Plus haut, son cours est interrompu par une série de rapides. Les deux principaux affluents du rio Negro sont, à droite le long rio Uaupes qui vient des Andes de Colombie, et à gauche le rio Branco (rivière blanche), encore

assez mal connu et qui servira peut-être un jour de voie de communication avec la Guyane anglaise. On sait qu'en outre le rio Negro est relié au bassin de l'Orénoque par un canal naturel, le Cassiquiare. Ses rives, peu riches en caoutchouc, sont salubres, et il est probable que la colonisation s'y installera dans l'avenir.

C'est à Manaos que nous abandonnons le *Bolivar* pour nous embarquer sur le *Madeirense* qui doit nous ramener en Europe. Il nous reste encore environ soixante heures de navigation pour atteindre Pará.

En aval de l'embouchure du rio Negro commence le fleuve des Amazones proprement dit. Peu d'heures après avoir quitté Manaos, nous passons devant la bouche du Madeira, qui vient du sud. Le Madeira est à la fois le plus long et le mieux connu des affluents de l'Amazone. Il est formé par tout un éventail de rivières qui descendent du plateau du Matto-Grosso, des Andes de Bolivie et du Pérou, et dont les principales sont, en allant de l'est à l'ouest, le Guaporé, le Rio Grande appelé plus bas Mamoré, le Beni et le Madre de Dios. En regardant une carte, le Madeira apparaît comme une magnifique artère pour faire communiquer la Bolivie, privée depuis la guerre avec le Chili de ses débouchés vers le Paci-

fique, avec l'Amazone et l'Atlantique. Mais son cours est obstrué sur une longueur de 380 kilomètres en amont de San-Antonio par une série de dix-sept cataractes. En aval, sur les 1,200 kilomètres qui séparent San-Antonio du confluent, le Madeira est accessible aux grands vapeurs. On va, paraît-il, construire une voie ferrée pour contourner les chutes : La Paz et la Bolivie se trouveront alors singulièrement rapprochées de l'Europe. Le Madeira, qui ne vient qu'après le Purús et le Juruá pour la production du caoutchouc, n'en est pas moins la plus habitée des rivières amazoniennes. Il est desservi jusqu'à San-Antonio par des bateaux fréquents et réguliers.

En aval de son confluent avec le Madeira, l'Amazone reçoit sur sa rive gauche plusieurs affluents secondaires, l'Urubú, l'Uatuma, le Jamunda et le Trombetas un peu plus important. C'est après avoir été grossi du Trombetas que son cours se resserre entre des falaises de grès en un « défilé » de 1,892 mètres de large. Sur les hauteurs qui dominent la rive gauche, s'élève la petite ville d'Obidos, très heureusement située. Plus loin, l'aspect du paysage change quelque peu et les yeux, accoutumés depuis des semaines à un horizon parfaitement égal, s'arrêtent avec surprise sur une ligne de gracieuses collines qui

s'étendent vers le sud. Santarem, l'agglomération la plus importante des bords de l'Amazone (2,000 habitants), est bâtie au confluent du Tapajoz, la rivière noire, née dans le Matto-Grosso, navigable seulement pendant 350 kilomètres, son cours supérieur et moyen étant semé de rapides et de cataractes.

S'élargissant toujours, l'Amazone reçoit sur sa rive droite son dernier grand affluent, le Xingú, dont le régime rappelle celui du Tapajoz et qui traverse des régions à peine connues. Peu après la bouche du Xingú commence l'estuaire qui s'agrandit d'année en année et empiète sur l'intérieur des terres. A la hauteur de la petite ville de Macapa, située sur la côte guyanaise, en face de la grande île de Marajo, l'Amazone est une véritable mer d'eau douce, avec ses coups de vent et ses tempêtes. Au moment des grandes marées, la rencontre de la vague montante et du flot descendant produit un mascaret formidable, le *pororoca*. La masse liquide déversée par le fleuve est telle qu'à deux cents kilomètres de l'estuaire, en pleine mer, l'eau est encore douce.

Mais les grands vapeurs ne s'engagent pas dans l'estuaire de l'Amazone. Contournant au sud l'île de Marajo, ils pénètrent dans un canal long de 85 milles, profond, mais étroit et très pittoresque, pour déboucher dans l'estuaire de la

rivière des Tocantins, sur la rive droite duquel se trouve Pará.

Pará (Santa Maria de Nazareth de Belem do Grão Pará) n'est guère plus attrayante que Manaos. C'est une grande ville (125,000 habitants) et un port important, mais elle est sale, laide et sans aucun cachet particulier. Bien qu'elle ait été ravagée et à demi-dépeuplée par de terribles épidémies de fièvre jaune, je ne crois pas que son état sanitaire soit actuellement pire que celui des autres villes du Brésil; mais elle vit sur sa réputation, qui n'est pas engageante. Au surplus, je ne me sens pas très qualifié pour parler de Pará : pendant les quatre longues journées où le *Madeirense* est resté ancré dans la rivière, nous ne sommes descendus qu'une seule fois à terre ; le spectacle de l'animation du port nous a paru plus intéressant que celui de la ville.

Ayant quitté Lima le 22 novembre, nous étions arrivés à Pará le 25 janvier. Nous avions employé soixante-quatre jours pour faire la traversée de l'Amérique du Sud.

Et si, à l'heure présente, je jette un regard d'ensemble sur ce voyage transcontinental, le phénomène de transformation si connu de tous ceux qui ont voyagé se manifeste dans toute sa force. Les souvenirs, s'étant tassés, se séparent

d'eux-mêmes, les uns relégués dans une sorte de pénombre, les autres éclairés d'une vive lumière. Les fatigues, les petites privations n'apparaissent plus que comme d'inévitables désagréments qu'on est presque heureux d'avoir subis, comme s'ils étaient le prix des jouissances ressenties. Et ces jouissances sont profondes. On visite certains pays pour y admirer les merveilles de l'art; dans d'autres on étudie les restes des civilisations antiques, dans d'autres encore le développement des sociétés nouvelles. Rien de pareil dans l'immense région qui s'étend du sommet des Andes aux rives de l'Océan Atlantique. Elle n'a pas d'histoire, on n'y trouve point de traces du passé et les efforts de l'homme n'y produisent pas encore d'effets bien sensibles. Mais ces majestueuses solitudes parlent peut-être plus à l'âme que les paysages les plus vantés. Nulle part au monde les forces de la nature ne se déploient avec une telle ampleur; nulle part au monde on ne se sent si faible devant elles, et un seul grand sentiment finit par dominer et emporter tous les autres, sentiment de reconnaissante soumission à Celui qui, ayant créé ces forces, les règle et les dirige.

FIN

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Quito — Plaza San Domingo	60
Une rue de Quito	70
Haute vallée du Pastaza	96
Pont sur le rio Verde	102
Posada de San José de Chimbo	116
Entre Savaneta et Babahoyo	120
Eten	132
Voie centrale du Pérou	184
Voie centrale du Pérou	190
Tambo kil. 110	196
Passage du rio Asupizú	200
Passage du rio Aguachini	206
Rio Aguachini	208
Rio Pichis — Santa Zita	232
Rio Pachitea	250
Une rue d'Iquitos	296

CARTES

L'Équateur.

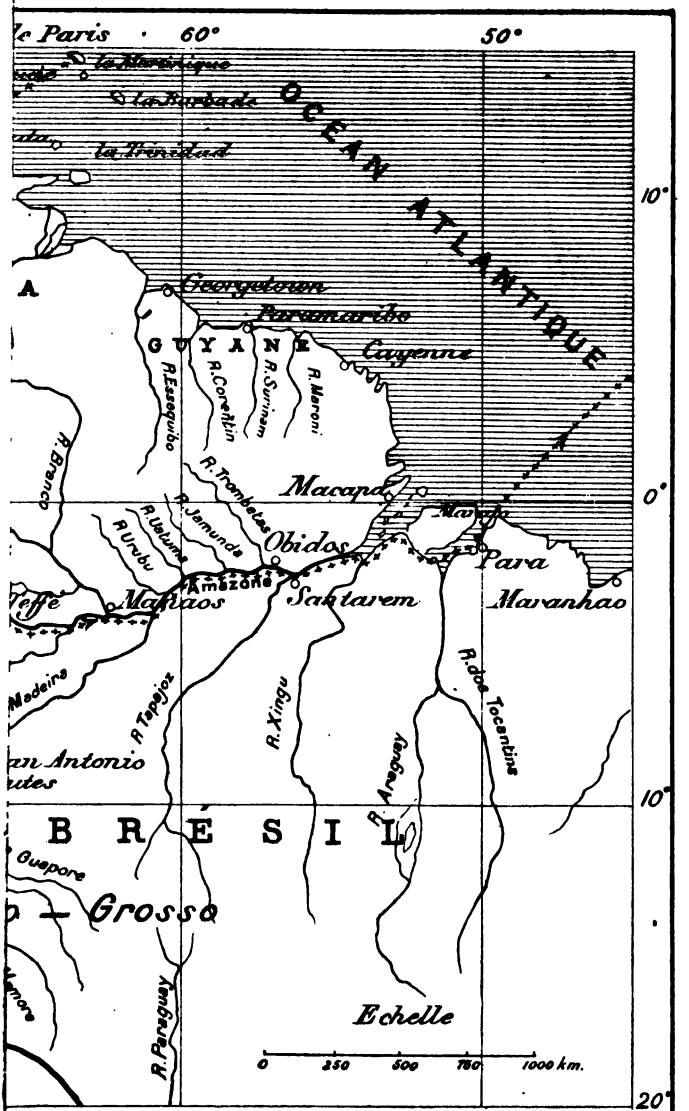
Voies de communication entre le Pérou et les rivières amazoniennes.

La Voie centrale du Pérou.

L'Amazonie.

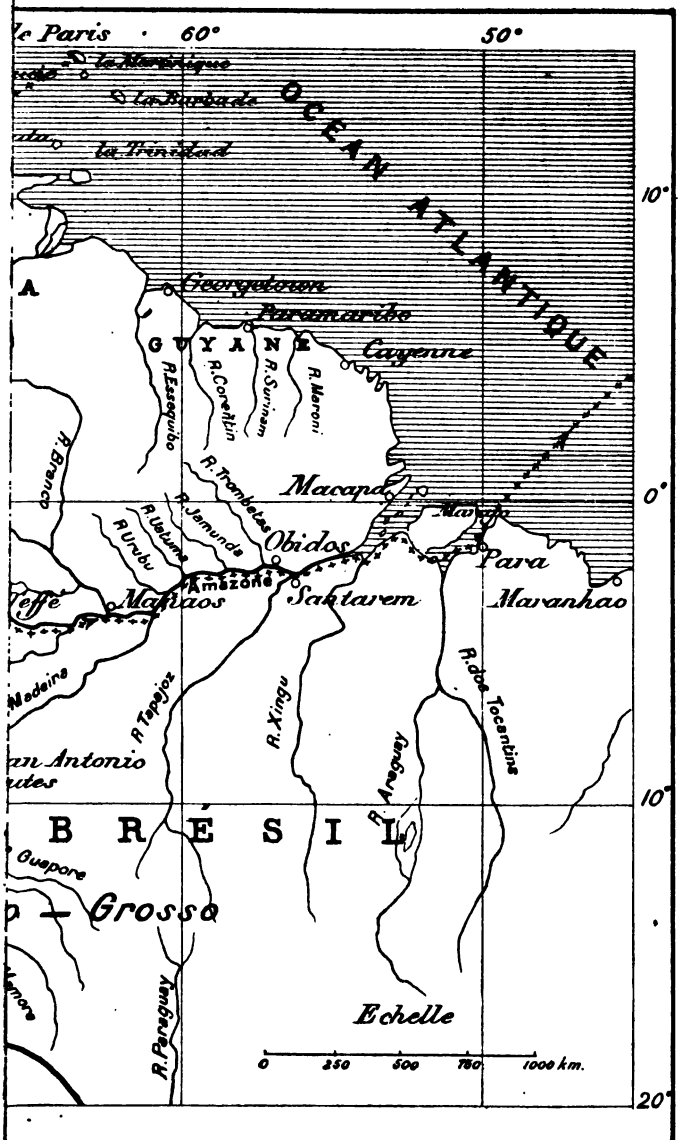
ZONIE

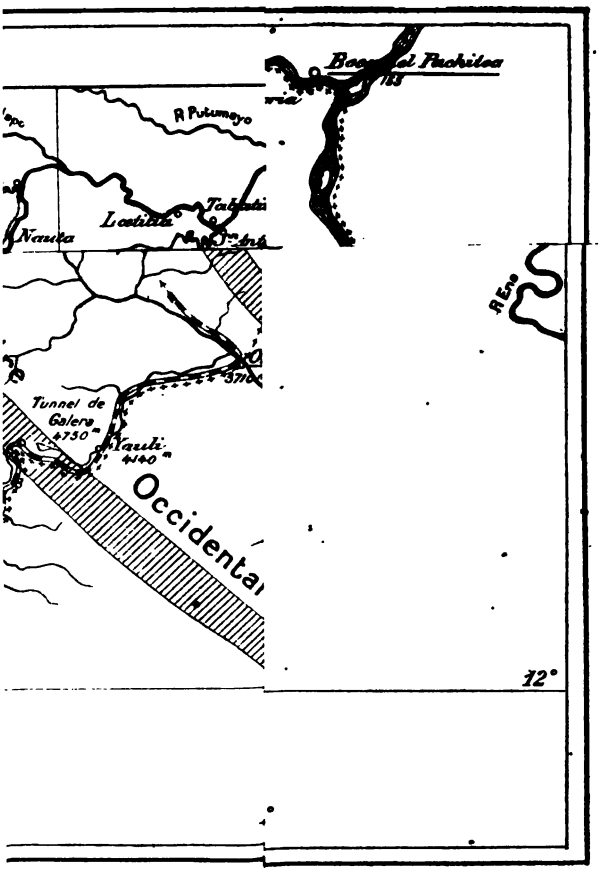
de MM. DELEBECQUE ·····



ZONIE

de MM. DELEBECQUE ·····





ɜmière ois, été l'objet d'un ns barométriques, et nous les avons
ımayo. Les résultats n'en sont ation qui indique les réserves faites
cotes d'altitude ont été, p
ɔelo, *La Via Central del Per* cette partie des Andes, entre la
qui a été rectifiée postérieu compliquée et mal connue, nous
e, un figuré du terrain qui aurait
ornés à indiquer, par de simples
principales.

ion de 1873) comme étant 77° 18'
a valeur 77° 14'. Enfin l'ingénieu
. C'est cette dernière valeur que nous

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par M. Marcel Dubois, professeur à la Faculté des lettres de Paris..... I

Avant-propos..... 1

CHAPITRE PREMIER

GUAYAQUIL.

Entrée dans le Guayas. — Aspect de Guayaquil. — La douane et les douaniers. — Histoire. — Climat. — Nos soirées. — Commerce de Guayaquil. — Le cacao. — Les îles Galápagos..... 15

CHAPITRE II

LE PLATEAU INTERANDIN.

Le plateau de l'Équateur. — Le Guayaquil and Quito railway. — Colta. — Les diligences de l'Équateur. — Hydrographie du plateau. — Les Andes. — Latacunga et le Cotopaxi. — La population du plateau. — Ambato..... 35

CHAPITRE III

QUITO.

Aspect de Quito. — Le Panecillo. — Promenade dans la ville. — Histoire. — Climat. — La race sud-américaine. — La politique écuadorienne. — L'armée. — La vie à Quito. — L'observatoire et la mission française... 56

CHAPITRE IV

BAÑOS ET LE PASTAZA.

La province d'Oriente : son aspect, son histoire, son avenir. — Départ d'Ambato. — Le Tunguragua. — Baños et son curé. — Le chemin de l'Orient et la vallée du Pastaza. — Retour à Baños et à Ambato..... 85

CHAPITRE V

LE CHEMIN DU CHIMBORAZO.

Le tambo de Chuquipoquio. — Le Chimborazo. — La vallée du Chimbo. — Guaranda. — Balsabamba. — Babahoyo. — Le Guayas et ses crocodiles..... 105

CHAPITRE VI

LA CÔTE DU PÉROU.

La côte du Pacifique. — Climat. — Escales : Paita, Eten, Pacasmayo, Salaverri, le Callao..... 126

CHAPITRE VII.

LIMA.

La Cité des rois. — Arrivée à Lima. — Aspect général. —

Population. — La société de Lima. — Chorrillos. — La guerre du Pacifique. — La société étrangère. — Les Liméniennes..... 136

CHAPITRE VIII

LA VOIE CENTRALE DU PÉROU.

Voies de communication entre le Pacifique et les rivières amazoniennes. — Préparatifs d'un voyage dans la montaña. — Le chemin de fer de La Oroya. — La vallée du Chanchamayo. — La Merced. — Pueblo Pardo. — Entrée dans la forêt vierge. — Tambos Llapaz et Eneñas. — Tambos kil. 71 et kil. 93. — Les Indiens Campas. — Pluie, boue, éboulements. — San-Nicolas. — Le passage de l'Asupizú. — Les orages dans la forêt. — Miria Tiriañi. — L'Aguachini. — Puerto-Yessup. — Première impression des rivières amazoniennes. — Embarquement..... 155

CHAPITRE IX

LE PICHIS ET LE PACHITEA.

Le Pichis : sa navigabilité. — Puerto-Bermudez : la comisaria, le couvent. — La vie à Puerto-Bermudez. — Bobby. — Santa-Zita. — Canots et balsas. — Nos campements. — Pluie et crues. — Puerto-Victoria. — Le Pachitea. — Yanayacu. — Les Indiens Cachibos. — Puerto Carbajal. — La boca del Pachitea..... 213

CHAPITRE X

L'UCAYALI.

L'Urubamba. — L'Apurimac, l'Ene, le Tambo. — Haut et bas Ucayali. — Le commerce de l'Ucayali. — Aperçu sur l'exploitation du caoutchouc. — Les lanchas de l'Ucayali. — La vie à bord. — César Ficarra..... 259

CHAPITRE XI

L'AMAZONE.

Orellana. — Aspect général de l'Amazonie. — Le Marañon. — Le Pongo de Manseriche. — Iquitos. — La vie à Iquitos. — Caballo Cocha. — Le Solimoës et ses affluents. — Manaos. — L'Amazone proprement dit et ses affluents. — Pará. — Conclusion..... 28

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8